



HAL
open science

Recherches sur le vocabulaire grec de la traduction

Ján Országh

► **To cite this version:**

Ján Országh. Recherches sur le vocabulaire grec de la traduction. Littératures. Université de Strasbourg, 2019. Français. NNT : 2019STRAC018 . tel-02536633

HAL Id: tel-02536633

<https://theses.hal.science/tel-02536633v1>

Submitted on 8 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DOCTORALE DES HUMANITES ED520

Centre d'analyse des Rhétoriques Religieuses de l'Antiquité (EA 3094)

THESE

présentée par :

Ján ORSZÁGH

sous la direction de M. le Professeur Laurent PERNOT

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Discipline / Spécialité : Sciences de l'Antiquité – Philologie classique

Recherches sur le vocabulaire grec de la traduction

JURY : Mme et MM les Professeurs

Yves LEHMANN

Université de Strasbourg

Dagmar MUCHNOVÁ

Univerzita Karlova, Praha

Laurent PERNOT

Membre de l'Institut, Université de Strasbourg

Luigi SPINA

Università Federico II, Napoli

Soutenance : 30 septembre 2019

Recherches sur le vocabulaire grec de la traduction

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	3
L'état de la question	8
PREMIERE PARTIE : Ἑρμηνεύς et les mots apparentés	12
I. L'étymologie de ἑρμηνεύς	
I.1 L'Antiquité : le rapport Ἑρμῆς - ἑρμηνεύς ?	13
I.2 L'étymologie de ἑρμηνεύς et la philologie moderne	
I.2.1 Une racine indo-européenne ?	15
I.2.2 Vers une étymologie préhellénique	17
I.2.3 Une nouvelle hypothèse	20
II. Le sens primaire de ἑρμηνεύς	40
III.1 Une étude de cas et essai d'interprétation :	
Pindare, <i>Deuxième Olympique</i>	42
III.2 Excursus : ἑρμηνέων ou ἑρμᾶνέων ?	49
III.3 La <i>Collection hippocratique</i> : une étude de cas supplémentaire	
ἑρμηνεύς dans la <i>Maladie sacrée</i>	50
III.4 Conclusion	51
IV. L'analyse sémantique de ἑρμηνεύω : quelques observations	53
DEUXIEME PARTIE : Le rôle de la métaphore dans la terminologie grecque de la traduction	60
I. Les enjeux de la métaphore (la théorie générale de la métaphore)	61
II. La métaphore du transfert dans la terminologie de la traduction	77
III. Conclusion	101
Appendice : La métaphore du transfert dans la terminologie de la traduction dans quelques langues européennes	102
CONCLUSION	117
Bibliographie sélective	130

INTRODUCTION

La présente thèse de doctorat se propose d'étudier quelques aspects de la terminologie de la traduction en grec ancien. A ce titre, elle se veut une contribution modeste à l'histoire de la traduction dans le monde hellénique ancien.

Les ouvrages érudits, surtout ceux de nature encyclopédique, constatent souvent que les Grecs n'ont pas contribué à la pensée autour des questions liées à la traduction, et que – en ce qui concerne l'Antiquité classique du moins – le développement de la réflexion théorique sur la traduction n'est dû qu'aux savants romains¹.

Pour nous faire une idée de cette approche, citons quelques lignes dont l'auteur est une fameuse helléniste, spécialiste des grammairiens antiques et des théories grammaticales chez les Grecs : « Translations from foreign languages into Greek or vice versa are virtually absent from Greek linguistic thought. The Greeks did not have any particular systematic interest in other languages. » Elle ajoute : « For explicit theories of translation we have to wait until the Romans »².

Les auteurs romains, comme il est notoirement connu, traduisaient du grec. Cicéron, par exemple, s'occupait, à côté de son activité politique, judiciaire et philosophique, aussi à traduire des textes littéraires : les *Phénomènes* d'Aratos, une œuvre poétique alexandrine, mais aussi le *Timée* de Platon, se sont vus dotés de la version latine sous la plume de l'Arpinate auquel on doit aussi un ouvrage consacré à la méthodologie de la traduction (*De optimo genere oratorum*). La littérature latine entre sur la scène mondiale avec une « traduction » : l'*Odyssia* de Livius Andronicus est, comme le trahit déjà son titre, une adaptation latine de la célèbre épopée homérique. La conscience des Romains vis-à-vis de leur dette envers leurs modèles helléniques, inutile de le rappeler, a trouvé son expression dans les fameux vers d'Horace *Graecia capta ferum victorem cepit et artes intulit agresti Latio* (*Epîtres* II, 1, 156 s.).

¹ Cf., par exemple, *Brill's New Pauly* où l'on trouve, sous le lemme « Translation », une constatation selon laquelle les Grecs n'ont développé aucune tradition de la traduction ni réflexion théorique là-dessus (« no tradition of, or theoretical reflexion on, translation developed »).

² Sluiter, Ineke, « The Greek Tradition » in Wout van Bekkum (et al.) (éds.), *The Emergence of Semantics in Four Linguistic Traditions*, Amsterdam : J. Benjamins, 1997, 149-224, p. 213 s.

On chercherait en vain, il est vrai, une telle activité de traduction chez les auteurs grecs, fiers de leur héritage linguistique ainsi que culturel. Les traductions des langues « barbares » ne sont que très rares et, à la différence des Romains, ne constituent pas un apport aussi significatif à la culture grecque : elles se limitent à des traités de nature technique (cf. le *Périple* d'Hannon) et, de règle générale, n'interviennent que plus tard dans l'histoire de la littérature hellénophone (cf. la *Septante*, le *Corpus Hermeticum* etc.). Ainsi, il est peu surprenant que les problèmes théoriques de la traduction, s'ils sont traités (cf. le *Traité XVI* du *Corpus Hermeticum* ; Jamblique, *Les Mystères d'Égypte* VII, 5 ; Siracide, *Prologue*), ne sont abordés par les auteurs écrivant en grec que de façon très sporadique.

Chez les auteurs classiques, la représentation des langues étrangères peut même avoir un ton ridiculisant, comme le montre un passage d'*Agamemnon* d'Eschyle, où le parler barbare est comparé au son émis par un oiseau (l'hirondelle en l'occurrence, cf. v. 1050 : χελιδόνος δίκην ἀγνώτα φωνὴν βάρβαρον).

S'il en est ainsi et que, pour essayer de dégager les concepts et les approches grecques autour de la traduction d'une langue vers une autre, l'on ne peut recourir qu'à un ensemble extrêmement limité de rares mentions dispersées dans le vaste corpus de la littérature grecque, comment peut-on prétendre à étudier la problématique de la traduction interlinguale chez les auteurs grecs ?

Une voie s'ouvre qui réside dans l'analyse du vocabulaire que le grec emploie pour désigner et exprimer la notion de la traduction. Si l'on accepte que c'est à travers les expressions linguistiques que se manifestent les concepts, la façon dont une communauté perçoit et classe les notions qu'elle s'est construites vis-à-vis d'une réalité³, l'étude du lexique nous permet alors de gagner l'accès à la manière dont la communauté linguistique en question envisage les rapports conceptuels. Pour voir et comprendre comment l'Antiquité grecque concevait la traduction, il convient alors d'examiner les mots que le grec utilise en vue d'exprimer cette idée.

³ Cf., par exemple, Geeraerts, Dirk, *Diachronic Prototype Semantics*, Oxford : Clarendon Press, 1997, p. 7 s.

C'est ce qui fait l'objet de la présente thèse de doctorat : il s'agit d'étudier les expressions grecques qui servent à décrire les différents aspects de la traduction : que ce soit le processus de cette activité (dans son aspect opérationnel ou au niveau conceptuel) ou son agent (l'acteur) et quel que soit le type de la traduction (orale ou écrite ; littéraire ou officielle). En bref, il s'agit de rassembler et analyser les mots qui appartiennent, en général, à la notion de la traduction entre les langues. Nous nous proposons d'étudier ces lexèmes (substantifs, verbes) davantage du point de vue de leur étymologie et de leur sémantique. C'est à ce titre que notre thèse se veut, tout d'abord, une étude lexicologique, car elle a pour le but de recenser les unités lexicales en grec ancien se rattachant à l'idée de la traduction interlinguale.

Strictement parlant, la thèse de doctorat que nous présentons est donc conçue comme un essai d'examiner le champ lexical de la traduction en grec. Le champ lexical est défini comme un ensemble de dénominations (signifiants) qui appartiennent à une aire de signification, c'est-à-dire à une certaine notion ou un concept donné. Les expressions qui couvrent les différents aspects, types et composants du processus dans lequel le sens énoncé dans un code linguistique est converti et exprimé dans un autre, forment alors un champ lexical de la traduction.

Si nous avons titré la thèse *Recherches sur le vocabulaire grec de la traduction*, nous l'avons fait en vue de faire remarquer la nature quelque peu limitée de la présente étude qui n'est consacrée qu'à quelques éléments se rattachant au sujet du champ lexical de la traduction en grec. Etant donné la richesse du vocabulaire grec ainsi que l'espace temporel considérable dans lequel s'étend la littérature grecque depuis ses débuts jusqu'à l'époque impériale (y compris celle que l'on désigne, à l'Ouest, « byzantine »), il ne nous sera pas possible de rechercher la totalité des expressions formant le champ lexical grec de la traduction, mais nous nous contenterons d'en faire ressortir celles qui sont les plus importantes et qui joueront un rôle de modèle pour d'autres termes. Nous ne serons pas non plus en mesure, dans le cadre de notre thèse de doctorat, d'étudier toutes les périodes du grec ; nous nous concentrerons, en revanche, surtout sur le vocabulaire de la traduction à l'époque classique et hellénistique (*koinè*).

En étudiant la terminologie qui se rapporte à un certain domaine, la lexicologie connaît deux approches qui se complètent et qui se trouvent ainsi souvent combinées dans les recherches de ce type. L'onomasiologie, d'un côté, prend pour son point de départ un concept donné et examine les expressions utilisées dans une langue par lesquelles ce concept est signifié. Elle étudie alors un champ lexical et recherche les relations exactes entre les lexèmes qui en font partie. L'approche sémasiologique, de l'autre côté, part d'une unité lexicale et se penche sur les différents sens que celle-ci possède pour déterminer les rapports qui existent entre eux. Son principal sujet de recherche est donc la polysémie : elle s'intéresse à analyser le champ sémantique (le sémantisme) d'un mot⁴.

Notre thèse de doctorat fait usage des deux approches. Elle se veut davantage une étude onomasiologique, puisqu'elle a pour le but d'analyser les lexèmes qui forment le champ lexical de la traduction en grec. Mais en même temps, là où ce s'avèrera être utile, l'attention sera prêtée aussi au penchant sémasiologique de la lexicologie, car nous voulons, dans une certaine mesure, étudier aussi le développement sémantique des expressions en question afin de comprendre quelle est la place du sème « traduire d'une langue dans une autre » dans le sémantisme du lexème donné.

Il s'avère que la terminologie de la traduction en grec peut être divisée en deux groupes principaux : d'un côté, y appartient ἑρμηνεύς et les mots apparentés (c'est-à-dire les dérivations telles que le verbe dénominatif ἑρμηνεύω et ses composés etc.) qui forment le premier groupe. De l'autre côté, le deuxième groupe est composé des expressions qui se laissent définir comme métaphores, car, du point de vue sémasiologique, il s'agit des termes qui se sont enrichis du sens « traduire d'une langue vers une autre » à travers une opération métaphorique.

La thèse comprendra ainsi deux parties : l'une consacrée à l'étude de la famille des mots dérivés du substantif ἑρμηνεύς et l'autre, dédiée à la métaphore du transfert qui joue un rôle important dans le vocabulaire grec de la traduction. Puisqu'il en est ainsi, une attention particulière sera prêtée, dans cette partie, à l'analyse générale de la métaphore.

⁴ Cf. Geeraerts, Dirk, *op. cit.*, p. 17.

L'ETAT DE LA QUESTION

Dans les lignes qui suivront nous nous proposons d'apporter un aperçu très concis des études publiées auparavant au sujet de la terminologie de la traduction en grec. Cet état de la question ne prétend pas à être exhaustif.

Commençons par les travaux de recherche de Bruno Rochette. Le chercheur belge est spécialiste du sujet de la traduction dans l'Antiquité gréco-romaine et il a aussi publié autour de la terminologie grecque de la traduction.

L'article *Remarques sur le vocabulaire grec de la traduction*⁵ étudie davantage le développement sémantique de ἑρμηνεύς (dont l'origine est à chercher, selon Rochette, dans la sphère religieuse) et de ses mots apparentés, mais il examine aussi, très brièvement, d'autres termes que le grec utilise pour la traduction interlinguale (les verbes tels que μεταφράζω, μεταγράφω etc.).

Un autre article du même auteur, *Πιστοὶ ἑρμηνεῖς. La traduction orale en Grèce*⁶ présente une contribution au sujet de la traduction orale, concernant surtout les traducteurs-interprètes dans la Grèce antique. Pour ce qui est de la terminologie de la traduction, cette étude apporte une distinction, jugée « nette », entre les termes désignant la traduction orale et ceux pour la traduction écrite.

Une autre contribution au sujet de la terminologie grecque de la traduction a été faite par Maurizio Erto.

Son article *Il verbo μεταγράφω e il concetto greco di 'traduzione' (ἑρμηνεύω, ἑρμηνεία)*⁷ veut montrer que le verbe μεταγράφω ne désigne que quelques types spécifiques de la traduction écrite. L'auteur italien suit le développement sémantique du verbe ainsi que celui de son nom déverbal μεταγραφή : il s'efforce de prouver que là, où ces mots sont utilisés au sens de la traduction interlinguale, ils expriment une traduction écrite mot à mot (fidèle, littérale). Les dernières deux – trois pages sont consacrées aux expressions de la famille de ἑρμηνεύς.

⁵ Bruno Rochette, « Remarques sur le vocabulaire grec de la traduction », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 80, 2002, p. 25-34.

⁶ Bruno Rochette, « Πιστοὶ ἑρμηνεῖς. La traduction orale en Grèce », *Revue des Études Grecques*, 109, 1996, p. 325-347.

⁷ Maurizio Erto, « Il verbo μεταγράφω e il concetto greco di 'traduzione' (ἑρμηνεύω, ἑρμηνεία) », *Glotta*, 87, 2011, p. 58-82.

Deux autres études, écrites par le même chercheur, concernent le problème, plus spécifique, du vocabulaire de la traduction dans la Lettre d'Aristée⁸.

Dans *La traduzione come μεταγραφή: La Bibbia dei Settanta e la strategia apologetica della Lettera di Aristeo*⁹ Erto soutient la thèse que le choix de l'auteur (« Aristée ») de ce pamphlet de désigner la traduction de la Torah en grec par le mot μεταγραφή est motivé par son effort de prouver que la Septante est une transcription fidèle du texte sacré hébreu.

L'article *Traduzione scritta e interpretazione orale delle Scritture: Sul significato del verbo σημαίνω nella Lettera di Aristeo*¹⁰ est consacré au paragraphe 30 de ladite « lettre » où apparaît le verbe en question. Selon le chercheur napolitain, σημαίνω n'a pas la signification de « traduire d'une langue dans une autre », mais signifie l'interprétation (de la Torah) au sens de « explication, exégèse ».

Le livre de Maurizio Bettini, *Vertere. Un'antropologia della traduzione nella cultura antica*¹¹, comme le trahit son titre, est un ouvrage qui aborde plusieurs aspects culturels de la traduction dans le monde antique. S'il s'occupe, en premier lieu, de la traduction à Rome, il contient aussi deux parties dédiées à l'aire grecque : l'une qui propose une réflexion sur la sémantique de ἑρμηνεύς (ch. VI) et l'autre qui se penche sur la traduction des Septante (ch. IX). C'est le chapitre VI qui présente un intérêt du point de vue de notre recherche lexicologique : Bettini met ἑρμηνεύς en relation avec le dieu Hermès et fait appartenir les deux à la sphère de la communication générale (d'où proviendrait aussi le sens d'interprète traducteur)¹².

Eleonora Tagliaferro est l'auteur d'un petit article intitulé *Per un lessico greco della traduzione*¹³ qui traite, en sommaire, des expressions grecques qui désignent la traduction orale et écrite et propose une analyse des endroits où celles-ci apparaissent.

⁸ Rappelons que Erto est aussi l'auteur d'un lexique sur la Lettre d'Aristée, cf. Maurizio Erto, *Lexicon in Aristeae ad Philocratam epistulam*, Hildesheim - Zürich - New York : Olms-Weidmann, 2012.

⁹ Maurizio Erto, « La traduzione come μεταγραφή: La Bibbia dei Settanta e la strategia apologetica della Lettera di Aristeo », *Quaderni di storia*, 36, 2010, p. 199-211.

¹⁰ Maurizio Erto, « Traduzione scritta e interpretazione orale delle Scritture: Sul significato del verbo σημαίνω nella Lettera di Aristeo », *Quaderni di storia*, 77, 2013, p. 207-216.

¹¹ Maurizio Bettini, *Vertere: Un'antropologia della traduzione nella cultura antica*, Torino : Einaudi, 2012.

¹² Cf. surtout p. 126 : « la sfera dello *hermeneuein* non ha nulla a che fare né con la traduzione né con l'interpretazione, ma in generale con la possibilità di realizzare la comunicazione ».

¹³ Eleonora Tagliaferro, « Per un lessico greco della traduzione », in P. Radici Colace (éd.), *Atti del II seminario internazionale di studi sui lessici tecnici greci e latini*, Messina – Napoli : Edizioni Scientifiche Italiane, 1997, p. 515-520.

Enfin, l'on peut évoquer le travail de Claudia Wiotte-Franz *Hermeneus und Interpres*¹⁴ qui est consacré à la problématique des interprètes traducteurs dans l'Antiquité gréco-romaine. L'ouvrage contient, en appendice, une liste de tous les interprètes mentionnés dans les sources grecques et latines. En ce qui concerne la question de la terminologie grecque de la traduction, l'auteur ne s'occupe que de la dénomination ἑρμηνεύς : elle résume quelques essais d'en proposer l'étymologie et étudie (p. 11-16) la connexion, proclamée par quelques auteurs grecs, entre Hermès et le nom et l'occupation de ἑρμηνεύς.

¹⁴ Claudia Wiotte-Franz, *Hermeneus und Interpres. Zum Dolmetscherwesen in der Antike*, Saarbrücker Druckerei und Verlag, 2001.

PREMIERE PARTIE

Ἑρμηνεύς et les mots apparentés

I. L'étymologie de ἑρμηνεύς

I.1 L'Antiquité : le rapport Ἑρμῆς - ἑρμηνεύς ?

Avant de nous prononcer sur la question de l'étymologie de ἑρμηνεύς, il sied d'attirer l'attention sur le fait que l'origine de ce mot fut l'objet de l'inérêt érudit déjà dans l'Antiquité.

Il suffira ici de renvoyer au *Cratyle* de Platon, où Socrate fait cette remarque à propos du nom du dieu Hermès :

{EPM.} πειρώμεθα οὖν τὸν “Ἑρμῆν” σκέψασθαι τί καὶ νοεῖ τὸ ὄνομα, ἵνα καὶ εἰδῶμεν εἰ τί ὅδε λέγει. {ΣΩ.} Ἀλλὰ μὴν τοῦτό γε ἔοικε περὶ λόγον τι εἶναι ὁ “Ἑρμῆς,” καὶ τὸ ἑρμηνέα εἶναι καὶ τὸ ἄγγελον καὶ τὸ κλοπικόν τε καὶ τὸ ἀπατηλὸν ἐν λόγοις καὶ τὸ ἀγοραστικόν, περὶ λόγου δύναμιν ἐστὶν πᾶσα αὕτη ἢ πραγματεία· ὅπερ οὖν καὶ ἐν τοῖς πρόσθεν ἐλέγομεν, τὸ “εἶρειν” λόγου χρεία ἐστὶ, τὸ δέ, οἶον καὶ Ὅμηρος πολλαχῶς λέγει, “ἐμήσατό” φησιν, τοῦτο δὲ μηχανήσασθαι ἐστὶν. ἐξ ἀμφοτέρων οὖν τούτων τὸν τὸ λέγειν τε καὶ τὸν λόγον μῆσάμενον – τὸ δὲ λέγειν δὴ ἐστὶν εἶρειν – τοῦτον τὸν θεὸν ὡςπερ εἰ ἐπιτάττει ἡμῖν ὁ νομοθέτης· “ὦ ἄνθρωποι, ὅς τὸ εἶρειν ἐμήσατο, δικαίως ἂν καλοῖτο ὑπὸ ὑμῶν Εἰρέμης”· νῦν δὲ ἡμεῖς, ὡς οἰόμεθα, καλλωπίζοντες τὸ ὄνομα “Ἑρμῆν” καλοῦμεν.

(407 e – 408 b)

HERMOGENE – Essayons d'examiner ce que signifie le nom d'Hermès, pour savoir si cet homme [Cratyle] dit quelque chose de sensé. SOCRATE – Eh bien, il semble bien que le nom d'Hermès se rapporte au discours, de même que s'y rapporte son caractère d'interprète (ἑρμηνεύς), de messager, de voleur, de trompeur en paroles et d'habile marchand : c'est au pouvoir du discours que se rattache toute cette activité. Comme nous le disions plus haut, parler (εἶρειν), c'est faire usage du discours et le mot qu'Homère emploie souvent – ἐμήσατο (« il imagina ») – veut dire « machiner ». A partir de ces deux éléments, le législateur nous prescrit, pour ainsi dire, à propos de ce dieu, celui qui imagina le langage (τὸ λέγειν) et le discours (οἱ, λέγειν, c'est εἶρειν) : « Hommes, celui qui imagina la parole, c'est à juste titre que vous pouvez l'appeler *Eirémês* » ; et nous, à présent, en croyant enjoliver le nom, nous l'appelons *Hermès*¹⁵.

Le texte de Platon concerne, il est vrai, l'étymologie du nom de la divinité Hermès, non pas celle de ἑρμηνεύς. Il se prête pourtant à deux conclusions relatives à ἑρμηνεύς, l'une exacte, parce qu'explicitement formulée par Platon (Socrate) et l'autre spéculative. La première regarde la sémantique du terme qui, selon le philosophe, relève du domaine de λόγος

¹⁵ Traduction : L. Méridier, CUF et C. Dalimier (Platon, *Œuvres complètes*, éd. par L. Brisson) ; modifiée.

(« discours ; parole », cf. : *περὶ λόγον / περὶ λόγου δύναμιν*), alors que la deuxième, de nature hypothétique, concerne son étymologie. On peut l'exprimer de façon suivante : si l'étymologie d'Hermès est définie comme signifiant « celui qui imagina la parole » (*Ἑρμῆς : ὃς τὸ εἶρειν ἐμήσατο*), il est probable que celle de ἑρμηνεύς (de par sa ressemblance phonétique avec le théonyme Ἑρμῆς) doive également se déduire du verbe εἶρειν (« parler »), et cela d'autant plus que la signification de ἑρμηνεύς « se rattache au pouvoir du discours » et que les deux mots figurent (ce qui n'est peut-être pas l'œuvre du hasard) l'un à côté de l'autre (cf. : *περὶ λόγον τι εἶναι ὁ “Ἑρμῆς,” καὶ τὸ ἐρμηνεῖα εἶναι*). Or Platon ne le dit pas explicitement et il ne s'exprime pas non plus sur la relation étymologique entre Ἑρμῆς et ἑρμηνεύς.

Toujours est-il que la tradition postérieure, représentée par les auteurs tels que Diodore de Sicile,¹⁶ Philon¹⁷ ou Augustin¹⁸, insistera sur le rapport étymologique entre Hermès (Mercure) et ἑρμηνεύς ou bien ἑρμηνεία (surtout dans son acception de « faculté de parler », c'est-à-dire exprimer ses pensées à travers le médium vocal)¹⁹. Or dans tous les cas il s'agit d'expliquer le nom divin à partir de celui de ladite faculté, et non *vice versa* : le dieu s'appellerait Hermès, parce qu'il est en rapport avec ἑρμηνεία à laquelle il préside et qu'il accorde aux gens²⁰. Alors que le Socrate de Platon dérive Hermès de εἶρειν (+ ἐμήσατο), les

¹⁶ *Bibliothèque historique* I, 16, 2 : τοὺς Ἕλληνας διδάξει τοῦτον τὰ περὶ τὴν ἑρμηνείαν, ὑπὲρ ὧν Ἑρμῆν αὐτὸν ὀνομάσθαι (« Il a appris aux Grecs ce qui regarde l'expression [ἑρμηνεία], à cause de quoi il fut appelé Hermès »). Cf. aussi V, 75, 2, où l'explication du nom Hermès est différente, mais toujours fondée sur la relation avec ἑρμηνεία : παραδεδοσθαι δ' αὐτὸν καὶ κήρυκα τῶν θεῶν, ἔτι δ' ἄγγελον ἄριστον διὰ τὸ σαφῶς αὐτὸν ἕκαστα τῶν εἰς ἐντολὴν δοθέντων ἑρμηνεύειν· ἀφ' οὗ καὶ τετευχέναι τῆς προσηγορίας αὐτὸν ταύτης (« Selon la tradition, il est aussi le héraut des dieux ainsi que l'excellent messenger par le fait d'interpréter [ἑρμηνεύειν] clairement toutes les données dans un ordre. Voilà pourquoi il a obtenu ce nom [Hermès] »).

¹⁷ *Legatio ad Gaium* 99 : ἑρμηνεῖα καὶ προφήτην τῶν θεῶν, ἀφ' οὗ καὶ Ἑρμῆς ὀνόμασται (« porte-parole [ἑρμηνεύς] et prophète des messages divins ce qui lui a rapporté le nom d'Hermès »).

¹⁸ *Cité de Dieu* VII, 14 : *ideo Ἑρμῆς Graece, quod sermo vel interpretatio, quae ad sermonem utique pertinet, ἑρμηνεία dicitur* (« [Mercure est] en grec Hermès, car l'expression ou l'interprétation qui concerne surtout l'expression, se dit ἑρμηνεία »). Cf. aussi Isidore, *Etymologies* VIII, 11, 45.

¹⁹ Cf. aussi le jeu de mots chez Héraclite, *Allégories d'Homère* 28, 2 : Ἑρμῆν τὸν ἑρμηνεύοντα [sc. λόγον ὑφίσταται] (Hermès [représente le discours] qui révèle [sc. la pensée]). Cf. Pépin, Jean, « L'herméneutique ancienne. Les mots et les idées », *Poétique*, 23, 1975, 291-300, p. 296s.

²⁰ Il y a lieu ici de mettre au point la thèse, souvent rencontrée, selon laquelle « toute l'Antiquité a cru à l'existence d'une relation de ce genre », c'est-à-dire « une relation étymologique entre le verbe *herméneuein* et le nom du dieu Hermès » (Pépin, Jean, *op. cit.*, p. 296 ; cf. aussi Bettini, Maurizio, *Vertere: Un'antropologia della traduzione nella cultura antica*, Torino, Einaudi, 2012, p. 136). Il convient de faire deux remarques : 1. Quelques écrivains clairsemés, quoiqu'éminents, ne peuvent représenter « toute l'Antiquité », d'autant moins que le premier auteur chez qui cette conviction est attestée, semble être Diodore de Sicile ; 2. il est sans pertinence d'évoquer cette relation par rapport à l'étymologie de ἑρμηνεύς, étant donné qu'il n'existe aucun témoignage antique qui voudrait que ἑρμηνεύς soit dérivé de Ἑρμῆς. En revanche, on peut trouver cette dérivation, absente des sources antiques, chez Chantraine, Pierre, *La formation des noms en grec ancien*, Paris : E. Champion, 1933, p. 125 : « le mot [ἑρμηνεύς] doit peut-être se rattacher au nom de divinité préhellénique Ἑρμῆς, cf. le génitif laconien Ἑρμῶνος ; simple hypothèse ». Le savant français a, bien entendu, abandonné cette hypothèse (cf. son *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : Histoire des mots*, I, Paris : Klincksieck, 1968, p. 373). Pour ce qui est de la tentative d'expliquer le nom Ἑρμῆς à partir de ἑρμηνεύς, on verra Boßhardt, Ernst Heinrich, *Die Nomina auf -εύς: Ein Beitrag zur Wortbildung der griechischen Sprache*, Zürich : Aschmann & Scheller, 1942,

auteurs postérieurs, tout en gardant la signification générale attribuée au théonyme par Platon (c'est-à-dire sa relation avec la parole), font provenir le nom du dieu de ἔρμηνεία²¹. Mais nul ne cherche à élucider l'étymologie de ἔρμηνεύς/ἔρμηνεία : si l'on peut supposer que Platon mette en corrélation ἔρμηνεύς et le verbe εἶπαι, l'on est obligé tout de même de garder à l'esprit qu'il ne s'agit que d'une simple hypothèse.

I.2 L'étymologie de ἔρμηνεύς et la philologie moderne

I.2.1 Une racine indo-européenne ?

Néanmoins, la mise en relation entre ἔρμηνεύς et εἶπω ne fait pas défaut dans la philologie moderne : en effet, elle se rencontre, par exemple, dans le dictionnaire étymologique de W. Prellwitz (première édition : 1892)²² et ailleurs²³. Cette tentative s'inscrit dans le courant de la linguistique comparée, dont l'avènement et l'essor en XIX^e siècle (à la suite de la « découverte » du sanscrit) apportera aussi quelques propositions par rapport à l'étymologie de ἔρμηνεύς en cherchant à rattacher celle-ci à une racine verbale reconstruite dans la protolangue (« Ursprache ») indo-européenne.

En somme, trois hypothèses identifiant une racine proto-indo-européenne dans ἔρμηνεύς ont été avancées : 1. l'une faisant provenir le lexème grec de **ser-* (« lier, enchaîner »)²⁴ ; 2. une autre proposant, avec réserve, la racine **suer-* (« résonner, parler »)²⁵ 3. et enfin, la

p. 37 qui veut, à l'instar des théories antiques, que Hermès doive son nom à sa fonction de « Urdolmetsch » (« prototype de l'interprète »). L'on sait aujourd'hui qu'une telle dérivation n'est pas étymologiquement possible, cf. la note suivante.

²¹ Une tablette mycénienne de Pylos (PY 172 [Tn 316], v. 7) révèle que la forme originale du théonyme était *e-ma-a₂* (datif), c'est-à-dire *Hermāhās* (cf. Ventris, Michael - Chadwick, John, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge : University Press, 1956, p. 126 ; 284 ss. ; Morpurgo, Anna, *Mycenaeae Graecitatis lexicon*, Roma : Edizioni dell'Ateneo, 1963, p. 84 ; Aura Jorro, Francisco, *Diccionario griego-español. Anejo I, Diccionario micénico*, I, Madrid : C. S. I. C., 1985, p. 215 ; Duhoux, Yves, « Mycenaean Anthology », in Yves Duhoux, Anna Morpurgo Davies [éds.], *A Companion to Linear B: Mycenaean Greek Texts and their World*, I, Louvain : Peeters, 2008, 243-393, p. 335 etc.). Cela montre l'impossibilité de la dérivation de Ἑρμῆς à partir de ἔρμηνεύς/-εία. Cf. aussi Beekes, Robert, *Etymological Dictionary of Greek*, I, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. 462.

²² Prellwitz, Walther, *Etymologisches Wörterbuch der griechischen Sprache*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1892, p. 103 ; cf. sa deuxième édition : Prellwitz, Walther, *Etymologisches Wörterbuch der griechischen Sprache*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1905, p. 157.

²³ Cf. Sommer, Ferdinand, *Griechische Lautstudien*, K. J. Trübner, Strassburg, 1905, p. 133.

²⁴ Il s'agit de l'hypothèse de Prellwitz citée ci-haut qui voulait que l'étymologie de εἶπω (« attacher, lier ») et εἶπω (« dire ») soit identique, c'est-à-dire dérivée de **ser-*, et que la même étymologie explique aussi ἔρμηνεύς. Proposition influencée par l'étymologie du latin *sermo* (« entretien, conversation, langage »), rattachée traditionnellement à **ser-* (et estimée possible même par la recherche récente, cf. Vaan, Michiel de, *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leiden - Boston : Brill, 2008, p. 557 s.).

²⁵ Cf. Boisacq, Émile, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Heidelberg : C. Winter – Paris : C. Klincksieck, 1916, p. 283. Cf. encore Starke, Frank, « Zur Herkunft von akkad. ta/urgumannu(m)

troisième établissant comme source de ἐρμηνεύς la racine **uerh*₁- (**uer*-/*Fer*- « dire »)²⁶. Ces reconstructions ont toutes pour point de départ la supposition que ἐρμηνεύς est composé de trois éléments : (1) une racine verbale (ἐρ-), à partir de laquelle serait formé un substantif présumé **ἔρμᾱ*²⁷ à l'aide du suffixe -*μᾱ* ou encore -*μα* (**ἔρμα*) ou -*μός* (**ἔρμός*)²⁸ (2) au sens de « parole » et enfin le suffixe -*εύς* (3) qui sert à former les noms d'agent (ainsi ἐρμηνεύς : « parleur, porte-parole »). Les étymologies proposées ne concernent, bien évidemment, que le radical verbal ἐρ- (1). Elles feront sous peu l'objet de critique et seront considérées, pour le moins, comme « assez douteuses »²⁹ pour être finalement rejetées et abandonnées³⁰. Non seulement que les formes intermédiaires, présumées par ces hypothèses, ne sont pas attestées, mais surtout elles ne parviennent pas à expliquer le *v* dans le mot même qu'elles prétendent à clarifier (comment arrive-t-on à ἐρμηνεύς à partir de **ἔρμᾱ*, **ἔρμα* ou **ἔρμός* ?)³¹. Cela concerne donc aussi la liaison supposée entre εἶρω et ἐρμηνεύς³².

„Dolmetscher“ », *Die Welt Des Orients*, 24, 1993, 20–38, p. 36, n. 56, qui considère comme probable le lien du grec ἐρμηνεύς avec le latin *sermō* qu'il fait provenir de la racine *suer*- (sic !).

²⁶ Cf. l'hypothèse, déjà évoquée, de Sommer qui analyse εἶρω (« dire ») et l'élément ἐρ- dans ἐρμηνεύς comme provenant de la racine **Fer*-. Cf. encore Hofmann, Johann Baptist, *Etymologisches Wörterbuch des Griechischen*, München : R. Oldenbourg, 1950, p. 93, qui propose, dubitativement, la même dérivation. Je cite les racines selon Rix, Helmut (et al.), *LIV, Lexikon der indogermanischen Verben: die Wurzeln und ihre Primärstambildungen*, Wiesbaden : L. Reichert, 2001.

²⁷ Cf. Prellwitz, Walther, *l. c.* (2ème éd. de 1905) et Schwyzer, Eduard, *Griechische Grammatik*, I, München : C. H. Beck, 1953, p. 477, n. 2.

²⁸ Les deux dernières formes sont évoquées discrètement dans Boisacq, Émile, *l. c.* et Hofmann, Johann Baptist, *l. c.*

²⁹ Cf. Walde, Alois, *Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen*, éd. Julius Pokorny, Berlin – Leipzig : W. de Gruyter, II, 1927, p. 527, où l'étymologie de ἐρμηνεύς à partir de la racine **ser*- est écartée, les dérivations des racines **suer*- ou *uer*- (= *uerh*₁-) étant qualifiées de « ganz fraglich ». Cf. aussi Boßhardt, Ernst Heinrich, *l. c.*, qui caractérise ces tentatives d'explication comme « insatisfaisantes » (« nicht befriedigende »).

³⁰ Cf. Chantraine, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : Histoire des mots*, I, Paris : Klincksieck, 1968, p. 373 qui ne mentionne point les anciennes tentatives d'identifier une racine indo-européenne pour ἐρμηνεύς. Beekes, Robert, *l. c.*, évoque, pour sa part, « wrong attempts at an IE explanation ».

³¹ C'est en vue de remédier à ce défaut que des reconstructions ont été proposées qui comptent sur la présence de *v* dans les formes à partir desquelles serait dérivé ἐρμηνεύς : Boisacq, *l. c.*, propose spéculativement la forme **ἔρ[μo-]μηνεύς* née de **ἔρμός* et *μηνύω* ; Walde, *l. c.*, donne, tout en exprimant ses réserves, **ἔρμ[ν]ός* comme éventuel lexème-source de ἐρμηνεύς ; enfin Schwyzer, *l. c.*, suggère le développement **ἔρμᾱ* > **ἔρμᾱνός* > (**ἔρμᾱνεύς* (supposée forme doriennne). Il s'agit manifestement des pures spéculations *ad hoc*, coupables de *petitio principii*. Cf. aussi la remarque, très pertinente, de Boßhardt, Ernst Heinrich, *l. c.* : « ein Gw. ἐρμῆνη ist nicht bekannt ein wohl auch nicht erklärbar ». Le mot n'est nettement pas dérivable à partir du grec.

³² Il est généralement accepté que le grec εἶρω (« dire ») est issu de la racine **uerh*₁- (cf. Rix, Helmut [et al.], *op. cit.*, p. 689 s. ; Adrados, Francisco R. (éd.), *Diccionario griego-español*, VI, Madrid : C. S. I. C., 2002, p. 1302 ; Chantraine, Pierre [et al.], *Dictionnaire étymologique de la langue grecque: histoire des mots*, Paris : Klincksieck, 2009, p. 310 s. ; Beekes, Robert, *op. cit.*, p. 393).

I.2.2 Vers une étymologie préhellénique

Ces reconstructions n'étant ni convaincantes ni satisfaisantes, la recherche s'est tournée vers une explication qui ne cherche ni à dériver ἐρμηνεύς à partir du grec, ni d'y voir une racine indo-européenne. C'est ainsi que sont entrés en jeu les essais de donner à ce mot une étymologie pré-grecque, sémitique (proche-orientale) ou micro-asiatique.

Le premier à proposer une langue de substrat « méditerranéenne » (pré-grecque) comme source de ἐρμηνεύς est P. Chantraine³³, suivi par H. Krahe³⁴ et E. Boßhardt³⁵. Ce dernier introduit, à son tour, l'hypothèse de l'origine anatolienne du terme, en s'appuyant sur le fait que c'est en Asie Mineure « que les Grecs étaient en contact quotidien avec d'autres langues »³⁶. Or si nous en sommes réduits à assigner à ce mot une étymologie pré-grecque, c'est avouer l'ignorance et renoncer à fournir une reconstruction plausible³⁷. En effet, reléguer l'origine du lexème à une langue de substrat revient à dire qu'il s'agit d'un mot inconnu dont on ignore la forme et le sens originaux et la provenance exacte : l'identité du substrat pré-grecque étant entourée de mystère³⁸, cette hypothèse risque de vouloir expliquer *obscurum per obscurius*.

³³ Cf. Chantraine, Pierre, *La formation des noms en grec ancien*, Paris : E. Champion, 1933, p. 125.

³⁴ Krahe, Hans, « Die Vorgeschichte des Griechentums nach dem Zeugnis der Sprache », *Die Antike*, 15, 1939, 175-194, cf. p. 180 s.

³⁵ Boßhardt, Ernst Heinrich, *l. c.* Cette hypothèse apparaît encore, à titre probable, dans Beekes, Robert, *op. cit.*, p. 462.

³⁶ *Ibid.* : « Das Wort ist daher wohl dort aufgekommen, wo die Griechen noch andere Sprachen in ihrem täglichen Verkehr vorfanden, in Kleinasien. »

³⁷ Cf. les remarques, très pertinentes, de Chantraine, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : Histoire des mots*, I, Paris : Klincksieck, 1968, p. IX : « de nombreux vocables dont nous ignorons l'origine et que l'on désigne souvent par les termes d'égéen ou de "méditerranéen" [...] dissimulent pudiquement notre ignorance. [...] Il faut toutefois prendre garde que l'hypothèse de l'emprunt à une langue inconnue est une solution paresseuse et qu'il faut tâcher de tirer parti du témoignage des langues plus ou moins mal connues qui bordent les rives de la Méditerranée. L'hypothèse d'un emprunt à un idiome égéen risque souvent de n'être pas autre chose qu'un aveu d'ignorance. » (= Idem [et al.], *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots*, Paris : Klincksieck, 2009, p. VI). Cf. aussi Duhoux, Yves, « Pre-Greek languages: Indirect evidence », dans : Christidis, A.-F. (éd.), *A History of Ancient Greek: From the Beginnings to Late Antiquity*, Cambridge University Press : New York, 2007, 223-228, p. 223 : « Recourse to languages of this type [sc. *hypothetical pre-Greek languages attested indirectly*] is legitimate in principle, though it does give rise to many practical difficulties. In reality, it is not always certain that a word suspected of being a loan is indeed one. It could well be, in theory at least, that it is our ignorance of its etymology that has led us to assume falsely that the word is a loan, whereas in fact it is Greek. Even if it seems certain that a word is a loan, does it necessarily have to originate from a *pre-Greek language*? Certainly not. » et p. 228 : « In general, the greater the number of words assigned to a hypothetical language, the more feats of acrobatics are required to interpret them. In brief, all these theories share the flaw that they are based on too much speculation and too little rigorous, necessary conclusions. »

³⁸ Il n'y a pas lieu ici d'examiner le sujet ; qu'il suffise de dire que même les recherches récentes sont loin d'être au clair sur cette question éminemment compliquée et le consensus là-dessus semble être un *pium desiderium*. Schachermeyr, Fritz, « Prähistorische Kulturen Griechenlands », *RE* XXII, 1350-1548, col. 1498 ss. (cf. particulièrement col. 1522), par exemple, est en faveur d'un seul substrat pré-grecque, qu'il appelle « l'égéen » (« das Ägäische ») et qu'il range parmi les langues caucasiennes (col. 1533), quoiqu'il admette la présence des

Une autre proposition fait provenir le grec ἑρμηνεύς du terme *targumānu* (« interprète, drogman »³⁹), largement répandu dans le Proche-Orient. Cette hypothèse connaît plusieurs variantes : elles ont toutes en commun la conviction qu'il doit exister un rapport dérivatif entre ἑρμηνεύς et *targumānu*, l'origine de ce dernier et la façon de sa transmission en grec étant disputées. L'une veut que le mot (de provenance sémitique), emprunté en grec par une forme intermédiaire, se soit développé en *ἑρμᾶν- : d'où se serait formé le verbe ἑρμηνεύω et ensuite ἑρμηνεύς qui serait un déverbatif, ou la forme serait directement affectée du suffixe – εὺς⁴⁰. Selon l'autre, le mot aurait pu passer en grec de sa langue d'origine (le louvite) sans

éléments indo-européens (non-helléniques, cf. col. 1542 ss.). Selon Beekes, Robert, *op. cit.*, p. XLI s. (= Idem, *Pre-Greek: phonology, morphology, lexicon*, Leiden-Boston : Brill, 2014, p. 45 s.), deux conclusions s'imposent par rapport au pré-grec : 1. qu'il s'agit d'une seule langue (ou du groupe des dialectes ou langues étroitement liées) et 2. que cette langue est de filiation non-indo-européenne. Finkelberg, Margalit, *Greeks and Pre-Greeks*, New York : Cambridge University Press, 2006, p. 42-54, qui postule, elle aussi, une seule langue, pense au contraire qu'elle est identique à une langue anatolienne (et ainsi indo-européenne), plus particulièrement le louvite (cf. particulièrement p. 50-54) ; cf. aussi Idem, « Pre-Greek Languages » in *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, éd. Georgios K. Giannákis (et al.), vol. 3, Leiden - Boston, Brill, 2014, p. 133-136) et Rose, Sarah, « Greek and Anatolian Languages », in *ibid.*, vol. 2, 27-31, p. 28. D'autres chercheurs assument l'existence de plusieurs langues de substrat ; parmi eux, l'on peut nommer Neumann, Günter, « Vorgriechische Sprachen », *Der Kleine Pauly*, V, 1334-1338, cf. surtout col. 1337, et Duhoux, Yves, *op. cit.* (cf. p. 224 : « some of these languages may, indeed, have been Indo-European, but equally they may have belonged to other language families or even have been of unknown parentage ») ; cf. aussi Hajnal, Ivo, « Das Frühgriechische zwischen Balkan und Ägäis - Einheit oder Vielfalt? », in Gerhard Meiser, Olav Hackstein (éds.), *Sprachkontakt und Sprachwandel*, Wiesbaden : L. Reichert, 2005, 185-214, p. 193 s. Pour clore ce panorama des différentes approches vis-à-vis de(s) langue(s) pré-grecques(s) (d'où l'on a délibérément exclu les théories antérieures, soit abandonnées, soit réarticulées dans les ouvrages évoqués), citons les travaux des savants qui appellent à plus de précaution. Meier-Brügger, Michael, *Griechische Sprachwissenschaft*, I (Bibliographie, Einleitung, Syntax), Berlin - New York : W. de Gruyter, 1992, p. 68 s. : « Ob das Vorgr. selbst eine einheitliche Sprache war oder mehrere Sprachen umfaßte und ob eine dieser Sprachen selbst wieder idg. Ursprungs ist, ist umstritten » ; Miller, D. Gary, *Ancient Greek Dialects and Early Authors*, Boston – Berlin : W. de Gruyter, 2014, p. 24 : « What those languages were, and how many there were, remain complete mysteries ». L'on peut trouver l'aperçu de différentes étapes et approches autour de l'identification du substrat préhellénique dans Silvestri, Domenico, « Pre-Greek Substrate » in *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, éd. Georgios K. Giannákis (et al.), vol. 3, Leiden - Boston, Brill, 2014, p. 136-143 et Verhasselt, Gertjan, « The Pre-Greek Linguistic Substratum (An Overview of Current Research) », *Les Etudes Classiques*, 77, 2009, 211-239 ; cf. aussi Furnée, Edzard Johan, *Die wichtigsten konsonantischen Erscheinungen des Vorgriechischen*, The Hague - Paris, Mouton, 1972, p. 37-79.

³⁹ Le mot français *drogman* (de même que son synonyme *truchement*) a lui-même son origine dans ce terme ; cf. Wartburg, Walther von, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, XIX (Orientalia), Basel : Zbinden Druck und Verlag AG, 1967, p. 182 ; *Trésor de la langue française*, VII (Désobstruer-épicurisme), Paris : CNRS, Gallimard, 1979, p. 507 s. ; *Trésor de la langue française*, XVI (Teint-zzz...), Paris, CNRS, Gallimard, 1994, p. 710.

⁴⁰ C'est la proposition de Szemerényi, Oswald, C. R. de Chantraine (Pierre), *DELG*, *Gnomon*, 43, 1971, 641-675, p. 668 (cf. Idem, « The Origins of the Greek Lexicon: Ex Oriente Lux », *The Journal of Hellenic Studies*, 94, 1974, 144-157, p. 150) qui ne donne pas l'origine de *targumānu* (« Near Eastern word »), mais laisse entendre qu'il s'agit d'un mot sémitique (akkadien). Il ne s'exprime pas non plus sur le sujet de la langue médiatrice (ougaritique ?). Il reconstruit, en revanche, la forme *θεργ(υ)μᾶν- sous laquelle le lexème serait emprunté en grec. (Cf. aussi Jucquois, Guy, et Devlamminck, Bernard, *Compléments aux dictionnaires étymologiques du grec ancien*, Louvain : Peeters, 1977, p. 81). Janko, Richard, « The etymologies of βασιλεύς and ἑρμηνεύς », *Classical Quarterly* 64, 2014, 462-470, p. 469 s. propose, sans faire référence à l'article de Szemerényi, la même dérivation, prenant l'akkadien pour la langue source de *targumānu* et envisageant le passage du lexème, accompagné de changements phonétiques, à travers la Syrie et l'Anatolie (cf. plus bas). Selon le premier, ἑρμηνεύς serait une dérivation régressive de ἑρμηνεύω, le deuxième suggère que la forme empruntée en grec serait directement dotée de la finale -εὺς.

médiation⁴¹. Les faiblesses de cette hypothèse sont évidentes : non seulement que la voie de sa transmission, ainsi que la forme sous laquelle le mot aurait été transmis sont obscures, mais surtout elle repose (ouvertement) sur l'assomption de « changements phonétiques imprévisibles »⁴² et qui exigent une explication *ad hoc*. Aucune de ses versions ne paraît être acceptable.

La recherche autour de l'étymologie de ἐρμηνεύς n'a abouti – semble-t-il – qu'à un résultat généralement accepté, formulé en outre à titre probable, à savoir que le mot, n'étant pas dérivable à partir du grec, devrait provenir d'une langue étrangère. Il est donc peu surprenant que les dictionnaires étymologiques grecs, en particulier ceux parus depuis la deuxième moitié du XXe siècle, se contentent de constater que ἐρμηνεύς est un « terme sans étymologie »⁴³. La seule thèse positive, retenue de la recherche précédente, est de nature géographique, c'est-à-dire la probable origine micro-asiatique du lexème (sans spécifier sa provenance linguistique : s'agit-il d'un emprunt à une langue anatolienne ou à une langue parlée en Anatolie, mais de substrat [pré-grecque, méditerranéenne, égéenne]⁴⁴ ou d'une autre filiation ?).

⁴¹ Cf. Starke, Frank, *op. cit.*, qui analyse (contrairement à sa conclusion antérieure, cf. Starke, Frank, *Untersuchung zur Stammbildung des keilschrift-luwischen Nomens (Studien zu den Boğazköy-Texten, 31)*, Wiesbaden : Harrassowitz, 1990, p. 275 s.) l'akkadien *ta/urgumannu(m)* comme étant emprunté au louvite cunéiforme (d'où proviendrait le lexème-source **tarkummann[i]*). Pour ce qui est du rapport au grec ἐρμηνεύς, il estime que le mot aurait pu être directement transmis du louvite en grec, tout en considérant le lien étymologique avec le latin *sermō* comme « lautlich wohl plausibler » (cf. plus haut). Melchert, Harold Craig, *Anatolian historical phonology*, Amsterdam – Atlanta : Rodopi, 1994, p. 61 et 259 montre que le substantif **tarkummann(i)* posé par Starke est une reconstruction *ad hoc* qui est, en outre, morphologiquement impossible. Dès lors, l'hypothèse de l'origine louvite de ἐρμηνεύς tombe aussi à l'eau.

⁴² Cf. Janko, Richard, *op. cit.*, p. 469 : « The Akkadian word (...) has suffered unpredictable phonetic changes during its lengthy transmission ».

⁴³ Cf. déjà Boisacq, Émile, *l. c.*, qui juge l'étymologie de ἐρμηνεύς « obscure » et Chantraine, Pierre, *La formation des noms en grec ancien*, Paris : E. Champion, 1933, p. 125, qui la présente comme « ignorée ». La constatation de Frisk, Hjalmar, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, I, Heidelberg : C. Winter, 1960, p. 563, qu'il s'agit d'un « technischer Ausdruck ohne Etymologie, wahrscheinlich kleinasiatischer Ursprungs » a été (mot pour mot) reprise dans les dictionnaires successifs : cf. Chantraine, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : Histoire des mots*, I, Paris : Klincksieck, 1968, p. 373 (et la nouvelle éd. de 2009, p. 356) ; Beekes, Robert, *l. c.*

⁴⁴ C'est ce que suggèrent Boßhardt, Ernst Heinrich, *l. c.* (« sehr wahrscheinlich aus dem vorgr. Substrat »), et Beekes, Robert, *l. c.* (« possibly Pre-Greek »).

I.2.3 Une nouvelle hypothèse

Ainsi l'énigme étymologique que s'est avéré être le cas pour ἑρμηνεύς est restée sans réponse. Ce n'est que récemment qu'une autre voie s'est ouverte pour tracer l'origine de ce terme résistant jusqu'ici à une analyse satisfaisante. La lumière sur sa provenance a été jetée par le déchiffrement de l'alphabet carien (présentant quelques variétés), considéré aujourd'hui comme définitif (« système Ray-Schürr-Adiego »)⁴⁵. Le déchiffrement a confirmé, entre autres, le caractère indo-européen du carien et, plus spécifiquement encore, sa filiation anatolienne : il appartient parmi les langues telles que le hittite, le palaïte, le lydien etc., mais montre une parenté plus étroite avec le louvite et le lycien (groupe louvique)⁴⁶. Mais surtout, grâce à cette entreprise qui a finalement réussi à attribuer les valeurs phonétiques précises aux signes de l'alphabet épichorique carien, l'on est désormais en mesure de lire avec certitude les inscriptions écrites en cette langue. Alors qu'il existe un certain nombre d'inscriptions provenant de la Carie même, le corpus des textes cariens trouvés en Egypte est plus important⁴⁷.

⁴⁵ Cf. sur l'histoire du déchiffrement, le volume *La decifrazione del cario*, éd. M. E. Giannotta et R. Gusmani, Roma : Consiglio nazionale delle ricerche, 1994 ; Adiego, Ignacio J., *The Carian Language*, Leiden – Boston : Brill, 2007, p. 166 ss. (pour le « système Ray-Schürr-Adiego », cf. p. 197 ss.) et Idem, « Recent Developments in the Decipherment of Carian », in Riet Van Bremen, Jan-Mathieu Carbon (éd.), *Hellenistic Karia*, Bordeaux : Ausonius, 2010, 147-176.

⁴⁶ La notion des « langues louviques » comme une unité taxinomique supérieure (« Luv/wic languages », comprenant le louvite cunéiforme et hiéroglyphique, le lycien « A » et « B » [milyen] et le carien ainsi que, probablement, le pisidien et le sidétique) a été introduite par Melchert, H. Craig, « Language », in H. Craig Melchert (éd.), *The Luwians*, Leiden – Boston : Brill, 2003, p. 175-177 (par référence à la distinction entre le turque et les langues turquiques, cf. p. 177, n. 7) pour marquer la différence entre le louvite proprement dit et d'autres langues apparentées, mais qui ne descendent pas directement du louvite (cf. aussi Idem, « The Dialectal Position of Lydian and Lycian within Anatolian », in M. Giorgieri, M. Salvini [et al.] (éd.), *Licia e Lidia prima dell'ellenizzazione*, Roma : Consiglio nazionale delle ricerche, 2003, 265-272, p. 268 et Idem, « Lycian », in Roger D. Woodard (éd.), *The Ancient Languages of Asia Minor*, New York : Cambridge University Press, 2008, 46-55, p. 46). Alors que quelques spécialistes continuent d'utiliser le terme « langues louvites » aussi en référence au lycien et carien, la proposition de Melchert a été acceptée, entre autres, par Adiego, Ignacio J., *The Carian Language*, Leiden – Boston : Brill, 2007, cf. p. 4 et 345-347 ; Kloekhorst, Alwin, « Studies in Lycian and Carian Phonology and Morphology », *Kadmos*, 47, 2008, p. 117-146 ; Yakubovich, Ilya, *Sociolinguistics of the Luwian language*, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. 8 s. ; Herda, Alexander, « Greek (and our) views on the Karians », in Alice Mouton, Ian Rutherford, Ilya Yakubovich (éd.), *Luwian Identities (Culture, Language and Religion Between Anatolia and the Aegean)*, Leiden – Boston : Brill, 2013, 421-506, cf. p. 433 ; Dale, Alexander, « Greek Ethnics in -ηρος and the Name of Mytilene », in Nicholas Stampolidis (et al.) (éd.), *Nostoi: Indigenous Culture, Migration + Integration in the Aegean Islands + Western Anatolia During the Late Bronze + Early Iron Ages*, Istanbul : KUP, 2014, p. 421-444 etc. En français, pour ne pas confondre le louvite avec ses langues apparentées, il convient d'utiliser le terme « louvique » ; cf., par ex., Casabonne, Olivier (et al.), « Notes anatoliennes », *Anatolia antiqua*, 20, 2012, 19-24, p. 19.

⁴⁷ L'on compte plus de 200 inscriptions cariens provenant d'Egypte de l'époque archaïque (7^e-6^e siècle avant notre ère). Il s'agit en général des graffiti ou de très courtes inscriptions funéraires ou votives. Le corpus d'inscriptions cariens découvertes en Carie (et en régions environnantes) est plus modeste, comprenant une quarantaine de textes, parmi lesquels on trouve, en revanche, les inscriptions plus longues, contenant plusieurs lignes et qui datent en général du 4^e-3^e siècle av. J. C. (Cf. Adiego, *op. cit.*, p. 17 ss. ; Herda, Alexander, *op. cit.*, p. 463 s. Voir aussi Melchert, H. Craig, « Carian », in Roger D. Woodard (éd.), *The Ancient Languages of Asia*

Dans un texte bilingue (*E.Me 8*)⁴⁸, gravé sur la base d'une statuette en bronze représentant le dieu Apis sous la forme de taureau⁴⁹, on lit le texte suivant : *Hp dj 'nh prjm | p3 wħm* (légende égyptienne) et *paraeym : armon k̃i* (légende carienne)⁵⁰. La statuette, découverte à Memphis (Saqqâra) dans les années 50-60 du XIXe siècle, date du sixième siècle av. J.-C. (après 568)⁵¹. En ce qui concerne le texte que porte son socle, c'est la partie égyptienne qui a permis de déterminer le sens des expressions cariennes. Elle contient une formule usuelle *Hp dj 'nh* (« Puisse Apis donner la vie [à] ») et veut ainsi dire « qu'Apis donne la vie à *prjm* le *wħm* ». Il est sûr que les lettres *prjm* représentent un nom propre : non seulement qu'il en est d'ordinaire ainsi dans ces formules, mais cela est confirmé de plus, dans notre cas, par le déterminatif de l'homme qui suit directement le groupe *p-r-j-m* (et qui indique la catégorie sémantique à laquelle appartient le mot en question : nom propre d'une personne du sexe masculin). Maintenant, après l'établissement des valeurs exactes des lettres de l'alphabet carien, l'on peut constater que *prjm* correspond exactement à *paraeym* dans la partie carienne⁵² : il s'agit alors d'un nom propre carien qui « représente évidemment [...] l'acheteur et dédicant du bronze »⁵³. Cela nous permet aussi de conclure que l'égyptien *prjm p3 wħm* est sans doute rendu par *paraeym armon k̃i* en carien⁵⁴. Deux circonstances en

Minor, New York : Cambridge University Press, 2008, 64-68, p. 64 et van den Hout, Theo, « Greek and Carian » in *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, éd. Georgios K. Giannákis (et al.), vol. 2, Leiden - Boston, Brill, 2014, 40-43, p. 41).

⁴⁸ Je renvoie à l'inscription d'après la récente édition d'Adiego, *op. cit.*, p. 17 ss. (pour notre inscription, cf. p. 40 s.). Les lettres représentent sa provenance (*E* = Egypte, *Me* = Memphis). *E.Me 8* est répertoriée sous la lettre *K* dans l'édition de Masson – Yoyotte (cf. Masson, Olivier – Yoyotte, Jean, *Objets pharaoniques à inscription carienne*, Le Caire : Institut français d'archéologie orientale, 1956, p. 40-49). C'est pourquoi les ouvrages antérieurs signalent l'inscription par *MY* (= Masson-Yoyotte) *K*.

⁴⁹ Cf. les photographies de l'objet dans Masson, Olivier – Yoyotte, Jean, *op. cit.* (plateaux *V a*, *VI a* et *VII a*). Cf. la disposition exacte des inscriptions sur le socle et leurs fac-similés *ibid.*, p. 42 s.

⁵⁰ Le texte carien continue avec la légende *paraeym : sb polo*. Elle ne présente pas d'intérêt ici. Selon le système Ray-Schürr-Adiego, les lettres de notre inscription étaient rendues de façon suivante : *paraeum : armon χi*, c'est-à-dire avec la translittération du caractère *E* par *ù* et celle du caractère *X/+* par *χ*. Je suis la transcription selon les modifications introduites au système par Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 18 ss. (*E* = *y* ; *X/+* = *k̃* ; cf. aussi p. 243 s. et Hajnal, Ivo, « "Indogermanische" Syntax in einer neuerschlossenen anatolischen Sprache: Die karische Partikel -χi », in Emilio Crespo, José Luis García Ramón (éds.), *Berthold Delbrück y la sintaxis indoeuropea hoy*, Madrid – Wiesbaden : Ediciones de la UAM - Reichert, 1997, 193-217, p. 209 s. pour la valeur phonétique de *X/+*). Cf. la critique du système révisé par Adiego dans Schürr, Diether, C. R. de « Adiego, The Carian Language », *Kratylos*, 55, 2010, 134-142, p. 136 s.

⁵¹ Cf., pour la datation ainsi que l'histoire de la découverte, Masson, Olivier – Yoyotte, Jean, *op. cit.*, p. 40 s. La statuette doit être postérieure à 570/568 avant notre ère, l'an de l'investiture d'Amasis qui a transféré les mercenaires ioniens et cariens à Memphis (cf. Hérodote, *Histoires* II, 154).

⁵² Avant que le déchiffrement de l'alphabet carien soit acquis, *paraeym* a été faussement lu comme *mavajaen* ou *mavaaen* (cf. Sayce, Archibald Henry, « The Karian Language and Inscriptions », *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, 9, 1887, 112-154, p. 146 ; Masson, Olivier – Yoyotte, Jean, *op. cit.*, p. 47). L'identité du nom figurant dans les deux textes (égyptien et carien) ne pouvait donc être établie (cf. Kretschmer, Paul, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen : Vandenhoeck und Ruprecht, 1896, p. 379).

⁵³ Masson, Olivier – Yoyotte, Jean, *op. cit.*, p. 42. Cf. l'analyse du nom dans Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 393.

⁵⁴ C'est ce que soutiennent, à l'unanimité, tant les égyptologues que les spécialistes des études anatoliennes ; cf., par exemple, Schürr, Diether, « Zur Bestimmung der Lautwerte des karischen Alphabets 1971-1991 », *Kadmos*

particulier justifient cette conclusion : d'un côté la correspondance exacte entre *prjm* et *paraeym*, de l'autre l'identité fonctionnelle et sémantique de l'égyptien *p3* et du carien *ki* (article définitif)⁵⁵. Il en ressort que *whm* / *armon* est l'apposition déterminant *paraeym* ou, autrement dit, son attribut. Il existe peu de doute aujourd'hui que le sens du substantif *whm*, qui s'est avéré quelque peu éluusif, est « drogman, interprète »⁵⁶. Ceci dit, l'on peut non seulement traduire la phrase égyptienne par « qu'Apis donne la vie à Paraeym l'interprète », mais en déduire aussi que *armon* est un appellatif carien qui désigne l'interprète des langues étrangères⁵⁷. Qu'il en soit ainsi paraît étayé par la version égyptienne, se présente en accord

31, 1992, 127-156, p. 152 (cf. aussi Idem, « Zur Vor- und Frühgeschichte des Karischen », version rémanée de la conférence donnée au colloque « Karia Arkhaia », Istanbul 2013, 2018, p. 6) ; Janda, Michael, « Beiträge zum Karischen », in M. E. Giannotta, R. Gusmani (et al.) (éds.), *La decifrazione del cario*, Roma : Consiglio nazionale delle ricerche, 1994, 171-190, p. 180 ; Vittmann, Günter, « Ägyptisch-karisches », *Kadmos*, 40, 2001, 39-59, p. 50 s. ; Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 41, 281, 355 ; Herda, Alexander, *op. cit.*, p. 469. L'équivalence sémantique entre l'inscription hiéroglyphique et carienne avait été assumée depuis la découverte de l'Apis, bien avant que le déchiffrement définitif ait prouvé l'identité du dédicant dans les deux textes ; cf., par exemple, Sayce, Archibald Henry, *op. cit.*, p. 146 ; Masson, Olivier – Yoyotte, Jean, *op. cit.*, p. 49 traduisent, eux-aussi, la légende carienne « sous toutes réserves » « d'après la teneur du texte égyptien ».

⁵⁵ Cette analogie est signalée dans Schürr, Diether, « Zur Bestimmung der Lautwerte des karischen Alphabets 1971-1991 », *Kadmos* 31, 1992, 127-156, p. 152 ; cf. aussi Herda, Alexander, *op. cit.*, p. 469, n. 245. Pour ce qui est de *p3*, à l'origine un pronom démonstratif, il est utilisé, en égyptien classique, comme un article (défini) cf. Erman, Adolf et Grapow, Hermann, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, I, Leipzig : J. C. Hinreich, 1926, p. 492 (s.v. *p3* II.b « als Artikel: „der....“ ») ; cf. aussi Erichsen, Wolja, *Demotisches Glossar*, Kopenhagen : E. Munksgaard, 1954, p. 127 (s.v. *p3* « bestimmter Artikel »). La particule carienne *ki* ([*chi*] < PIE **kʷi*-), à l'origine sans doute un pronom relatif, s'est imposé (en position postclitique) dans l'acception correspondant à l'article défini, introduisant le plus souvent une apposition / un complément, comme c'est aussi le cas de notre formule *paraeym armon ki* ; cf. Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 273-275, 280 s. et 320 ; cf. aussi Hajnal, Ivo, *op. cit.*

⁵⁶ Le mot (*p3*) *whm* était tout d'abord identifié comme signifiant « interprète des langues étrangères, drogman » (cf. Sayce, Archibald Henry, *op. cit.*, p. 146 : « the dragoman »). Cette acception a été mise en doute par Masson, Olivier – Yoyotte, Jean, *op. cit.*, p. 44-46. Une autre proposition veut que sous (*p3*) *whm* il faille entendre « (le) héraut » (cf. la traduction de K. Sethe donnée par Kretschmer, Paul, *op. cit.*, p. 379 : « Wiederholer [Berichterstatter?] » ; Friedrich, Johannes, *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*, Berlin : W. de Gruyter, 1932, p. 100, n° 45 : « der Herold » ; Ray, J. D., « The Carian inscriptions from Egypt », *The Journal of Egyptian Archaeology*, 68, 1982, 181-198, p. 192 : « the herald » ; Schürr, Diether, *op. cit.*, p. 152 : « Herold » ; Janda, Michael, *op. cit.*, p. 180 : « Herold »). Or depuis la parution de l'article de Vittmann, Günter, *op. cit.*, la signification « interprète, drogman » a été rétablie pour (*p3*) *whm* (cf. p. 51) ; elle est aujourd'hui acceptée par les spécialistes: selon Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 355 « Vittmann (2001:50-52) [...] argues convincingly for the sense 'interpreter', and dispels all the doubts raised in Masson-Yoyotte (1956) and subsequent literature about this interpretation » (cf. aussi Idem, « Recent Developments in the Decipherment of Carian », in Riet Van Bremen, Jan-Mathieu Carbon [éds.], *Hellenistic Karia*, Bordeaux : Ausonius, 2010, 147-176, p. 153, n. 9) ; cf. aussi Schürr, Diether, « Zur Vor- und Frühgeschichte des Karischen », version rémanée de la conférence donnée au colloque « Karia Arkhaia », Istanbul 2013, 2018, p. 6 : « ägyptisch *p3 whm*, „der Dolmetscher“ » etc. En effet, le verbe *whm* peut signifier aussi, en démotique, « traduire » (cf. Erichsen, Wolja, *op. cit.*, p. 97, s.v. *whm* « auch: „deuten, übersetzen“ ») et le substantif peut être employé au sens « traduction » (Vittmann, Günter, *l. c.*). Le copte *ouohm* qui en découle peut revêtir l'acception « être traduit » et le verbe s'utilise en ce sens pour rendre le grec ἐρμηνεύεσθαι, διερμηνεύεσθαι ou μεθερμηνεύεσθαι, cf. Crum, Walter Ewing, *A Coptic Dictionary*, Oxford : The Clarendon Press, 1939, p. 509 (s. v. *ouohm* II : « be interpreted »).

⁵⁷ Une fois que la valeur sémantique de l'égyptien (*p3*) *whm* a été déterminée, le consensus autour de la signification de *armon* est également atteint (cf. la note précédente et Vittmann, Günter, *op. cit.*, p. 48 : « Paraeum, der Dolmetsch ») ; cf. aussi, p. ex., Schürr, Diether, « Elf lydische Etymologien » in Raffaella Bombi (et al.) (éd.), *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, Alessandria : Edizioni dell'Orso, 2006, 1569-1587, p. 1585 (« *armon*, recte „Dolmetscher“ ») ; Idem, « Ermasortas: ein lykischer Männername im kaiserzeitlichen Patara », in *Lykiarkhissa (Festschrift für Havva İşkan)*, Istanbul : Ege Yayınları, 2016, 707-716, p. 708 (« *armon* ‚Dolmetscher‘ ») ; Herda, Alexander, *op. cit.*, p. 469 (« 'Paraeum, the dragoman' ») ; Yakubovich, Ilya,

avec l'état actuel des connaissances de la grammaire carienne⁵⁸ et, de plus, semble bien s'insérer dans le contexte des mercenaires cariens, qui, en tant que résidents sur le sol égyptien⁵⁹, devaient faire fréquemment usage d'interprètes⁶⁰.

L'affinité phonétique et sémantique entre le carien *armon* et le grec ἐρμηνεύς n'a pas échappé à certains chercheurs, spécialistes des langues anatoliennes⁶¹, et elle a fait également l'objet d'un article récent dont l'auteur est un helléniste réputé⁶². C'est à partir de l'an 2010 qu'apparaissent les publications traitant de l'éventuelle liaison étymologique, jugée tout d'abord « tentante, mais indémontrable »⁶³, ensuite « convaincante »⁶⁴, entre *armon* et

« Anatolian Names in *-wiya* and the Structure of Empire Luwian Onomastics », in Alice Mouton, Ian Rutherford, Ilya Yakubovich (éds.), *Luwian Identities (Culture, Language and Religion Between Anatolia and the Aegean)*, Leiden – Boston : Brill, 2013, 87-123, p. 119 (« Carian *armon* 'interpreter' »). Cf. aussi Schürr, Diether, « Zum Agora-Pfeiler in Xanthos V: das Nordgedicht auf Cheriga (TL 44c, 32 ff.) », *Kadmos*, 55, 2016, 147-196, p. 159 (« karisch *armon*, ‚Herold‘ bzw. ‚Dolmetscher‘ [Vittmann 2001, 50 f.] nach der ägyptischen Entsprechung ») et Fauconau, Jean, *Les inscriptions cariennes*, Paris: L'Harmattan, 2009, p. 39 (« [...] “le héraut” ou “l’interprète”. Ces deux solutions [...] ne sont pas contradictoires. »).

⁵⁸ D'autres interprétations du carien *armon* peuvent désormais être écartées non seulement eu égard à la partie égyptienne de l'inscription, mais aussi grâce à l'approfondissement de l'analyse grammaticale du carien laquelle, quoiqu'elle reste limitée, a connu un certain progrès dans les dernières années. Ray, J. D., *op. cit.*, voyait dans *armon* un patronymique (p. 192 : « son of Armok »), alors que Melchert, H. Craig, « Some Remarks on New Readings in Carian », *Kadmos*, 32, 1993, 77-86, p. 83 s. (« most likely an ethnicon [...], but a title 'herald' is also possible ») et Hajnal, Ivo, *op. cit.*, p. 214 (« *Paraeûm*, aus *Arma* ») ont penché pour le sens « homme d'Arma » (un ethnique). La première solution (de Ray), due sans doute au déchiffrement encore incomplet de l'alphabet carien, ne peut être retenue, étant donné que les patronymiques cariens finissent en *-ś* (la finale du génitif sg. ou bien un suffixe d'adjectif de relation), cf. Adiego, Ignacio J., *The Carian Language*, Leiden – Boston : Brill, 2007, p. 313 s. (cf. aussi Melchert, H. Craig, *l. c.* ; Idem, « Carian », in Roger D. Woodard [éd.], *The Ancient Languages of Asia Minor*, New York : Cambridge University Press, 2008, 64-68, p. 67 et Janda, Michael, *op. cit.*, p. 174 et 180). La deuxième interprétation a attiré la critique de Vittmann, Günter, *op. cit.*, p. 51 (« Ignorierung der ägyptischen Parallelverson »). Elle ne tient pas non plus en raison de la morphologie du carien laquelle stipule que la désinence du nominatif (singulier) du suffixe ethnique (la forme attendue) est *-yn/-ýn-*, *-on-* étant la finale du thème du génitif (cf. *mwdonś*, génitif du nom ethnique *mdayn/mdayñ*), cf. Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 258, 269, 381, 385 s. Cf. aussi Idem, « Los alfabetos epicóricos anhelénicos de Asia Menor », in Pedro Bádenas de la Peña (et al.) (éd.), *Lenguas en contacto: El testimonio escrito*, Madrid : CSIC, 2004, 299-320, p. 309 s. (liste des suffixes ethniques en carien) et Idem, « Recent Developments in the Decipherment of Carian », in Riet Van Bremen, Jan-Mathieu Carbon (éds.), *Hellenistic Karia*, Bordeaux : Ausonius, 2010, 147-176, p. 164 s. ; cf. aussi Dale, Alexander, *op. cit.*, p. 430.

⁵⁹ Cf. Hérodote, *Histoires* II, 152-154 ; Aristagore (*apud* Stephanum Byzantium), *FGH* 608 F9 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* I, 66, 12 – 67, 2 ; Polyen, *Stratagèmes* VII, 3 ; cf. aussi Lloyd, Alan B., *Herodotus, Book II. Commentary (99-182)*, II, Leiden : Brill, 1988, p. 133-138.

⁶⁰ Cf. Vittmann, Günter, *op. cit.*, p. 52 : « Im Falle der Apisbronze mag der Gebrauch zweier verschiedener Schriften und Sprachen innerhalb desselben Denkmals – wobei Name und Titel des Stifters in beiden Versionen erscheinen, nicht etwa nur in der karischen – von dem Bestreben geleitet sein, die beruflich genutzte Zweisprachigkeit des Auftraggebers sinnfällig unter Beweis zu stellen. » Concernant les interprètes cariens en Égypte, cf. *ibid.*, p. 51 s. et Herda, Alexander, *op. cit.*, p. 467 ss.

⁶¹ Cf. Adiego, Ignacio J., « Recent Developments in the Decipherment of Carian », in Riet Van Bremen, Jan-Mathieu Carbon (éds.), *Hellenistic Karia*, Bordeaux : Ausonius, 2010, 147-176, p. 153 ; Yakubovich, Ilya, C. R. de « Adiego, The Carian Language », *Journal of Near Eastern Studies*, 71, 2012, 131-133, p. 133 ; Idem, « Anatolian Names in *-wiya* and the Structure of Empire Luwian Onomastics », in Alice Mouton, Ian Rutherford, Ilya Yakubovich (éds.), *Luwian Identities (Culture, Language and Religion Between Anatolia and the Aegean)*, Leiden – Boston : Brill, 2013, 87-123, p. 119 ; Herda, Alexander, « Greek (and our) views on the Karians », in Alice Mouton, Ian Rutherford, Ilya Yakubovich (éds.), *Luwian Identities (Culture, Language and Religion Between Anatolia and the Aegean)*, Leiden – Boston : Brill, 2013, 421-506, p. 467-471.

⁶² Cf. Janko, Richard, « The etymologies of βασιλεύς and ἐρμηνεύς », *Classical Quarterly* 64, 2014, 462-470.

⁶³ Cf. Yakubovich, Ilya, *op. cit.*, 2012, p. 133 et Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, 2010, p. 153.

ἐρμηνεύς. Si les ouvrages en question sont unanimes sur le fait qu'il doit exister un rapport entre les deux termes, ce dernier a pourtant donné lieu à trois hypothèses différentes concernant sa nature exacte. Selon l'une (a), ἐρμηνεύς serait un emprunt direct au carien (ou à une langue apparentée)⁶⁵ ; une autre hypothèse soutient que tant le carien *armon* que le grec ἐρμηνεύς sont issus du terme *targumānu*⁶⁶ (b) ; et enfin, la troisième (c) cherche à placer la source des deux termes dans une langue de substrat « égéo-anatolienne »⁶⁷.

En ce qui concerne l'hypothèse (b), comme on l'a déjà fait remarquer (plus haut), il y a tout lieu de la refuser : étant indémontrable, elle comporte la présomption d'un développement phonétique intraçable et construit *ad hoc*. C'est sans doute à cause de ces raisons que la thèse, tacitement abandonnée après son introduction par Szemerényi, ne fait pas apparition dans les dictionnaires étymologiques publiés à sa suite⁶⁸. De ce point de vue, la proposition de Janko, qui reprend cette ancienne suggestion⁶⁹, présente un pas en arrière : si l'on laisse de côté les imprécisions qu'il commet⁷⁰, sa dérivation n'apporte quasiment rien de nouveau – du point de vue du lexème grec – vis-à-vis de la thèse proposée précédemment⁷¹.

⁶⁴ Cf. Janko, Richard, *op. cit.*, p. 469.

⁶⁵ Cf. Yakubovich, Ilya, *op. cit.*, 2013, p. 119.

⁶⁶ Cf. l'hypothèse, déjà évoquée, de Janko, Richard, *op. cit.*, p. 469 s.

⁶⁷ Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, 2010, p. 153.

⁶⁸ Sauf une seule exception : Jucquois, Guy, et Devlaminck, Bernard, *Compléments aux dictionnaires étymologiques du grec ancien*, Louvain : Peeters, 1977, p. 81.

⁶⁹ Le chercheur américain ne mentionne pas son prédécesseur et présente la thèse comme étant la sienne. On ne saurait dire s'il connaissait la proposition de Szemerényi.

⁷⁰ Il soutient, par exemple, que la forme originelle de ἐρμηνεύς est ἐρμᾶνεύς « as in Doric » et renvoie à Pi. *Ol.* II, 85 : or, nous savons qu'il s'agit ici d'une correction du texte des manuscrits (cf. plus bas) et qu'une telle forme n'est attestée nulle part. Selon Janko, l'akkadien *targumānu* est attesté « from Old Akkadian and Ur III onwards », ce qui n'est pas le cas, car la consultation de *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of Chicago* (qu'il cite lui-même !), p. 230 révèle que la forme attestée dans les anciens textes akkadiens est le sumérogramme EME.BAL dont la valeur phonétique akkadienne n'est pas assurée (les vocabulaires d'Ebla donnent *āpīlum* comme équivalent de EME.BAL). En revanche, la forme *targumānu* apparaît pour la première fois dans les textes de Kaneš (l'ancien assyrien) et elle est considérée comme un emprunt au louvite, cf. Dercksen, J. G., « On Anatolian Loanwords in Akkadian Texts from Kültepe », *Zeitschrift für Assyriologie*, 97, 2007, 26-46, p. 37 ; Kouwenberg, N. J. C., *A Grammar of Old Assyrian*, Leiden – Boston : Brill, 2017, p. 138 etc. Pour appuyer son hypothèse que ἐρμηνεύς serait dérivé de *targumānu*, il évoque la version hittite *Ta-wa-ga-la-wa* du nom grec mycénien /*Etewoklewēs*/ (Ἐτεοκλήης) en affirmant que la forme anatolienne affiche l'ajout de la dentale initiale. C'est exactement l'inverse : c'est la voyelle initiale grecque (E-) qui a disparu dans *Ta-wa-ga-la-wa*, l'hittite n'a rien ajouté. De plus, cet argument ne peut servir à étayer l'hypothèse, postulée par Janko, à savoir que ἐρμηνεύς provient de *targumānu*, car il s'agit d'expliquer la perte du *t-* initial dans le mot grec. Finalement, il décrit le passage *ā > o* comme « lowering » : or, il s'agit, bien évidemment, d'un rehaussement de la voyelle, non pas d'un rabaissement.

⁷¹ Ce fait est plutôt étonnant, car – à la différence de Szemerényi – Janko avait à sa disposition la comparaison avec le carien *armon*, d'autant plus qu'il considère la parenté entre ce dernier et ἐρμηνεύς comme « convincing derivation » (cf. Janko, Richard, *l. c.*). Le seul point où sa dérivation diffère de la thèse soutenue par le chercheur hongrois (qui postule le développement **θeργ[υ]μᾶν-* > **ἐρμᾶν-* en grec) et où il exploite l'affinité avec le lexème carien, est son postulat que la perte de la syllabe médiale *-gu-* du mot *targumānu* s'est produite non pas en grec, mais en carien « probably via a form such as **targmān* or **argmān*, because of a dynamic stress accent such as Carian is known to have had » (*ibid.*). Or les caractéristiques de l'accent carien expliquent la notation défectueuse des voyelles (l'omission dans l'écriture des voyelles inaccentuées) dans ce parler anatolien, et non pas la disparition des voyelles, voire des syllabes, dans l'articulation (cf. Adiego, Ignacio J., *The Carian*

L'hypothèse (c) fait, elle aussi, réapparaître l'étymologie avancée dans le passé, à savoir que ἔρμηνεύς doit son origine à une langue de substrat. Elle est donc soumise aux mêmes objections que la théorie de l'origine pré-grecque du mot. Mais à la différence de son pendant antérieur, elle a l'avantage de présenter un doublet de ἔρμηνεύς, ce qui, en théorie, devrait la faire gagner en plausibilité. Est-ce le cas ? Notons tout d'abord qu'il n'est pas difficile de voir pourquoi l'on a recouru à cette proposition (au lieu de suggérer une dérivation directe du carien) : c'est la différence dans le vocalisme initial des deux mots (ἐρ- / ar-) qui en est responsable et qui peut amener à chercher leur source dans une troisième langue⁷². A défaut d'une preuve incontestable qui viendrait confirmer la provenance carienne de ἔρμηνεύς, le recours à une autre langue (source ou médiatrice) peut effectivement paraître comme un remède.

Or cette proposition nous met devant un dilemme : soit l'on considère que cette langue égéo-anatolienne est une langue de substrat supposée pour les langues louviques dans la région du sud-ouest de l'Asie mineure, soit (comme le nom donné à ce parler présumé paraît

Language, Leiden – Boston : Brill, 2007, p. 238 ss.). C'est donc un argument invalide. En ce qui concerne le traitement de l'occlusive vélaire voisée [g] en carien, la règle suivante semble s'appliquer : *ġ/g^(h) > *y > Ø / _V[+front], c'est-à-dire que l'effacement de [g] a bien lieu, mais il est restreint à un environnement phonétique particulier : il ne paraît survenir qu'avant une voyelle antérieure (cf. Kimball, Sara E., « Loss and retention of voiced velars in Luvian: another look », *Indogermanische Forschungen*, 99, 1994, 75-85, p. 77 ; Melchert, H. Craig, « The Dialectal Position of Lydian and Lycian within Anatolian », in M. Giorgieri, M. Salvini [et al.] (éds.), *Licia e Lidia prima dell'ellenizzazione*, Roma : Consiglio nazionale delle ricerche, 2003, 265-272, p. 269 laisse opérer la même loi en lycien et en carien). [u] étant une voyelle postérieure, le [g] qui le précède est retenu sous forme d'une occlusive vélaire (cf. Kimball, Sara E., *l. c.* : « Reflexes of voiced velars were retained as a sound represented by velar stops before non-front vowels and consonants »). En outre, il s'agit d'un traitement historique qui concerne le *ġ/g^(h) hérité de l'indo-européen commun et nous ne disposons pas d'assez de données pour pouvoir déterminer s'il s'applique aussi dans le cas des mots empruntés (Selon Janko, *armon* serait emprunté en carien). Le groupe -rk/ q(u)- (= -pγ/-pκ-) est bien attesté en carien, cf., à titre d'exemple, *trq(u)δ-* (théonyme), *šrquq-* (anthroponyme), *ork-* (apellatif : « bol/vase » ?), *Tapκονδap/a/* (toponyme), *yrqso = Υρροσως* (anthroponyme ; cf. Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 255 et *passim* ; cf. aussi en louvite : *targaššanalli-* [apellatif : « ânier » ?], voir Laroche, Emmanuel, *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris : A. Maisonneuve, 1959, p. 92 et Melchert, H. Craig, *Cuneiform Luvian Lexicon*, Chapel Hill, N.C, 1993, p. 212). L'occlusive vélaire voisée peut être notée en carien par les graphèmes *k* ou *q* (cf. *ibid.*, p. 244). Autrement dit, il n'existe aucune raison de postuler la perte de la syllabe -gu- en carien. En revanche, la proposition de Szemerényi qui assigne la chute de la syllabe / du phonème γ aux processus phonétiques en grec, paraît quelque peu plus acceptable, car l'effacement de γ devant μ (γμ > μ, plus exactement l'assimilation régressive de nasalité suivie par la réduction du groupe μμ [de γμ] à μ) est un phénomène attesté, quoique fort rare et récent, en grec ; cf. Schwyzler, Eduard, *Griechische Grammatik*, I, München : C. H. Beck, 1953, p. 214 s. Il n'en reste pas moins que – même dans ce cas – tant la syncope de υ entre γ et μ que l'aphérèse de t/θ initial (déglutination) restent inexplicables. Selon Szemerényi, la forme grecque de l'emprunt ἀσάμινθος (« baignoire ») serait aussi due à la déglutination ; il fait provenir le lexème de l'akkadien *namasītu* en postulant la métathèse -amas- > -asam- et la déglutination du n- initial, faussement pris pour la finale de l'article : το νασαμινθον > τὸν ἀσαμινθον (Szemerényi, Oswald, C. R. de Chantraine [Pierre], *DELG, Gnomon*, 43, 1971, 641-675, p. 657 et Idem, « The Origins of the Greek Lexicon: Ex Oriente Lux », *The Journal of Hellenic Studies*, 94, 1974, 144-157, p. 149). Beekes, Robert, *Etymological Dictionary of Greek*, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. 146 qualifie l'analyse de Szemerényi d'« improbable speculations ». Ajoutons que les changements phonétiques assumés par le chercheur hongrois tant dans le cas de ἀσάμινθος que dans celui de ἔρμηνεύς sont entièrement *ad hoc*.

⁷² Cf. Yakubovich, Ilya, *op. cit.*, 2012, p. 133 : « The divergent vocalism of the first syllable complicates the analysis of the Greek noun as a Carian loanword ».

suggérer) l'on assume son identité avec la (une) langue pré-grecque. Dans les deux cas, il s'agit de postuler une langue hypothétique qui n'est pas attestée et dont la réalité est, on l'a vu, floue. Dans les deux cas, tant l'identité de la langue source que la forme originale du lexème (peut-on reconstruire un étymon à partir de ἔρμηνεύς et *armon* ?) sont des inconnues. Or postuler un substrat spécifiquement anatolien relèguerait l'origine du mot dans l'obscurité qui entoure cette notion⁷³.

Nous sommes, paraît-il, mieux lotis si nous acceptons, par souci d'argumentation, la thèse soutenue par plusieurs chercheurs⁷⁴, à savoir qu'il existait une langue de substrat commune à l'Anatolie (occidentale) et à la Grèce (substrat « égéen »), car un certain nombre de règles ou tendances grammaticales (de nature phonétique et morphologique) pourrait être déduit à partir des mots tenus pour empruntés à ce parler⁷⁵. Si tel est le cas, l'on peut procéder à la vérification pour déterminer si ἔρμηνεύς « remplit les conditions » pour pouvoir être rangé parmi les emprunts supposés de provenir de ce substrat. L'analyse montre l'improbabilité d'une telle hypothèse : ἔρμηνεύς n'affiche pas de traits distinctifs des mots pré-grecs. Il ne connaît pas de variantes en grec (il n'existe pas une autre forme à côté de ἔρμηνεύς), comme c'est souvent le cas dans les mots dont on suppose la provenance substratique ; il ne contient pas de groupes de phonèmes (dans le radical) typiques du pré-grec⁷⁶, et n'est pas non plus affecté du suffixe identifiable comme tel⁷⁷. Ainsi, le seul trait qui

⁷³ Cf., par ex., Melchert, Harold Craig, « Indo-Europeans » dans Sharon R. Steadman, Gregory McMahon (éds.), *The Oxford Handbook of Ancient Anatolia*, New York : Oxford University Press, 2011, 704-716, p. 710 : « Not a single one of the numerous common innovations shared by Luvian and Lycian can be attributed to the influence of a substrate, since we know nothing about the hypothetical source language or languages. Since Carian is indubitably an Indo-European language [...], there is also no evidence for a non-Indo-European Carian substratum » et p. 713 : « Claims of substrate effects on the western Anatolian languages are greatly exaggerated. In any case, our total ignorance of the structure of the putative substrate languages makes it impossible to draw any inferences. »

⁷⁴ Cf. Kretschmer, Paul, *op. cit.*, p. 401-409 ; Schachermeyr, Fritz, *op. cit.*, cf. col. 1498 ss. etc. ; cf. aussi Yakubovich, Ilya, *Sociolinguistics of the Luvian language*, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. 10 (« The presence of a common substrate in Anatolia and the Balkans, a hypothesis that was first advanced in Kretschmer 1896, remains plausible ») et Idem, « Luwian and the Luwians », in Sharon R. Steadman, Gregory McMahon (éds.), *op. cit.*, 534-547, p. 544. L'un des partisans les plus fervents d'une langue de substrat entre la Grèce et l'Anatolie occidentale était feu R. Beekes, cf. Beekes, Robert, *Etymological Dictionary of Greek*, I, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. XVI (= Idem, *Pre-Greek: Phonology, Morphology, Lexicon*, Leiden – Boston : Brill, 2014, p. 3).

⁷⁵ R. Beekes, considéré comme « currently the most productive scholar on the Pre-Greek substratum » (cf. Verhasselt, Gertjan, « The Pre-Greek Linguistic Substratum [An Overview of Current Research] », *Les Etudes Classiques*, 77, 2009, 211-239, p. 222), propose un ensemble de traits qui, selon lui, caractérisent les mots préhelléniques, cf. Beekes, Robert, *Etymological Dictionary of Greek*, I, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. XVI-XLI = Idem, *Pre-Greek: Phonology, Morphology, Lexicon*, Leiden – Boston : Brill, 2014, p. 4-44.

⁷⁶ Selon Beekes, les mots pré-grecs se distinguent par des groupes spécifiques de phonèmes (« phoneme clusters ») qu'ils contiennent ; cf. *ibid.*, 2010, p. XX-XXIII = *ibid.*, 2014, p. 9-13. Il s'agit surtout de groupes de consonnes, cf. aussi Verhasselt, Gertjan, *op. cit.*, p. 226.

⁷⁷ Quelle que soit son origine, le mot a été affecté de la finale –εύς en grec, comme le montre la forme carienne *armon*.

paraît pouvoir faire entrer ce mot dans le vocabulaire des emprunts issus d'une langue de substrat, est l'absence d'une étymologie nette⁷⁸.

En ce qui concerne les mots dont l'origine anatolienne est en général assumée, mais dont la provenance linguistique exacte est incertaine (une langue anatolienne ou une langue de substrat ?), Beekes formule la règle méthodologique suivante : « A Greek word is often called a loan from an Anatolian language, while it may just as well be borrowed from the Pre-Greek substrate. (...) In most cases (...), it is impossible to distinguish between substrate words and loans from Asia Minor (...). From a methodological point of view, I think it is better to consider such words as Pre-Greek, and to define them as loanwords from an Anatolian language only when there is reason to do so »⁷⁹. Il pense particulièrement à des fameux lexèmes tels que *τολύπη* ou *δέπας* qui font hésiter les spécialistes entre deux solutions : les uns penchent en faveur de l'origine substratique, alors que les autres assignent l'emprunt à une langue anatolienne (le louvite en particulier)⁸⁰.

⁷⁸ C'est en raison de l'absence de preuves positives qui confirmeraient l'appartenance du lexème au vocabulaire des termes dérivables du substrat que *έρμηνεύς* est marqué comme « PG? » dans le dictionnaire de Beekes (cf. Beekes, Robert, *Etymological Dictionary of Greek*, I, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. 462) et rangé de la sorte dans la catégorie de mots « without a good etymology, for which I nevertheless could not find positive indications for Pre-Greek » (Beekes, Robert, *Pre-Greek: phonology, morphology, lexicon*, Leiden - Boston, Brill, 2014, p. 47). L'indication « PG » (« Pre-Greek ») est suivie d'un point d'interrogation (« ? ») pour marquer que le mot « peut être pré-grec » (cf. Beekes, Robert, *Etymological Dictionary of Greek*, I, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. IX). *Έρμηνεύς* ne figure pas non plus dans la liste des mots considérés comme provenant du pré-grec fournie par Furnée, Edzard Johan, *Die wichtigsten konsonantischen Erscheinungen des Vorgriechischen*, The Hague - Paris, Mouton, 1972.

⁷⁹ Cf. Beekes, Robert, *Etymological Dictionary of Greek*, I, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. XV (= Idem, *Pre-Greek: Phonology, Morphology, Lexicon*, Leiden – Boston : Brill, 2014, p. 3).

⁸⁰ Selon Melchert, H. Craig, « Once more Greek *τολύπη* », *Orpheus*, 8, 1998, p. 47-51, *τολύπη* (« pelote ; [aussi sorte de gâteau globulaire] ») serait un emprunt à l'anatolien (louvite) : *taluppa/i* est en effet attesté en hittite et en louvite au sens de « motte (de terre) ; touffe de pâte ». La solution de Melchert est jugée « plausible » par Yakubovich, Ilya, *Sociolinguistics of the Luvian language*, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. 147. Beekes, en revanche, cherche à démontrer qu'il s'agit d'un terme issu du lexique substratique, cf. Beekes, Robert, *Etymological Dictionary of Greek*, II, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. 1492 : « the word must belong to the Pre-Greek substrate, (a language cognate to) which must have been spoken in large parts of Anatolia as well. This may explain why a similar word is found in Anatolian » (= Idem, *Pre-Greek: Phonology, Morphology, Lexicon*, Leiden – Boston : Brill, 2014, p. 72) ; cf. aussi vol. I, p. XVI : « the word was brought to Greece by settlers from Anatolia who spoke the language, which, from another perspective, we call Pre-Greek. In other words, *τολύπη* is a loan from an Anatolian language, but this (probably non-Indo-European) language was also spoken in large parts of Greece before the Greeks (speaking an Indo-European language) arrived there » (= Idem, *Pre-Greek...*, p. 3). En ce qui concerne le lexème *δέπας* (« vase, coupe » ; cf. la forme mycénienne *di-pa-*), Chantraine a d'abord opté pour l'origine « méditerranéenne » (cf. Chantraine, Pierre, *La formation des noms en grec ancien*, Paris : E. Champion, 1933, p. 421) pour reconnaître plus tard la possibilité de l'emprunt au louvite (cf. *tappas-* / *ti-pa-s*^o « ciel »), voir Idem, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque: histoire des mots*, Paris : Klincksieck, 2009, p. 253 (cf. déjà Frisk, Hjalmar, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, I, Heidelberg : C. Winter, 1960, p. 367, s. v. *δέπας* : « ein Mittelmeerwort ohne Etymologie » et Idem, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, III [Nachträge, Wortregister, Corrigenda], Heidelberg : C. Winter, 1972, p. 71 : « eine vielleicht nicht zufällige Ähnlichkeit zeigt heth. *tapišana-* »). Pour Yakubovich, *op. cit.*, p. 146, « the Anatolian origin of Myc. *di-pa-* remains hypothetical ». Cf. les arguments en faveur de l'emprunt au louvite dans Watkins, Calvert, « The Golden Bowl: Thoughts on the New Sappho and Its Asianic Background », *Classical Antiquity*, 26, 2007, 305-325 (voir p. 305 : « The Luvian word for “sky, heaven”, represented as a bowl in Hieroglyphic, is the likeliest source of the Greek word *depas*, Mycenaean *dipas*. »). L'analyse de Watkins est

Pour ce qui est de ἔρμηνεύς, Adiego, l'un des promoteurs de la thèse de sa liaison étymologique avec le carien *armon*, s'abstient de prononcer un jugement définitif vis-à-vis de son origine précise et laisse la question indécise : « Could ἔρμηνεύς be a Carian loanword in Greek, or, at least, could ἔρμηνεύς and *armon*- have a common origin from a third, presumably Aegean-Anatolian language? Both hypotheses are very attractive, but neither can be demonstrated at present »⁸¹.

Existe-t-il des raisons, pour reprendre la formulation de Beekes, de postuler la provenance anatolienne (et non pas substratique) de ἔρμηνεύς ? Peut-on démontrer la validité de l'une des hypothèses évoquées par Adiego ? Ce qui suit a pour but de faire sortir ἔρμηνεύς de « l'impasse » dans laquelle se trouvent, par exemple, τολύπη et δέπας, en étayant l'hypothèse (a) qui veut que ἔρμηνεύς soit un emprunt direct au carien.

Comme on l'a fait remarquer plus haut, c'est à cause de la différence dans le vocalisme des deux mots respectifs (*armon* et ἔρμηνεύς) que l'hypothèse de l'emprunt direct au carien paraît compliquée. Il s'agira ainsi, afin de prouver l'origine carienne du lexème grec en question, d'expliquer cette divergence de façon satisfaisante et de montrer qu'elle ne fait obstacle à la dérivation de ἔρμηνεύς à partir de *armon*.

L'on peut évidemment négliger la finale -εύς dont, quelle que soit l'origine de sa formation, le lexème a été affecté en grec, comme la comparaison *armon* / ἔρμηνεύς permet de constater et comme c'est d'ailleurs assumé par tous les auteurs proposant ce

reprise aussi dans Egetmeyer, Markus, *Le dialecte grec ancien de Chypre*, I, Berlin - New York : De Gruyter, 2010, p. 68. Pour Beekes, Robert, *Etymological Dictionary...*, I, p. 317 (=Pre-Greek..., p. 113) la variation *e/i* (δέπας/*di-pa-*) indique l'origine préhellénique du mot (cf. déjà Furnée, Edzard Johan, op. cit., p. 358). Pour le glissement sémantique « ciel » > « coupe » cf., par exemple, Palmer, Leonard R., *The Greek Language*, London – Boston : Faber and Faber, 1980, p. 40. La question des contacts linguistiques gréco-anatoliens est traitée, par exemple, dans Hajnal, Ivo, « Die griechisch-anatolischen Sprachkontakte zur Bronzezeit - Sprachbund oder loser Sprachkontakt? », *Linguarum varietas*, 3, 2014, p. 105-116 (évaluation sceptique des influences linguistiques anatoliennes sur le grec) ; Dale, Alexander, « Greek Ethnic in -ηνος and the Name of Mytilene », in Nicholas Stampolidis (et al.) (éd.), *Nostoi: Indigenous Culture, Migration + Integration in the Aegean Islands + Western Anatolia During the Late Bronze + Early Iron Ages*, Istanbul : KUP, 2014, p. 421-444 (avis positif sur les emprunts lexicaux, morphologiques et syntactiques anatoliens en grec : cf. p. 433, δέπας = emprunt au louvite).

⁸¹ Adiego, Ignacio J., « Recent developments in the decipherment of Carian », in Riet van Bremen et Jan-Mathieu Carbon (éds.), *Hellenistic Karia*, Bordeaux : Ausonius, 2010, 147-176, p. 153. Cf. aussi Herda, Alexander, « Greek (and our) views on the Karians », in Alice Mouton, Ian Rutherford, Ilya Yakubovich (éds.), *Luwian Identities (Culture, Language and Religion Between Anatolia and the Aegean)*, Leiden – Boston : Brill, 2013, 421-506, cf. p. 470 et Schürr, Diether, « Zur Vor- und Frühgeschichte des Karischen », version rémaniée de la conférence donnée au colloque « Karia Arkhaia », Istanbul 2013, 2018, p. 6 : « Das griechische Wort ist offenbar volksetymologisch an Hermes angelehnt und mit einem griechischen Suffix von **arman*- gebildet. Ob es aus dem Karischen entlehnt ist oder beide auf „a third, presumably Aegean-Anatolian language“ zurückgehen, läßt sich nicht entscheiden (Adiego 2010, 153). » Yakubovich, Ilya, C. R. de « Adiego, The Carian Language », *Journal of Near Eastern Studies*, 71, 2012, 131-133, p. 133 : « It is tempting to see it [*sc. armon*] as in some way related to Gk. ἔρμηνεύς, “dragoman, interpreter,” which otherwise lacks a convincing etymology. The divergent vocalism of the first syllable complicates the analysis of the Greek noun as a Carian loanword, but the two words may have been borrowed from a third source, or the Greek form may have been modified by folk etymology connecting it with Hermes ».

rapprochement. Rien ne nous empêche donc de voir dans ce suffixe un « vêtement hellénique » attaché à ce mot étranger⁸². Cela ne pose pas de problème, étant donné l'existence d'un certain nombre de noms propres et d'appellatifs possédant le suffixe -εύς et dont l'origine non-grecque est en général postulée⁸³. En effet, l'un des emplois de la finale consiste en absorption de termes étrangers dans le lexique grec⁸⁴ : en ce sens aussi έρμηνεύς, mot à l'étymon inconnu, présente un candidat parfait pour l'emprunt.

Il reste alors à expliquer deux écarts phonétiques que comportent nos lexèmes : d'un côté la divergence dans le vocalisme initial (Anlaut) entre *ar-* et έρ- et de l'autre celle entre *o* et η dans la deuxième syllabe.

Commençons par l'explication de la deuxième dissemblance qui, du point de vue synchronique, paraît plutôt troublante, surtout à la lumière de correspondances phonétiques gréco-cariennes telles que dans Ουλιάδης / *uliade* (nom de personne) ou *msnord-* / Μασανωραδα (toponyme)⁸⁵. Il en découle que le grec η est rendu par *e* en carien et que le carien *o* est représenté comme ω en grec. D'autres exemples prouvent qu'il s'agit des correspondances systématiques⁸⁶. Comment peut-on alors rendre compte de notre cas, où le carien *o* dans *armon* devrait correspondre au grec η, si en effet le lexème est passé en grec sous forme de έρμηνεύς (*o* ~ η) ?

⁸² Cf. Perpillou, Jean-Louis, *Les substantifs grecs en -εύς*, Paris : Klincksieck, 1973, p. 392.

⁸³ Parmi les noms notoires, l'on peut évoquer, à titre d'exemple, Βακχεύς, Όδυσσεύς, Παρσεύς, Σμινθεύς, βαλανεύς, βασιλεύς, έλαιεύς, έριθεύς, ήπεροπεύς, κατρεύς, κλιβανεύς, φελλεύς etc., généralement considérés comme emprunts (cf., par ex., Schwyzer, Eduard, *Griechische Grammatik*, I, München : C. H. Beck, 1953, p. 477 et les lemmes respectifs dans les dictionnaires étymologiques ainsi que dans Boßhardt, Ernst Heinrich, *Die Nomina auf -εύς: Ein Beitrag zur Wortbildung der griechischen Sprache*, Zürich : Aschmann & Scheller, 1942 et Perpillou, Jean-Louis, *op. cit.*).

⁸⁴ Cf. Perpillou, Jean-Louis, *op. cit.*, p. 51 ; cf. aussi p. 240 : « si elle [*sc.* la flexion en -εύς] se trouve dans un assez grand nombre de noms de personnes préhelléniques, et plus récemment dans des noms étrangers d'origines diverses, c'est qu'elle offrait un moyen commode d'appivoiser ces noms en les incorporant à une catégorie qui dès une époque ancienne avait proliféré » (voir p. 76, 237, 321 et 332 s.).

⁸⁵ Concernant Ουλιάδης, cf. *A Lexicon of Greek Personal Names*, V.B (Coastal Asia Minor: Caria to Cilicia), éd. Jean-Sébastien Balzat (et al.), New York : Oxford University Press, 2013, p. 335 s. (cf. pour la transcription carienne Adiego, Ignacio J., *The Carian Language*, Leiden - Boston, Brill, 2007, p. 428). Pour Μασανωραδα, voir Zgusta, Ladislav, *Kleinasiatische Ortsnamen*, Heidelberg : C. Winter, 1984, p. 371 (§ 782) et Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 385 (*msnord-*).

⁸⁶ Cf., par exemple, l'anthroponyme *ktmno/ktmño-* = Εκατομύως etc. (pour d'autres exemples, on renverra à Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 236 s.). Un contre-exemple apparent constituent les noms grecs Λυσικλής et Λυσικράτης rendus en carien de Kaunos respectivement comme *lysikla-*, *lysikrata-* (c'est-à-dire avec *a* pour η) ; or, la raison de cette anomalie est le fait que *e* est absent de l'alphabet local kaunien (η est ainsi représenté comme *a*) ; cf. *ibid.*

correspondance phonétique	carien	grec	note
<i>o ~ ω</i>	<i>msnord</i>	Μασανωραδα	
<i>η ~ e</i>	<i>uliade</i>	Ουλιάδης	
<i>η ~ a</i>	<i>lysikrata</i>	Λυσικράτης	Kaunos : a, i, o, u (e)
<i>o ~ η</i>	<i>armon</i>	έρμηνεύς	?

Pour répondre à cette question et montrer qu'il ne s'agit que d'une contradiction apparente, il convient de faire état de la phonologie historique du carien : plusieurs éléments que l'on peut en dégager conduisent à la conclusion (généralement acceptée) que *o* est un phonème qui doit son origine au traitement de *a* long (*ā*)⁸⁷. Ceci est particulièrement bien visible dans l'ethnique *otonosn* qui rend le grec Ἀθηναίων et qui, à défaut de cette hypothèse, serait obscur et bien délicat à expliquer⁸⁸. Si, en revanche, on applique cet acquis à la forme *otonosn*, son analyse deviendra possible et il sera plutôt aisé d'en rendre compte. Il faut postuler que la forme originale de cet emprunt grec en carien était **atānā*-⁸⁹ (< Ἀθᾶ/ῆναι), en accord complet avec les correspondances et adaptations phonétiques gréco-carriennes⁹⁰. Avec le rehaussement du *ā* > *o*, le lexème subit le changement en **atono-* : la forme deviendra par la suite *otono-* grâce à l'effet de l'assimilation régressive.

Si l'on en revient à *armon*, il subsiste peu de doute que cette forme résulte de **armān*⁹¹. Pour expliquer le η dans ἐρμηνεύς, on postulera que le grec ionien a emprunté le lexème carien sous sa forme ancienne **armān* : l'hypothèse tout à fait envisageable, eu égard aux contacts caro-ioniens à partir de la fin du II^e millénaire av. notre ère. Trois scénarios de

⁸⁷ Cf. Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 258.

⁸⁸ La forme figure dans la bilingue de Kaunos (C.Ka 5) ; elle y est attestée deux fois, de même que son équivalent grec Ἀθηναίων.

⁸⁹ Dans la forme *otonosn* -s représente le suffixe ethnique et la fonction du -n correspond à celle du grec -v, c'est-à-dire la finale de l'accusatif singulier ; cf. Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 278, 392.

⁹⁰ Selon Frei, Peter et Marek, Christian, « Die karisch-griechische Bilingue von Kaunos », *Kadmos*, 36, 1997, 1-89, p. 47, le nom de la ville est passé en carien sous la forme dorienne Ἀθᾶναι ; ce que W. Blümel met en doute en faisant valoir que « die Griechen in Kaunos sprachen nicht Dorisch » (cf. Blümel, Wolfgang, « Karien, die Karer und ihre Nachbarn in Kleinasien », *Kadmos*, 37, 1998, 163-173, p. 172). Finalement, Adiego note que quelle que fût la forme sous laquelle le mot a été emprunté en carien (dorienne Ἀθᾶναι ou ionienne-attique Ἀθηναίαι), l'absence de *e* de l'alphabet local de Kaunos suffit pour expliquer l'adaptation d'un éventuel η ou ā en *a* (cf. Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 237 : « it is irrelevant if the original form for Athens in Kaunian was in fact a Doric form with a long α instead of η or not, because both ā and ē would be adapted as a in Kaunian »). Dans mon analyse, étant donné la présence athénienne sur la côte carienne déjà en XI^e siècle av. notre ère (cf. Herda, Alexander, *op. cit.*, p. 426) et la présence mycénienne à Milet qui lui précède, le nom de la ville a été emprunté à l'époque où le changement phonétique ā > η en ionien-attique n'était pas encore complet (cf. *a-ta-na-* en mycénien) : d'où l'adaptation carienne en **atānā*-. Quoiqu'il en soit, la forme initiale de l'emprunt **atānā*- est reconstruite et postulée par l'ensemble des hypothèses.

⁹¹ Cf., par exemple, Janda, Michael, « Beiträge zum Karischen », in M. E. Giannotta, R. Gusmani (et al.) (éds.), *La decifrazione del cario*, Roma : Consiglio nazionale delle ricerche, 1994, 171-190, p. 180-182 etc.

l'emprunt sont possibles : a) **armān* a pu passer en grec sous la forme de **ερμᾶν(εύς)*⁹², c'est-à-dire sans modification de qualité de la voyelle *ā* ; laquelle a changé *a posteriori* sous l'influence du passage *ā > η* en ionien-attique. Cette hypothèse est peu probable, car elle ferait remonter l'emprunt à une époque très haute, avant le changement phonétique *ā > æ > ē* : celui-ci commençant à se produire, avec toute probabilité, avant la « colonisation ionienne »⁹³, on devrait supposer que l'emprunt a eu lieu à l'époque mycénienne, ou, en tout état de cause, avant XIe siècle. b) Une autre modalité d'emprunt a pu s'appliquer au cas de *έρμηνεύς* : selon ce scénario, *ē* se serait substitué à *ā* de façon analogique, étant donné que le *ā* étranger est interprété régulièrement, en ionien, comme *ē*⁹⁴. Sous cette hypothèse, **armān* serait emprunté directement comme **ερμην(εύς)* (*η = /ē/*) suivant « automatic conversion formulae »⁹⁵ qui, dans ce cas, remplacent systématiquement l'*ā* étranger par un *ē* nonobstant l'existence ou non du *ā* (*ā*) en ionien à l'époque de l'emprunt. Or, l'on ne devrait expliquer la différence dans le phonétisme par cette démarche qu'en dernier recours, faute de mieux. c) Finalement, selon le scénario qui nous paraît le plus probable, le carien **armān* aurait été interprété comme **ερμᾶν(εύς)* en grec ionien, soit avec *ᾶ* (*η*) pour le louvique *ā*, l'ionien ne disposant pas d'*ā* à l'époque de l'emprunt. Il s'agirait donc d'une substitution « économique » qui consiste à remplacer un phonème étranger sans équivalent dans la langue d'arrivée par un phonème natif qui lui est semblable⁹⁶. Plus tard, une fois la fermeture *ᾶ > ē* en ionien achevée (confusion d'*ē* [*< ᾶ*] avec *ē* ancien)⁹⁷, **ερμᾶν(εύς)* se verra prononcé **ερμην(εύς)* (*η = /ē/*).

Si donc, dans la perspective synchronique, l'adaptation phonétique du carien *o* par le grec (ionien) *η* (ou *vice versa*) n'a guère de sens et resterait inexplicée, elle s'avère tout à fait intelligible du point de vue diachronique tant dans le cas de *Ἀθηναῖος ~ otonos* que dans celui de *armon ~ έρμηνεύς* si l'on assume que l'ionien *η* et le carien *o* résultent des traitements respectifs et propres à ces parlars du *ā*. Ces traitements étant notoirement attestés, il s'agit alors d'un postulat bien justifié.

⁹² Pour l'*ε* initial (au lieu d'un *α*) cf. plus bas.

⁹³ Cf., par exemple, Palmer, Leonard R., *The Interpretation of Mycenaean Greek Texts*, Oxford : Clarendon Press, 1963, p. 64.

⁹⁴ Cf. Gusmani, Roberto, « Zum Alter des jonischen Wandels *ā > η* », in A. Morpurgo Davies (éd.), *Studies in Greek, Italic and Indo-European Linguistics Offered to L. R. Palmer*, Innsbruck, 1976, 77-82, p. 78.

⁹⁵ Cf. Gusmani, Roberto, *op. cit.*, p. 78 qui cite U. Weinreich, *Languages in Contact*, p. 2.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 77 et 81.

⁹⁷ Cf. Lejeune, Michel, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris : Klincksieck, 1972, p. 234 s.

Forme carienne reconstruite	Forme carienne attestée	Forme grecque correspondante
* <i>atānā-</i>	<i>otono-</i> (< * <i>atono-</i>)	Ἀθῆναι
* <i>armān</i>	<i>armon</i>	ἑρμηνεύς

Ayant ôté l'étrangeté de l'écart phonétique entre le grec η et le carien *o* dans le pair *armon* ~ ἑρμηνεύς, reste à expliquer celui, plus sérieux, dans le vocalisme initial (*ar-* / ἑρ-) auquel se heurte l'hypothèse de l'emprunt direct du lexème en grec et lequel a donné lieu à l'assomption d'une langue médiatrice.

Certains auteurs postulent que la forme de la syllabe initiale de ἑρμηνεύς puisse être due à l'influence du théonyme Hermès⁹⁸, alors que d'autres cherchent à expliquer le passage *ar-* > ἑρ- avec référence au changement du vocalisme *a* > *e* observé dans quelques emprunts louviques en grec (*Lazba* > Λέσβος, *Abasa* > Ἐφεσος etc.)⁹⁹.

Pour ce qui est de la première explication, elle est peu convaincante, car, comme l'a montré notre analyse plus haut, le rapport entre le dieu et le métier de ἑρμηνεύς n'apparaît que plus tard dans l'Antiquité : s'il est abordé chez Platon, ce sont les auteurs plus récents qui le thématisent de façon explicite ; de plus, il nous paraît plus probable que la mise en relation entre Hermès et l'interprète-ἑρμηνεύς présuppose déjà le changement *ar-* > ἑρ- effectué et puisse se faire à la suite de celui-ci, non pas inversement.

La deuxième hypothèse se heurte au fait que le carien *a* est régulièrement représenté par le α grec : cf. *ada* > Ἀδα (nom propre féminin), *kilara* > Κίλλαρα/Κιλδαρα (toponyme) etc¹⁰⁰. Cela montre que l'écart entre le *ar-* carien et le ἑρ- grec doit être expliqué autrement que par le simple transfert de **armān* du carien en grec, ce qui ouvre la voie vers un troisième essai visant à rendre compte de cette diversité phonétique.

En effet, il paraît qu'un phénomène phonétique indigène de provenance louvique puisse être responsable de la variation du vocalisme initial en question. L'on observe, à la côte sud-ouest de l'Asie mineure, dans les régions de la Lycie et dans ses environs (y compris la Carie), que les noms propres locaux dont le premier élément est le théonyme *Arma* sont souvent écrits avec un *E-* initial (au lieu d'un *A-* original/étymologique, garanti par la forme du nom divin) : cf., par exemple, Ερμηνηνις / Αρμανανις / *Erm̃menēni*, Ερμαπιας / Αρμαπιας / *Eρμαπις* etc. Parmi les noms en Αρμ-/Ερμ-, l'on trouve souvent des exemples affichant deux

⁹⁸ Cf. Yakubovich, Ilya, *op. cit.*, 2012, p. 133 ; cf. aussi Janko, Richard, *op. cit.*, p. 469.

⁹⁹ L'/a/ louvique apparaît souvent, en grec, comme /e/ (ε, η), cf. Herda, Alexander, *op. cit.*, p. 470 et Dale, Alexander, *op. cit.*, p. 431.

¹⁰⁰ Cf. Adiego, Ignacio J., *The Carian Language*, Leiden – Boston : Brill, 2007, p. 236.

formes (avec l'hésitation entre *a-* et *e-* dans l'Anlaut), de même que sont attestés aussi des formes uniques (soit en *a-*, soit en *e-*) : c'est le cas de Ἐρμαπις, le seul anthroponyme contenant l'élément *Arma-* attesté sur le sol carien (Halicarnasse, Ve/IVe s. av.)¹⁰¹. Il n'est pas question de considérer que le passage *a-* > *e-* observé dans l'onomastique louvique est dû à l'influence des théophoriques grecs en Ἐρμ- (dérivés d'Hermès)¹⁰², répandus, il est vrai, dans la région (cf., par exemple, Ἐρμαῖος, Ἐρμίας, Ἐρμογένης, Ἐρμοκράτης, Ἐρμῶναξ etc.), car comme le montrent les variantes telles que Ἀρβινας / Ερβιννα / *Erbbina*, Ἀρπιας / Ερπιας, Ἀρπιγραμος / Ερπιγρης, l'hésitation *a/e* dans le vocalisme initial a affecté non seulement le groupe *a/er+m-*, mais aussi celui de *a/er+b-/p-*. Il s'agit alors d'un phénomène phonétique indigène (non pas occasionné par le contact linguistique avec la population hellénophone) qui, s'il n'a pas la force d'une loi, peut être décrit en termes d'une forte tendance et formulé de façon suivante : *a* > *æ* / *_rC[+bilabial]*, c'est-à-dire qu'il y a variation allophonique dans le degré de l'ouverture / fermeture d'[a] au début d'un mot, si la voyelle est suivie du groupe *r +* une consonne bilabiale (*b,p,m*). Quelle était la valeur phonétique exacte de cette voyelle, ne nous concerne pas ici, mais l'on peut raisonnablement assumer (sur la base de sa représentation en grec qui fluctue entre *α* et *ε*) qu'il s'agissait d'un *e* ouvert (*ä*)¹⁰³. Cette règle concerne, bien évidemment, le lycien, mais le cas d'Ἐρμαπις (que l'on peut comparer à A/Ἐρμαπιας en Lycie¹⁰⁴) montre qu'elle opère, ou du moins avait opéré à une époque, également en carien. L'anthroponyme carien est remarquable aussi d'un autre point de vue : il s'agit, en effet, d'une transcription en grec d'un nom indigène théophore dont la signification est « donné par Arma » (*Arma + piya-*)¹⁰⁵. Or, l'on sait que le nom de la divinité *Arma* était, en carien, *Armo-* (avec un *A-* initial)¹⁰⁶. Le fait qu'il soit rendu en grec, dans le théophore en

¹⁰¹ Cf. *A Lexicon of Greek Personal Names*, V.B (Coastal Asia Minor: Caria to Cilicia), éd. Jean-Sébastien Balzat (et al.), New York : Oxford University Press, 2013, p. 147. Cette forme du nom n'étant pas attestée ailleurs, elle a ses équivalents dans les noms lyciens Ἐρμαπιας / Ἀρμαπιας ; cf. aussi Zgusta, Ladislav, *Kleinasiatische Personennamen*, Praha : ČSAV, 1964, p. 92 et 169 s.

¹⁰² Cette hypothèse est évoquée dans Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 331 qui renvoie à Kretschmer, Paul, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen : Vandenhoeck und Ruprecht, 1896, p. 361. Or, Kretschmer ne soutient pas que les noms grecs en Ἐρμ- exerçaient l'influence sur les anthroponymes microasiatiques (comme le fait croire, à tort, la référence d'Adiego), mais que la haute fréquence de ces noms grecs dans la région est due au fait que les noms anatoliens en Ἐρμ- les rappellent phonétiquement (« ähnlich klingenden lykischen Namen, welche man in den Griechischen wiederzuhören glaubte »). Cf. aussi Balzat, Jean-Sébastien, « Names in EPM- in Southern Asia Minor. A Contribution to the Cultural History of Ancient Lycia », *Chiron*, 44, 2014, 253-284, p. 267.

¹⁰³ Cf. Kretschmer, Paul, *op. cit.*, p. 315 ; *e* en lycien était en général ouvert et proche du *a* : cf. *ibid.*, p. 321 ; Houwink Ten Cate, Ph. H. J., *The Luwian Population Groups of Lycia and Cilicia Aspera During the Hellenistic Period*, Leiden : Brill, 1961, p.109 s. ; Balzat, Jean Sébastien, *op. cit.*, 2014, p. 268.

¹⁰⁴ Cf. aussi la version hittite (du II^e millénaire) du même nom *Armapiya*, cf. Laroche, Emmanuel, *Les Noms des Hittites*, Paris : Klincksieck, 1966, p. 39 et 290.

¹⁰⁵ Cf. Adiego, Ignacio J., *op. cit.*, p. 331 et 339.

¹⁰⁶ Cf. *ibid.*, p. 306, 331, 356.

question, avec un *E-*, suggère non seulement que le caractère de la voyelle carienne (dans l'environnement phonétique donné) oscille effectivement entre un *a* fermé et un *e* ouvert¹⁰⁷, mais fournit aussi une comparaison remarquable avec le couple *armon* – ἔρμηνεύς que nous étudions¹⁰⁸. Ce dernier ne serait pas alors le seul cas où le carien *a-* est rendu par le grec ε-. Etant donné la rareté du corpus épigraphique carien, cette comparaison s'avère révélateur. Cf. le tableau suivant :

carien	grec
<i>armo-</i>	Ἑρμαπις
* <i>armān</i> (> <i>armon</i>)	ἔρμηνεύς

Cela étant, il n'est pas besoin de recourir à une hypothèse indémontrable postulant l'effet du nom divin Hermès sur l'emprunt, mais pour expliquer l'écart entre ar- et ἔρ- dans le phonétisme initial, il suffit de renvoyer à un aspect particulier de la phonétique louvique. Notre hypothèse a évidemment l'avantage de s'appuyer sur un phénomène linguistique bien attesté. Le fait que le grec ionien a adapté le carien *a-* par un ε- devant le groupe *-rm-*, n'étant pas sans précédent, ne fait pas obstacle à notre thèse qui voit dans ἔρμηνεύς un mot emprunté d'origine carienne. Il faut supposer que l'*a* dans le lexème source *armon* (< **armān*) se prononçait de façon fermée et fut ainsi interprété par les Grecs comme un ε : les transcriptions grecques des noms indigènes louviques (hésitation α/ε) fournissent abondamment d'exemples précisément de ce type attestant la prononciation locale du phone en question.

Ayant démontré que la divergence vocalique dans l'Anlaut entre *armon* et ἔρμηνεύς n'exige pas l'hypothèse d'une troisième langue médiatrice, mais que son origine est à chercher dans la langue source elle-même, il s'agit maintenant d'expliquer l'aspiration (*spiritus asper*) dont est affecté le lexème grec. Si le grec ionien a adopté le carien **armān* et l'a adapté par ἔρμηνεύς, l'existence de l'aspiration initiale est inattendue, notamment au vu du caractère psilotique de ce dialecte.

Si, de fait, le mot est un emprunt au carien, pourquoi a-t-il été affecté d'aspiration ? Pour pouvoir retenir notre hypothèse, l'on doit supposer qu'il s'est doté d'aspiration en grec ; ce

¹⁰⁷ Cf. aussi la même variation vocalique dans la transcription grecque des toponymes cariens Ἀρμυκοδόκη et Ἑρμαπιλος. Cf. Zgusta, Ladislav, *Kleinasiatische Ortsnamen*, Heidelberg : C. Winter, 1984, p. 97 et 172 et Blümel, Wolfgang, « Einheimische Ortsnamen in Karien », *Epigraphica Anatolica*, 30, 1998, 163-184, p. 165 et 167.

¹⁰⁸ Bien que nous ne connaissions pas la forme carienne d'Ἑρμαπις, faisons remarquer que ceci est la seule forme attestée sur le sol carien (trois occurrences : Halicarnasse, Mylasa, Pladasa, V/IVe – IIe s. av.). En Lycie, en revanche, la transcription grecque du nom respectif varie : A/Ἑρμαπιας. Le nom de la divinité anatolienne était, en carien, *Armo-*, comme le révèle le composé *armotrqdos*.

qui paraît être hautement probable en raison de l'existence de l'aspiration secondaire dans les mots tels que ἔρματα, εἰρμός, ὄρμος (< εἶρω) ; ἄρμός, ἄρμονία, ἄρμόζω (mais ἀραρίσκω) ; ὄρμη (< ὄρνημι)¹⁰⁹. Ces exemples suggèrent que la règle suivante opère en grec : $V > hV / _ \rho \mu$, c'est-à-dire que la voyelle initiale est affectée d'aspiration si suivie du groupe de consonnes - $\rho\mu$ ¹¹⁰. L'aspiration dans ἔρμηνεύς serait alors due soit directement à l'effet de cette règle, soit à l'action de l'analogie. L'adaptation de l'emprunt étant achevée, le mot sera désormais tenu pour grec ; en effet, si la suffixation en -εύς était, dans le cas de ἔρμηνεύς, l'un des moyens d'attacher au mot le « vêtement hellénique », l'aspiration en est – paraît-il – un autre.

Si l'on pousse notre analyse quelque peu plus loin, l'on peut même envisager de déterminer la date approximative à laquelle **armān* a été emprunté et adopté par l'ionien. Il va de soi que l'emprunt a dû se produire avant que le changement $\bar{a} > o$ soit effectué en carien, car, comme on l'a montré plus haut, le lexème est passé en grec sous la forme en - \bar{a} -, et non pas celle qui est attestée (*armon*). Cette dernière apparaissant sur le bronze saïte du VI^{ème} s. av., l'on doit situer le changement phonétique en question et l'emprunt à une époque remontant plus haut : VI^{ème} siècle se laisse alors établir comme *terminus ante quem*. Pour ce qui est du *terminus post quem*, celui-ci est donné par l'avènement de la « colonisation ionienne » sur la côte carienne qui marque le début d'une présence grecque perpétuelle dans le milieu carophone. Si l'on néglige l'existence d'une colonie mycénienne avec, pour son centre, Milet à partir du XV^{ème} siècle (ἔρμηνεύς n'est pas attesté en mycénien), les premiers colons ioniens s'imposent le long de la côte microasiatique dès XI^{ème} s. av. (2^{ème} moitié). C'est alors vers l'an 1000, paraît-il, que l'on peut poser le *terminus post quem* pour l'emprunt de ἔρμηνεύς en grec. Celui-ci aurait donc eu lieu dans la période entre les ans 1000 et 600. Cela laisse un espace considérable de quatre siècles ; d'où l'intérêt de tenter de le préciser.

Ayant observé que tant la forme du grec ἔρμηνεύς que celle du carien *armon* supposent le vocalisme en - \bar{a} dans la deuxième syllabe du lexème source, l'on a conclu à la probabilité du scénario selon lequel **armān* avait été adopté en ἔρμηνεύς ($\eta = / \bar{a} /$) en ionien, car, comme

¹⁰⁹ Cf., en particulier, Sommer, Ferdinand, *Griechische Lautstudien*, K. J. Trübner : Strassburg, 1905, p. 133 ; Hirt, Herman, *Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre: eine Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Griechischen*, Heidelberg : C. Winter, 1912², p. 219 s. ; Lejeune, Michel, *op. cit.*, p. 137 s. et 280. Si l'aspiration dans ἔρματα, εἰρμός, ὄρμος puisse être expliquée comme étant étymologique (et non pas secondaire, cf. Beekes, Robert, *Etymological Dictionary of Greek*, I, Leiden – Boston : Brill, 2010, p. 392 s.), elle est assurément secondaire dans ἄρμός, ἄρμόζω etc. (le radical étant ἄρ- < PIE **h₂er-*, cf. ἀραρίσκω) et ne peut résulter que du traitement ultérieur en grec (cf. aussi le latin *arma* [pl.] etc.) dont on peut même – paraît-il – déterminer la date : il est, de toute probabilité, post-mycénien (cf. Lejeune, Michel, *op. cit.*, p. 138).

¹¹⁰ Comme le montrent les exemples tel que le participe ἄρμενος, il ne s'agit pas d'une loi phonétique (à valeur universelle), mais plutôt d'une tendance dont on ne connaît pas la source, mais que l'on observe s'appliquer dans un certain nombre de mots.

il est bien connu, l'ensemble des parlers ioniens (y compris l'attique) a subi un processus phonétique pendant lequel tous les \bar{a} (anciens et secondaires) ont changé en \bar{e} ($\bar{a} > \eta$) en passant, de toute probabilité, par un stade intermédiaire $/\bar{a}/$ ($\bar{a} > \bar{a} > \bar{e}$)¹¹¹. Ce processus a entraîné l'absence, pendant un certain temps, d' \bar{a} (\bar{a}) de l'inventaire phonémique ionien, ce qui avait pour conséquence, entre autres, l'adaptation des \bar{a} étrangers (dans les emprunts) par η ($\bar{a} > \bar{e}$) : les mots affichant le vocalisme en \bar{a} dans leurs langues sources respectives sont régulièrement rendus avec un η selon le principe du remplacement « économique » (cf. plus haut). Or, ce changement a cessé de se produire et l' a long (\bar{a} [\bar{a}]) a été restitué en tant que phonème en ionien (cf. les formes du type $\pi\bar{\alpha}\sigma\alpha$ etc.) : dès lors, les emprunts postérieurs à la restitution d' \bar{a} (\bar{a}) en ionien gardent, en règle générale, la qualité de la voyelle \bar{a} inchangée (cf. $\Delta\bar{\alpha}\rho\epsilon\acute{\iota}\omicron\varsigma < D\bar{a}rayavahuš$)¹¹².

Partant de cette observation, l'on doit supposer que **armān* a été emprunté en ionien et adapté par $\acute{\epsilon}\rho\mu\eta\nu\acute{\epsilon}\upsilon\varsigma$ lorsque la loi phonétique $\bar{a} > (\bar{a}) > \bar{e}$ était en vigueur et que ce dialecte grec ne disposait pas d' \bar{a} . Car, si le lexème avait été emprunté une fois la restitution d' \bar{a} effectuée, il serait sans doute passé en grec comme **\acute{\epsilon}\rho\mu\bar{\alpha}\nu\acute{\epsilon}\upsilon\varsigma* (forme inexistante¹¹³). L'on peut dès lors conclure que l'emprunt devrait être antérieur à la réapparition du phonème \bar{a} en ionien-attique et poser celle-ci comme *terminus ante quem*. Une majorité de chercheurs datent cette réintroduction (dont les résultats se manifestent dans les poèmes homériques et dans les premières inscriptions grecques) du IX^e siècle av., avant l'an 800¹¹⁴.

Ainsi, l'on peut postuler que le grec ionien a emprunté le carien **armān* entre les années 1000 et 800. Cette conclusion, résultant de l'ensemble des considérations linguistiques, s'avère étayée aussi par les faits historiques : il est hautement probable que les Grecs aient dû faire usage d'interprètes dès leur arrivée dans le milieu barbarophone (comme, par exemple, à Milet, une zone de contact importante gréco-carienne¹¹⁵) ; n'ayant pas de terme propre désignant le représentant de ce métier en grec, les colons helléniques ont repris le terme technique provenant de la langue régionale parmi les locuteurs natifs de laquelle se recrutaient les interprètes. C'est ainsi que l'on peut envisager le transfert du carien **armān* (« interprète

¹¹¹ Cf., par exemple, Bartoněk, Antonín, *Development of the Long-Vowel System in Ancient Greek Dialects*, Praha, SPN, 1966, p. 102 ss.

¹¹² Cf. déjà Kretschmer, Paul, « Zum ionisch-attischen wandel von \bar{a} in η », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 31, 1889, 285-296, p. 287 etc.

¹¹³ Cf. plus bas.

¹¹⁴ Cf., par exemple, Bartoněk, Antonín, *op. cit.*, p. 68 ; Bubeník, Vít, *The Phonological Interpretation of Ancient Greek: A Pandialectal Analysis*, Toronto : University Press, 1983, p. 62 ss. ; Malikouti-Drachman, A., « The Phonology of Classical Greek », in A.-F. Christidis (éd.), *A History of Ancient Greek*, New York : Cambridge University Press, 2007, 524-544, p. 528 etc.

¹¹⁵ Cf. Herda, Alexander, « Karkiša-Karien und die sogenannte Ionische Migration », in Frank Rumscheid (éd.), *Die Karer und die Anderen*, Bonn : R. Habelt, 2009, p. 27-108.

des langues étrangères ») en grec dans les premiers siècles suivant l'établissement d'une présence permanente grecque sur la côte carienne. Le mot sera ensuite hellénisé en ἑρμηνεύς et se répandra dans le monde grec entier.

Pour conclure, l'on peut résumer les acquis de notre recherche concernant l'origine du mot ἑρμηνεύς. L'examen des données se rattachant à notre problème suggère que le mot fut emprunté au carien au sens de « truchement, interprète » dans les deux premiers siècles du premier millénaire av.

Si ἑρμηνεύς est qualifié, dans les dictionnaires étymologiques, de « terme technique sans étymologie », l'objectif de la présente étude était d'appuyer l'hypothèse récente qui perçoit un rapport de parenté entre le carien *armon* (« interprète, traducteur ») et le grec ἑρμηνεύς (*id.*), ainsi que de la préciser en essayant de démontrer qu'il s'agit d'un rapport direct de l'emprunt lexical du carien en grec. Le mot dont l'étymologie exacte était longtemps considérée comme obscure, serait alors un terme technique d'origine microasiatique, tout comme c'était d'ailleurs soupçonné par les théories étymologiques antérieures.

Il n'est pas notre but d'étudier l'étymologie du carien *armon* ; la constatation que sa forme historique **armān* aurait été la source du grec ἑρμηνεύς est, du point de vue de notre objectif de tracer l'origine du terme grec, entièrement suffisante. Cependant, il n'est pas sans importance de faire remarquer qu'il est possible d'envisager une étymologie indigène pour *armon* : vu la fréquence, l'intensité et l'ancienneté des contacts gréco-carriens, une éventuelle étymologie louvo-anatolienne du lexème ne peut que renforcer la proposition que ἑρμηνεύς soit emprunté directement au carien (sans passer par une troisième langue). Si *armon* a une étymologie carienne, et que les Grecs sont en contact direct avec les locuteurs de ce parler, il est plutôt excentrique de compliquer l'histoire de ἑρμηνεύς en essayant de le dériver d'une langue X, en particulier après avoir soutenu que les différences dans les vocalismes des deux mots ne contredisent pas la thèse de l'emprunt direct. La solution avancée par Janda¹¹⁶ fait dériver la forme attestée *armon* de **ar(V)maw(a)n(V)-*, lexème hypothétique construit avec le suffixe anatolien *-wan(n)i*, bien attesté en louvite et en lycien : ce qui semble être bien possible, car a) le suffixe ne sert pas seulement à former des ethniques, mais a plutôt un emploi plus large de désigner l'appartenance (y compris celle à une fonction)¹¹⁷ et b) il se peut qu'un autre mot carien en *-on* doive sa forme au traitement historique de ce même

¹¹⁶ Cf. Janda, Michael, « Beiträge zum Karischen », in M. E. Giannotta, R. Gusmani (et al.) (éds.), *La decifrazione del cario*, Roma : Consiglio nazionale delle ricerche, 1994, 171-190, p. 180-182.

¹¹⁷ Cf. *ibid.*, p. 181 et Dale, Alexander, *op. cit.*, p. 430 et 434.

suffixe (*^o*a-wan-* > *^o*a-an-* > *^o*ān-* > ^o*on-*)¹¹⁸. Quoi qu'il en soit de la plausibilité de cette proposition¹¹⁹, elle laisse souligner deux choses : 1. il n'est nul besoin de postuler une étymologie étrangère pour *armon* et chercher son origine en dehors du carien ; et 2. la forme reconstruite (**armawan* > **armān*) coïncide précisément avec celle que l'on postule (indépendamment) comme source de ἑρμηνεύς.

Que le grec ait emprunté le terme désignant l'interprète des langues au carien est d'autant plus plausible que les Cariens servaient très fréquemment d'interprètes, comme en témoignent non seulement les historiens grecs¹²⁰, mais aussi, par exemple, les sources égyptiennes, babyloniennes etc¹²¹.

Ce dernier a été hellénisé de la même manière que le mot *truchement*, emprunté à l'arabe, fut rendu français en s'habillant du vêtement français phonétique aussi bien qu'orthographique¹²². Si l'on évoque *truchement*, ce n'est pas uniquement pour des raisons formelles (phonétiques et morphologiques) qui rapprochent ce terme de provenance étrangère de son pendant grec, mais aussi et davantage à cause de son sémantisme : car, de même qu'ἑρμηνεύς, *truchement* est un terme technique désignant (à l'origine) agent de traduction orale entre deux (ou plusieurs) langues, expression adoptée apparemment de la langue de ceux qui exerçaient ce métier.

Il est intéressant d'observer – du point de vue onomasiologique – que les résultats de notre analyse s'insèrent parfaitement bien dans ce que nous savons au sujet de la terminologie de la traduction dans un certain nombre de langues. En effet, l'on constate que parmi les termes appartenant au champ lexical de la traduction, c'est le lexème signifiant « interprète »

¹¹⁸ Il s'agit de la finale *-on* du thème du génitif de *mwdonś* (*-ś* étant le suffixe possessif qui réalise la fonction du génitif), cf. Adiego, Ignacio J., *The Carian Language*, Leiden – Boston : Brill, 2007, p. 258.

¹¹⁹ A. Herda qualifie l'étymologie proposée par Janda de convenable (« suitable »), cf. Herda, Alexander, « Greek (and our) views on the Karians », p. 469. Selon Adiego, il s'agit au contraire de « very fragile hypothesis », cf. Adiego, Ignacio J., « Recent Developments in the Decipherment of Carian », p. 153, n. 10.

¹²⁰ Cf. notamment Hérodote VIII, 133-135 et Thucydide VIII, 85. L'interprète Pigrès mentionné chez Xénophon (*Anabase* I, 2, 17. 5, 7. 8, 12) était probablement d'origine carienne. Pigrès (*Pikre*) est un nom de provenance anatolienne fort bien attesté en Carie, mais aussi en Lycie, Pisidie etc. (cf. Adiego, Ignacio J., *The Carian Language*, p. 337 et 397). Selon la *Souda*, les épopées *Margitès* et *Batrachomyomachie* seraient l'œuvre d'un certain Pigrès, « Carien de Halicarnasse » (cf. *Souda*, s. v. Πίγρης 1551) ; un autre Pigrès, Carien lui aussi, aurait été complice du roi égyptien Psammétique (cf. Polyen, *Stratagèmes* VII, 3).

¹²¹ Il existe un certain nombre d'inscriptions bilingues (en carien et égyptien) trouvées en Egypte dont la plus grande partie émane de mercenaires cariens (sur leur présence en Egypte voir Hérodote II, 154) et atteste ainsi le bilinguisme des soldats (cf. Adiego, Ignacio J., *The Carian Language*, p. 30-128) ; une inscription bilingue de provenance égyptienne (Memphis, datée du VI^e siècle tardif) prouve l'existence d'un interprète carien (*E.Me* 8, cf. *ibid.*, p. 40 s. = Masson, Olivier – Yoyotte, Jean, *Objets pharaoniques à inscription carienne*, Le Caire : Institut français d'archéologie orientale, 1956, p. 40-49.). A propos des interprètes cariens à Babylone et en Chypre voir Herda, Alexander, *op. cit.*, p. 467 s.

¹²² Lejeune

(traducteur à l'oral) qui est d'ordinaire emprunté à une langue étrangère. Ce n'est pas seulement le cas des français *truchement* et *drogman* (les deux provenant de l'arabe *tarǧumān*, le dernier à travers la forme du grec médiéval δραγούμανος) qui ont la même signification que le grec ἐρμηνεύς ; il en est de même dans un bon nombre d'autres langues. Les cas de l'italien *dragomanno* (de même que *turcimanno*) et l'anglais *dragoman* sont évidents. L'allemand *Dolmetsch(er)*, le tchèque *tlumočník*, le hongrois *talmács* etc. remontent tous au turque *dilmaç* (« interprète, traducteur »). A la lumière de ces parallèles, il n'est nullement surprenant que le grec, afin de construire son vocabulaire de traduction et nommer le représentant de ce métier médiateur, a eu recours à l'emprunt à une langue étrangère. Il nous est peut-être même permis de conclure qu'il s'agit d'un procédé commun et courant, ce qui pourrait rajouter du poids à notre hypothèse concernant l'étymologie de ἐρμηνεύς.

Analogiquement à l'histoire de ἐρμηνεύς, les termes allemand et tchèque affichent les suffixes productifs dans la langue d'arrivée : que *Dolmetscher* et *tlumočník* doivent son origine directement au turque ou à l'emprunt hongrois, ils étaient affectés chacun des finales indigènes *-er* et *-ík* qui possèdent exactement la même fonction que le grec *-εύς*, désignant les noms de fonction. Leurs formes respectives obéissant aux lois phonétiques propres à l'allemand et au tchèque, voilà comment le mot de provenance turque fut germanisé et bohemisé.

II. Le sens primaire de ἑρμηνεύς

Dans l'aperçu suivant, nous nous proposons de présenter quelques théories énoncées par rapport à la signification primaire du lexème ἑρμηνεύς.

Citons pour commencer la supposition de Chantraine (déjà évoquée plus haut) qui voit dans ἑρμηνεύς « un nom se rapportant au commerce, aux relations entre cités »¹²³. Selon cette hypothèse, ἑρμηνεύς serait alors originairement un émissaire, ou plutôt un intermédiaire, dont la tâche devait consister à négocier entre deux parties, assurer la médiation dans des affaires commerciales ou bien politiques. Cette hypothèse, ajoutons-le, n'a pas, à notre connaissance, été accueillie et est restée donc sans postérité¹²⁴.

D'autres érudits cherchent l'origine du mot dans la sphère religieuse. Selon cette hypothèse, ἑρμηνεύς serait un interprète de la langue des dieux, c'est-à-dire celui qui fait connaître aux hommes la volonté divine se manifestant dans les rêves, oracles etc. Les partisans de cette théorie veulent que ce terme, désignant tout d'abord un intermédiaire entre dieux et hommes, ne se soit enrichi que plus tard de la signification linguistique au sens de « traducteur »¹²⁵.

Finalement, une autre théorie veut que le sens primaire de ἑρμηνεύς soit « traducteur, interprète », c'est-à-dire « truchement ». Cette hypothèse est fondée sur la supposition que les Grecs eux-mêmes n'apprenaient pas de langues étrangères et que, par conséquent, la fonction de truchement était exercée par des non-Grecs, qui lui auraient attribué l'appellation provenant de leur propre langue¹²⁶. Les Hellènes, eux, auraient employé ce nom étranger pour

¹²³ Chantraine, Pierre, *La formation des noms en grec ancien*, Paris : E. Champion, 1933, p. 125.

¹²⁴ Cf. Rochette, Bruno, 'Remarques sur le vocabulaire grec de la traduction', *Revue belge de philologie et d'histoire*, 80 (2002), 25–34, p. 28, n. 20 : « L'idée de Chantraine qui fait se rapporter l'origine du mot au commerce et aux relations entre les cités, ne me paraît étayée par aucun texte. » Mais cf. *Timée* 19c où Platon désigne les rapports et les négociations diplomatiques entre cités par *διερμηνεύσεις*.

¹²⁵ Most semble appuyer cette hypothèse en citant l'emploi religieux de ἑρμηνεύς et de les mots apparentés en premier lieu dans la liste d'usages de ce terme au Vème siècle et en qualifiant son emploi 'oraculaire' de « traditionnel », cf. Most, Glenn W., 'Pindar, O. 2.83-90', *The Classical Quarterly*, 36 (1986), 304–16, p. 308-9 et 311. L'hypothèse a été formulée de façon limpide par B. Rochette, cf. Rochette, Bruno, 'Remarques sur le vocabulaire grec de la traduction', *Revue belge de philologie et d'histoire*, 80 (2002), 25–34, p. 27 s. : « l'origine du mot serait à chercher dans le domaine de l'interprétation du langage hermétique, celui des dieux qui parlent aux hommes par le biais de songes ou d'oracles ou celui des poètes inspirés. (...) C'est sans doute seulement à l'aube de l'époque classique que le terme désigne un traducteur de langues étrangères. » On verra aussi Lejeune, Michel, *La curiosité linguistique dans l'Antiquité classique*, dans *Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris*, vol. 8, Paris, 1949, p. 58 : « Le mot grec ἑρμηνεύς, lui, a des liens non point avec le vocabulaire commercial, mais avec le vocabulaire religieux (interprétation de songes, d'oracles, etc.). »

¹²⁶ Bosshardt, Ernst Heinrich, *Die Nomina auf -εύς: Ein Beitrag zur Wortbildung der griechischen Sprache*, Zürich : Aschmann & Scheller ag., 1942, p. 37 : « Die Person des Dolmetschen – die Griechen lernten sicher keine barbarischen Sprachen – und somit auch das Wort ἑ. stammen sehr wahrscheinlich aus dem vorgr. Substrat. »

désigner les représentants du métier qui leur avait été inconnu auparavant. Cette hypothèse s'appuie, bien évidemment, sur la présomption d'une origine étrangère du terme et, de fait, la renforce : il est, en effet, naturel que les Grecs, exclusivement hellénophones, aient emprunté ce terme en tant que *terminus technicus* à la langue de ceux qui s'occupaient de l'activité d'interprète-traducteur. Autrement dit, il est logique que si le mot est d'origine étrangère, il désigne la profession qui n'a pas été pratiquée par des Grecs. La fonction d'interprète des langues étrangères s'insère fort bien dans ce cadre, comme en témoigne, d'ailleurs, l'expression « truchement / drogman » empruntée dans les langues européennes à l'arabe *turğumān* (cf. anglais « dragoman », italien « dragomanno » etc.). Cette hypothèse stipule que l'acception « traduire » de ἐρμηνεύω est primaire (il s'agirait, de fait, de l'acception étymologique) et précède celle d' « interpréter, expliquer » qui en est dérivée¹²⁷.

Comme nous avons tenté de le démontrer dans le chapitre précédente, nous donnons raison à cette dernière hypothèse, mettant ainsi fin à l'énigme qu'était l'étymologie et le sens originaire de ἐρμηνεύς.

¹²⁷ *ibid.* : « Es besteht wohl kein Zweifel, daß die Bedeutung „Übersetzer, Dolmetsch“, d. h. Erklärer einer fremden Sprache durch die eigene primär ist, sekundär dann erst in Übertragung auf die eigene Sprache „Deuter“, d. h. Erklärer eines dunklen Ausdrucks durch einen geläufigeren, oder überhaupt Auslegung eines Gedankens durch Worte. » J. Pépin est d'avis tout à fait contraire : selon lui, « il n'y a pas loin de *herméneuein* – ‘expliquer’ à un autre sens, également très commun, du même verbe, qui est ‘traduire’ d’une langue dans une autre. (...) On pourrait donc regarder *herméneuein* – ‘traduire’ comme un cas particulier de *herméneuein* – ‘expliquer’ », cf. Pépin, Jean, « L'herméneutique ancienne. Les mots et les idées », *Poétique*, 23, 1975, 291-300, p. 295.

III.1 Une étude de cas et essai d'interprétation : Pindare, *Deuxième Olympique*

La première occurrence de ἔρμηνεύς dans tout le corpus de la littérature grecque se trouve chez Pindare, dans le texte de la célèbre *Deuxième Olympique*, v. 85 :

πολλά μοι ὑπ' ἀγκῶ-
νος ὠκέα βέλη
ἔνδον ἐντὶ φαρέτρας
φωνάεντα συνετοῖσιν· ἔς
δὲ τὸ πᾶν ἔρμηνέων
χατίζει.
(83-86)

« J'ai plusieurs traits rapides dans le carquois, sous le coude : ils parlent à ceux qui comprennent ; or, pour l'ensemble ils ont besoin d'interprètes. »

La *Deuxième Olympique* se veut non seulement la célébration de la victoire de Théron à la course de chars, mais se propose également de rapprocher à l'audience une vision particulière de la vie d'au-delà. Elle appartient parmi les œuvres les plus travaillées ainsi que les plus ambiguës et commentées du poète béotien¹²⁸. S'il en est ainsi pour la totalité du poème, cela vaut d'autant plus pour le passage cité, imprégné de métaphores, lequel a donné lieu à plusieurs interprétations. Les « traits rapides », faisant écho du lexique homérique¹²⁹, se réfèrent aux thèmes poétiques et mythologiques dont dispose le poète, ils sont l'expression de sa poésie, le carquois représentant l'esprit de l'auteur. Telle est l'interprétation donnée à cet extrait déjà dans les scholies antiques¹³⁰ qui remontent aux érudits alexandrins¹³¹. L'image de la parole comme flèche est d'ailleurs commune dans la littérature grecque postérieure : on la

¹²⁸ Cf., par exemple, M. M. Willcock, *Pindar, Victory Odes*, Cambridge : University Press, 1995, p. 133: « one of the three greatest products of Pindar's genius » (avec la 1^{ère} et la 3^{ème} Pythique) ; Defradas, Jean, « Sur l'interprétation de la deuxième *Olympique* de Pindare », *REG* 84, 1971, 131-143, p. 131: „Il n'y a sans doute pas, dans l'œuvre de Pindare, d'ode qui ait prêté à autant de discussions que la deuxième *Olympique*“ etc.

¹²⁹ βέλος ὠκύ : cf. Homère, *Iliade* V, 106 et 112.

¹³⁰ Α <ὠκέα βέλη> ἀλληγορεῖ ἀπὸ τῶν τόξων μεταφέρων ἐπὶ τὰ ποιήματα· φαρέτρα μὲν γὰρ ἡ διάνοια, βέλη δὲ οἱ λόγοι. BCDEQ <ὠκέα βέλη> τροπικὸς ὁ λόγος· βέλη δὲ τοὺς λόγους εἴρηκε διὰ τὸ ὄξυ καὶ κείριον τῶν ἐγκωμίων· <φαρέτρας> δὲ, τῆς διανοίας.

¹³¹ Les *scholia vetera* préservent les restes de commentaires d'Aristarque et de quelques-uns de ses successeurs incorporés dans une œuvre complétée par Didyme et résumés au 2^e siècle. L'on peut d'ailleurs supposer que quasiment toutes les informations qui s'y trouvent proviennent des travaux des érudits alexandrins ; cf. Dickey, Eleanor, *Ancient Greek scholarship*, New York : Oxford University Press, 2007, p. 39.

trouve, par exemple, dans le *Théétète* de Platon¹³². Mais c'est bien évidemment la signification de ἐρμηνέων qui nous intéresse davantage.

Le texte de cette ode de Pindare date de l'an 476¹³³. D'après l'hypothèse que nous soutenons, à savoir que l'emprunt de ἐρμηνεύς (au sens « drogman, interprète des langues ») remonte à la période du Xe - IXe siècle av., le mot aurait alors subi quelque quatre siècles du développement sémantique en grec : ce qui présente un espace temporaire considérablement étendu pour qu'il s'enrichisse de différentes significations. De plus, l'on est en présence d'un texte poétique hautement métaphorique, ce qui suggère que l'emploi de ἐρμηνεύς s'écarte de sa signification primaire et présente un sens figuré.

Avant d'en entreprendre l'analyse, rappelons que deux lignes d'interprétation ont été proposées déjà dans l'Antiquité, comme en témoignent les scholies anciens.

D'après l'une, dont la source est le grammairien Aristarque, sous ἐρμηνέων il faut entendre ceux qui éclaircissent, rendent clairs (les passages obscurs dans) les poèmes (ἐρμηνέως = τοῦ σαφηνίζοντος) :

A ὁ δὲ Ἀρίσταρχος οὕτω· διάδηλά φησιν ὁ Πίνδαρος τοῖς συνετοῖς τῶν ἀνθρώπων εἶναι, εἰς δὲ τὸ κοινὸν ἀγόμενα ἐρμηνέως χρῆζειν τοῦ σαφηνίζοντος αὐτὰ, ὡς οὐ πᾶσι καταδήλως φράζων· (« Aristarque [interprète le vers] ainsi : *Pindare dit que [ses paroles] sont évidentes aux gens intelligents, mais lorsqu'elles sont proférées devant le peuple, elles nécessitent ἐρμηνεύς, celui qui les élucide, comme il ne s'exprime pas clairement pour tous.* »)

BCDEQ εἰς δὲ τὸ κοινὸν καὶ εἰς τοὺς πολλοὺς καὶ χυδαιοτέρους ἐρχόμενοι ἐρμηνείας χρῆζουσιν. ἦτοι περὶ τῶν ποιημάτων ἑαυτοῦ διαλέγεται· οἶδε γὰρ ὅτι πολλῇ ἱστορία κέχρηται καὶ σχήμασιν ἐξηλλαγμένοις καὶ φράσει ποικίλῃ· ἔχει γὰρ ὑπερβατὰ πολλὰ. τὰ ποιήματα οὖν μου, φησὶν, ἐρμηνέων χρῆζει.

(« Quand [les traits] arrivent au peuple, c'est-à-dire à la foule et aux gens trop ordinaires, elles ont besoin d'explication [ἐρμηνεία] ; [Pindare] parle, en réalité, de ses poèmes, car il sait qu'il utilise de nombreux mythes, des figures inusitées et un style varié qui a beaucoup d'inversions. Il dit alors : “Mes poèmes ont besoin d'interprètes [ἐρμηνέων]”. »)

¹³² Cf. 180a : ἀλλ' ἄν τινά τι ἔρη, ὥσπερ ἐκ φαρέτρας ῥηματίσκια αἰνιγματώδη ἀνασπῶντες ἀποτοξεύουσι (« mais si tu poses une question à l'un d'eux, ils décochent de petites phrases énigmatiques qu'ils tirent comme d'un carquois », trad. M. Narcy dans Platon, *Œuvres complètes*, éd. Luc Brisson, Paris : Flammarion, 2011).

¹³³ Cf. Bowra, Cecil Maurice, *Pindar*, Oxford : Clarendon Press, 1964, p. 408 et 413.

Cette lecture, souvent reprise dans les traductions et les commentaires de Pindare¹³⁴, repose alors sur l'opposition entre συνετοί (« connaisseurs ») et τὸ πᾶν interprété comme τὸ κοινόν (« peuple », *vulgus*) ou οἱ πολλοί (« la foule ») : ces derniers, afin que le sens caché de la poésie pindarique leur devienne accessible, sont obligés de faire usage d'« interprètes » (ἐρμηνεῖς), terme sous lequel il faudrait entendre ici les exégètes, c'est-à-dire ceux qui élucident, expliquent ce qui est obscur de par les références mythologiques et la complexité du style, marqué par le langage figuratif et la richesse expressive. Ἐρμηνεύς serait alors celui qui rend clair et compréhensible ce qui ne l'est pas. Aristarque, qui est l'auteur de cette interprétation, glose ἐρμηνεύς à l'aide du verbe σαφηνίζω (« éclaircir ») : il y voit l'allusion à son propre métier de philologue et exégète.

Une autre ligne d'interprétation, proposée par « certains » (τινες), utilise – pour expliquer le sens de ἐρμηνέων – les verbes (ἐξ)εἰπεῖν (« dire ») et διατίθεσθαι (« exposer »). D'après ses partisans, il faudrait comprendre ἐς τὸ πᾶν comme πάντα (« tout »).

A τινὲς δὲ ὅτι πολλὰ ἔχων λέγειν, εἰς τὸ πάντα εἰπεῖν καὶ διατίθεσθαι προσδεῖται ἐρμηνέων· (« Certains [entendent le passage au sens] que [Pindare] a plusieurs choses à raconter : il a besoin de porte-paroles [ἐρμηνέων] pour tout dire et exposer. »)

BCDEQ οἶον, οὐδέν ἐστιν ὃ μὴ χρήζει ἐρμηνέων· αὐτὸς γὰρ οὐ δύναται διὰ τὸ πλῆθος ἐξεἰπεῖν πάντα. (« C'est-à-dire qu'il n'existe rien qui peut se passer d'intermédiaires [ἐρμηνέων] : [le poète] lui-même ne peut tout dire à cause de l'abondance [de la matière mythologique]. »)

Ἐρμηνεῖς ne seraient pas alors les exégètes, mais tout simplement ceux qui rendent en vers les récits mythologiques dont le poète dispose « en grand nombre » (πολλά). De ce point de vue, les « traits » représentent, certes, λόγοι (les scholies sont unanimes sur ce point) : or il ne s'agit pas de « paroles » prononcées, mais des « pensées », « paroles intérieures » du poète (cf. le double sens du grec λόγος : « parole » / « raison ») qui ne sont pas encore réalisées et qui attendent d'être exprimées. Ceci est suggéré aussi par le fait que les traits de Pindare restent dans son carquois, c'est-à-dire à l'intérieur de son esprit : quoique intelligibles aux intelligents, ils « implorant » (χατίζει) d'être transfigurés en poésie. Voici donc la tâche des ἐρμηνεῖς : « sortir les traits du carquois », transformer le λόγος intérieur en l'extérieur, le formuler de manière poétique, exprimer ce qui est caché et le communiquer.

¹³⁴ Cf. par exemple Verdenius, W. J., « Pindar, O. 2, 83-6 », *Mnemosyne*, 42, 1989, p. 79-82.

Il s'agirait alors du même sens que celui que Platon assigne à ἑρμηνεύς dans un passage du dialogue *Ion* (534 e), où Socrate explique à Ion que les poètes n'ont qu'un rôle intermédiaire, qu'ils sont les hérauts, les porte-paroles des dieux :

οὐκ ἀνθρώπινά ἐστιν τὰ καλὰ ταῦτα ποιήματα οὐδὲ ἀνθρώπων, ἀλλὰ θεῖα καὶ θεῶν, οἱ δὲ ποιηταὶ οὐδὲν ἀλλ' ἢ ἑρμηνῆς εἰσιν τῶν θεῶν, κατεχόμενοι ἐξ ὅτου ἂν ἕκαστος κατέχηται.

(« Ces beaux poèmes ne sont pas humains ni l'œuvre des hommes, mais divins et l'œuvre des dieux ; les poètes, eux, ne sont que des porte-paroles des dieux, possédés chacun par une divinité qui lui est propre. »)

Il est évident que – à cet endroit du *Ion* platonicien – ἑρμηνεύς n'est pas un exégète qui explique le sens d'un poème ni celui qui le paraphrase pour le rendre compréhensible aux auditeurs, mais – exactement comme il en serait chez Pindare (selon l'une des traditions scholiastiques) – celui qui rend en paroles et en poésie le contenu de l'inspiration divine qui lui a été confié, celui qui formule – en truchement – le message des dieux dont il est « rempli » à l'intérieur. Il est un « interprète » des dieux au sens de « truchement, traducteur » : il « traduit » aux hommes le langage et les pensées divines¹³⁵. De même que chez Platon – si l'on retient cette tradition – ce seraient, ici aussi, les poètes qui sont désignés comme ἑρμηνεῖς.

Si, au contraire, l'on accepte l'interprétation du philologue alexandrin, ἑρμηνεύς aurait le sens que l'on peut rapprocher de, voire identifier avec, celui auquel l'emploie Socrate dans un autre endroit du même dialogue lorsqu'il soutient que « le rhapsode doit interpréter au public la pensée du poète » (τὸν γὰρ ῥαψῳδὸν ἑρμηνεῖα δεῖ τοῦ ποιητοῦ τῆς διανοίας γίγνεσθαι τοῖς ἀκούουσι, 530 c). Dans ce passage, le locuteur met particulièrement l'accent sur le fait que le rhapsode est interprète de la pensée, qu'il doit comprendre le sens et le communiquer aux autres (cf. *ibid.* : οὐ γὰρ ἂν γένοιτό ποτε ἀγαθὸς ῥαψῳδός, εἰ μὴ συνείη τὰ λεγόμενα ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ, « celui qui ne comprendrait pas ce que le poète dit, ne pourrait jamais devenir un bon rhapsode »). A la différence du poète qui est ἑρμηνεύς en tant que « porte-parole des dieux », celui qui formule le λόγος divin (il ne fait que l'exprimer, il n'y ajoute rien : οὐκ ἀνθρώπινά, ἀλλὰ θεῖα...), l'ἑρμηνεῖα du rhapsode consiste non seulement à reproduire « les paroles » (ἔπη) du poète, mais également à en communiquer, « interpréter » le

¹³⁵ Cf. aussi Rijksbaron, Albert, *Plato. Ion. Or: On the Iliad*, Leiden : Brill, 2007, p. 124-128.

sens (διάνοια, cf. *ibid.*), c'est-à-dire l'exposer à l'auditoire (τοῖς ἀκούουσι). Le rôle du rhapsode ne se limite pas à la récitation, il est surtout d'expliquer les paroles de l'auteur (quand Ion décrit son métier, il utilise la tournure λέγειν περὶ Ὀμήρου, *ibid.*)¹³⁶. Revenons au poème pindarique : ici (d'après l'interprétation aristarchéenne) – tout comme dans ce dernier passage chez Platon – ἐρμηνεῖς seraient donc des spécialistes qui non seulement reproduisent, mais aussi exposent (« interprètent ») la poésie.

L'on peut alors faire remarquer que la tradition exégétique attache deux sens à ἐρμηνεύς qui, quoique divers, peuvent être rendus les deux par « interprète » : selon Aristarque et les partisans de son interprétation, sous ἐρμηνέων il faudrait entendre « interprètes » qui fournissent l'explication aux laïques des passages poétiques peu compréhensibles, des commentateurs qui débrouillent la signification des tournures pindariques. Une autre proposition cherche aussi des « interprètes » dans ἐρμηνέων, mais non pas des exégètes qui élucident les poèmes déjà faits, mais des porte-paroles, des intermédiaires qui traduisent en poésie les thèmes et les sujets pas encore exprimés : en bref, des « traducteurs » qui assurent la médiation entre les λόγοι demeurant en puissance et l'expression poétique et dont la tâche consiste d'abord à formuler, réaliser en vers de possibles motifs de la poésie épique (qu'ils soient mythologiques, laudatifs ou autres).

(Si les deux sens du grec ἐρμηνεύς se laissent traduire par « interprète » en français, c'est que le mot grec a été rendu en latin par *interpres* qui a retenu l'ambiguïté sémantique de son modèle hellénique en continuant d'être porteur (entre autres) tant de la signification « *explanator* » que celle « *explanator linguae alienae, translator* »¹³⁷. Ce phénomène est connu sous le nom d'*emprunt sémantique* qui désigne le processus par lequel la polysémie d'un terme étranger donne lieu à des changements sémantiques parallèles dans le terme correspondant d'une autre langue¹³⁸. Le français, à son tour, a hérité du latin le sémantisme d'*interpres* : d'où l'ambiguïté sémantique, toujours présente, entre l'interprétation en tant

¹³⁶ Platon joue sur cette ambiguïté sémantique de ἐρμηνεύς une nouvelle fois lorsqu'il fait aboutir le dialogue entre Socrate et Ion au point où ils s'accordent que les rhapsodes sont « des interprètes d'interprètes » (ἐρμηνέων ἐρμηνῆς, 535a), car comme les poètes révèlent, communiquent (ἐρμηνεύειν) ce qui provient des dieux (παρὰ τῶν θεῶν : ils reproduisent les poèmes qui sont en réalité l'œuvre des dieux, et non pas la leur), ainsi les rhapsodes – à leur tour – exposent, élucident (« interprètent ») ce que disent les poètes (τὰ τῶν ποιητῶν ἐρμηνεύετε, *ibid.*). Le grec, on le voit bien, peut exprimer les deux activités par le verbe ἐρμηνεύω.

¹³⁷ Cf. TLL, vol. VII 1, p. 2250, lin. 43 - p. 2253, lin. 45

¹³⁸ Cf. là-dessus Ullmann, Stephen, *Semantics: An Introduction to the Science of Meaning*, Oxford : Basil Blackwell, 1962, p. 165-167 et Geeraerts, Dirk, *Diachronic Prototype Semantics*, Oxford : Clarendon Press, 1997, p. 89.

qu'exégèse, explication et l'interprétation comme *traduction (orale)*. Ce double sens remonte, en dernière analyse, au grec ἐρμηνεύς.)

Sans nous prononcer définitivement en faveur de l'une ou de l'autre de ces exégèses¹³⁹, il nous importe de constater que les deux sens divergents que la tradition attache à ἐρμηνέων dans le poème pindarique reposent sur la signification primaire (étymologique) du lexème, c'est-à-dire « drogman, interprète » : c'est ce sens qui justifie les deux significations que peut revêtir l'emploi du mot ἐρμηνεύς (non seulement) à cet endroit. En effet, si l'on admet que Pindare utilise ce terme dans sa valeur primaire et qu'il l'emploie – dans le cadre de la licence poétique – métaphoriquement (pour désigner des « interprètes-traducteurs » de sa pensée et/ou de sa poésie), la tension, autrement inéluctable, entre les deux interprétations proposées s'atténue : en cherchant un point commun (ou une intersection) des significations « interprète des textes littéraires, explicateur » et « porte-parole, truchement », l'on s'aperçoit que ce qui relie ces deux notions est bien l'idée de traduction. Ces deux significations peuvent être directement dérivées du sens « drogman, traducteur » dont le mot, comme nous le soutenons, était doté lorsqu'il a été emprunté en grec. Car tant l'action de celui qui élucide ce qui est obscur (dans un passage littéraire) que celle qui consiste à exprimer, (re)formuler (en

¹³⁹ Nous penchons plutôt pour la deuxième interprétation pour les raisons suivantes : 1) τὸ πᾶν ne signifie pas la même chose que οἱ πολλοί (« le tout » n'est pas « la majorité ») : dès lors, il nous paraît forcé d'interpréter ἐς δὲ τὸ πᾶν au sens de « mais pour la foule » (comme le veut la glose que les scholies assignent à Aristarque), surtout au vu du fait que la locution est bien attestée chez le contemporain de Pindare, Eschyle, en valeur adverbiale, au sens « complètement, absolument » (=παντάπασιν, πάντως ; cf. *Les Euménides* 53 ἐς τὸ πᾶν βδελύκτροποι, « entièrement abominables », *ibid.* 82-3 μηχανὰς εὐρήσομεν ὥστ' ἐς τὸ πᾶν σε τῶνδ' ἀπαλλάξει πόνων « nous trouverons les moyens pour mettre définitivement fin à ta souffrance » ; cf. aussi *Agamemnon* 682 etc.). Ce vers de la *Deuxième Olympique* serait alors le seul endroit dans la littérature grecque où τὸ πᾶν (qui, en tant que substantif, veut dire « le tout ») aurait la valeur de ὁ ὄχλος « les gens ordinaires, la foule » (par opposition à συνετοί). Cf. aussi Schwickert, Johann Joseph, *Kritisch-exegetische Untersuchungen zu Pindars zweitem olympischen Siegesgesange*, Trier, 1891, p. XXIV s. ; Gundert, Hermann, *Pindar und sein Dichterberuf*, Frankfurt am Main : V. Klostermann, 1935, p. 131, n. 251 ; Race, William H., « The End of "Olympia" 2: Pindar and the "Vulgus" », *California Studies in Classical Antiquity*, vol. 12, 1979, 251-267 ; Most, Glenn W., « Pindar, O. 2.83-90 », *The Classical Quarterly*, vol. 36 / 2, 1986, 304-316, p. 306 et Verdenius, W. J., « Pindar, O. 2, 83-6 », *Mnemosyne*, vol. 42, 1989, 79-82, p. 79. Pour la préposition ἐς au sens de « Rücksicht, Betreff » cf. Schwyzer, Eduard – Debrunner, Albert, *Griechische Grammatik*, II, München : C. H. Beck, 1959, p. 460. 2) Si l'on ne saurait retenir l'interprétation « pour la foule, il est besoin d'interprètes » (cf., par exemple, la traduction de Puech, CUF, p. 47) sur laquelle s'appuie aussi le sens d' « exégète » donné à ἐρμηνεύς, de même il nous paraît douteux d'attribuer cette signification à ce dernier. L'interprétation aristarchéenne repose sur et renvoie à la pratique courante à l'époque hellénistique et, plus particulièrement, parmi les érudits alexandrins, c'est-à-dire à l'interprétation conçue comme exégèse et exposition des textes littéraires et composition des commentaires dont provient aussi une majorité de scholies. Or, même si une telle pratique existait en Vème siècle, elle est attestée pour les poèmes homériques (Théagène de Rhégion) : ceci étant donné, Pindare pouvait-il faire référence à des exégètes de ses propres compositions ? Même si de tels « spécialistes » existaient à son époque, étaient-ils désignés « ἐρμηνεῖς » ? Rien ne paraît le prouver, car, en Vème siècle (à la différence de la période alexandrine), ἐρμηνεύς n'est jamais utilisé au sens d' « interprète des textes littéraires ». Notre endroit présenterait alors une seule occurrence de cette signification à son époque. Cf. aussi Heyne, Christian Gottlob, *Pindari Carmina*, I, Gottingae : Dieterich, 1798, p. 40 ; Most, Glenn W., *op. cit.*, p. 313.

paroles) un message relève de la traduction : « traduire », c'est aussi bien expliquer ce qui est incompréhensible que reproduire (au moyen d'une autre langue) le contenu d'une communication. Alors qu'il n'existe pas de rapport dérivatif direct entre ces deux significations, elles se laissent déduire du sens « traduire » que l'on peut qualifier – à ce titre – de central, étant donné qu'il est à l'origine des deux acceptions évoquées.

Pour se doter de ces deux significations, ἐρμηνεύς a subi un changement sémantique qui peut être identifié et décrit comme *extension* et qui est un procédé sémasiologique commun. En effet, l'on vient de constater que la traduction interlinguale, qui présente le noyau sémantique du lexème ἐρμηνεύς, se laisse définir soit comme expression d'une idée à travers un code linguistique différent de celui dans lequel elle est transmise, soit comme explication d'une information à travers un autre médium linguistique. C'est par la généralisation de ces deux définitions du sème « traduire » que le mot ἐρμηνεύς, signifiant à l'origine l'agent de traduction (interlinguale), en arrive à acquérir les sens « celui qui explique » et « celui qui exprime ». Il s'agit donc de l'extension sémantique, car le sens « traduire » a été étendu vers d'autres domaines que celui qui concerne la médiation entre deux langues.

Si l'on revient à l'emploi de ἐρμηνεύς dans la *Deuxième Olympique*, il en ressort que les deux sens attribués à cette expression s'appuient sur sa signification centrale et étymologique, c'est-à-dire « drogman, interprète d'une langue étrangère » : les « traits » de Pindare ont besoin de médiateurs, de personnes qui « traduiront » la langue du poète (qu'elle soit muette et signifie sa pensée ou qu'on la prenne au sens de l'expression poétique embrouillée) en celle qui est compréhensible à son auditoire (quelle que soit sa forme en fonction de l'interprétation que l'on attache à ce passage).

Notre conclusion qui veut qu'au centre du sémantisme du substantif ἐρμηνεύς (et de les mots apparentés) se trouve la traduction d'une langue vers une autre, peut être corroborée par les recherches de G. Most : le chercheur américain écrit par rapport à la signification de ce lexème que, dans les textes du Vème siècle du moins, « it designates the agent that performs any act of translation of signification from one kind of language in which it is invisible or entirely unintelligible into another kind in which it is visible and intelligible »¹⁴⁰.

¹⁴⁰ Most, Glenn W., « Pindar, O. 2.83-90 », *The Classical Quarterly*, vol. 36 / 2, 1986, 304-316, p. 308.

III.2 Excursus : ἔρμηνέων ou ἔρμᾶνέων ?

Les éditeurs de Pindare donnent souvent ἔρμᾶνέων comme lecture de *Ol.* II, 85, là où nous écrivons ἔρμηνέων. Il s'agit de la suggestion de Schroeder¹⁴¹, quoique le philologue allemand lise lui-même ἔρμηνέων selon les manuscrits. En effet, tous les manuscrits de Pindare ainsi que la tradition indirecte sont unanimes sur la lecture ἔρμηνέων¹⁴², la forme avec \bar{a} étant introduite pour son caractère supposément dorien. Or, *ἔρμᾶνεύς n'est attesté ni dans les sources littéraires ni dans les inscriptions : même les passages composés en dialecte dorien contiennent la forme en η (ἔρμην^ο) ce qui suggère que le mot aurait dû être considéré comme ionien¹⁴³. Ceci confirmerait notre analyse qui postule que le lexème fut emprunté au carien en grec ionien sous la forme ἔρμηνεύς (η = / \bar{a} / ; cf. plus haut). Le seul endroit qui pourrait donner à conclure à l'existence de la forme dorienne du substantif est *IG IV*² 1 121, 88 (= Syll.³ 1168, 89) ἡρμάνευσε (Epidaure, ca. 320)¹⁴⁴. Or, compte tenu des autres formes à caractère provincial attestées dans le même corpus des *ιάματα* d'Epidaure (cf. *IG IV*² 1 122, 3 = Syll.³ 1169, 4 **ἐξερρύα[\bar{a}]**), il est fort probable que ἡρμάνευσε est un hyperdorisme.

Il y a alors tout lieu de croire que les manuscrits conservent la lecture originale ἔρμηνέων.

¹⁴¹ Cf. *Pindari Carmina*, rec. Otto Schroeder, Lipsiae : Teubner, 1900, p. 98 : “ἔρμανέων *coniecetis*”.

¹⁴² Cf. Forsman, Bernhard, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, Wiesbaden : O. Harrassowitz, 1966, p. 126 s.

¹⁴³ Cf. Philyllius, fr. 11 CAF = fr. 10 PCG = Pollux, *Onomastique* X, 58 ἔρμηνεύς codd. ἐρμήνευε Bentley dans le passage que Pollux indique comme dorien.

¹⁴⁴ Cf. Syll.³ 1168 et Schwyzer in *Del*³ 109g pour la datation.

III.3 La *Collection hippocratique* : une étude de cas supplémentaire

ἑρμηνεύς dans la *Maladie sacrée*

Afin d'illustrer que les différents emplois de ἑρμηνεύς reposent sur le sens « traducteur d'une langue étrangère », nous évoquerons un autre texte, cette fois-ci ressortant du domaine scientifique. Dans le traité hippocratique *La maladie sacrée* (Περὶ ἱερῆς νόσου), l'un des plus anciens de la Collection¹⁴⁵, dont l'auteur poursuit le but d'émanciper l'épilepsie de la sphère magico-religieuse pour la faire entrer dans le domaine de la médecine séculaire en fournissant une explication rationalisante et « scientifique » de la maladie, se trouve un passage qui est un véritable éloge du cerveau (ch. 16-17). C'est en effet dans cet organe que l'auteur du traité situe la cause de la « maladie dite sacrée » (ἡ ἱερὴ νόσος καλεομένη, cf. ch. 1), comme il appelle lui-même cette affection. Faisant une digression de son sujet principal, il énumère différentes fonctions que le cerveau remplit dans le corps humain, l'une parmi elle étant celle de ἑρμηνεύς.

Οὗτος (sc. ὁ ἐγκέφαλος) γὰρ ἡμῖν ἐστὶ τῶν ἀπὸ τοῦ ἠέρος γινομένων ἑρμηνεύς.
(ch. 16)

« Il [le cerveau] est pour nous l'interprète de ce qui provient de l'air. »

L'auteur hippocratique soutient que l'air est la source de l'intelligence (φρόνησις) : c'est donc en raison de sa participation à l'air que l'homme est capable de sentir, de se mouvoir de façon ordonnée et de penser. L'homme φρονεῖ, puisqu'il aspire de l'air, fournisseur de la φρόνησις. Or, pour que cette qualité-force (δύναμις) de l'air (qu'est la φρόνησις) produise les effets sensoriels, moteurs et cognitifs dans le corps humain, il faut que celui-ci dispose d'un réservoir pouvant saisir et contenir ladite δύναμις, car au cas de son absence, elle se disperserait à travers les tissus et les humeurs corporelles et, en s'y mélangeant, elle perdrait sa capacité de transmettre au corps sa faculté. Ce n'est qu'à l'état concentré que la φρόνησις fonctionne convenablement en déployant toute sa puissance. La fonction de son réservoir est exercée par le cerveau qui permet, grâce à sa nature, de stocker la φρόνησις dans son état pur. Il la communique ensuite au reste du corps : son rôle consiste

¹⁴⁵ Il est possible de dater cet ouvrage, avec plus ou moins de précision, dans les dernières trois décennies du cinquième siècle ; cf. Országh, J., « O svatě nemoci » in : Bartoš, Hynek et Fischerová, Sylva, *Hippokratés: Vybrané spisy II*, Praha : Oikoymenh, 2018, 197-301, p. 223-228.

alors à servir de médiateur entre l'intelligence provenant de l'air et les différentes parties de l'organisme. En tant que seul organe qui a l'accès à l'essence de la φρόνησις, il la transforme en informations qui peuvent être traitées par les membres, tissus etc.

C'est à ce titre que le cerveau est désigné comme ἐρμηνεύς. Car, analogiquement au traducteur qui interprète d'une langue étrangère en une langue connue, le cerveau traduit le « langage » de l'air, porteur de l'intelligence, au « langage » compréhensible au corps. Il adapte le message contenu dans l'air pur aux processus qui ont lieu à l'intérieur de l'homme. Il s'agit alors de nouveau (comme chez Pindare) d'un emploi métaphorique du terme ἐρμηνεύς, la métaphore reposant sur le sens de « traducteur, interprète ». A l'instar d'un interprète qui connaît, lui seul, la langue dans laquelle une information est émise, c'est-à-dire le code dans lequel est chiffré le message à communiquer, et le transmet dans le code qui est compris par le receveur de ce message, le cerveau qui comprend, lui seul, la φρόνησις de l'air, la « reformule » en la modifiant aux signaux qui sont recevables par les composants du corps.

III.4 Conclusion

Dans les deux études de cas précédentes, l'on s'est proposé de montrer – en prenant pour exemple deux textes (poétique : Pindare ; scientifique : « Hippocrate ») – que le sens central et prototypique de ἐρμηνεύς est, en Vème siècle, « traducteur d'une langue étrangère ». C'est à partir de ce sens que se dérivent d'autres significations du lexème. Le changement sémantique, dans les deux cas que l'on a examinés, prend la forme de l'extension et de la métaphore : ainsi, le sémantisme de ἐρμηνεύς s'est-il enrichi des significations telles que « transformateur » (métaphore : dans le traité hippocratique) ou « celui qui exprime / “traduit“ les pensées en paroles » ou « qui commente / explique / “traduit“ un texte par d'autres mots : paraphraseur, exégète » (extension : chez Pindare). Nous avons mené cette analyse dans le but de faire voir que si le sens « interprète d'une langue étrangère » est postulé comme acception étymologique, ceci permet d'expliquer l'apparition d'autres significations dont ἐρμηνεύς est doté. Cette analyse a donc renforcé notre hypothèse de départ, à savoir que le sens primaire du mot est à chercher dans le domaine de la traduction entre les langues.

Si nous avons évoqué plus haut les termes pour la traduction orale dans quelques langues modernes (tels *truchement*, *Dolmetsch* ou *tlumočník*) pour faire remarquer qu'il s'agit – comme dans le cas de ἐρμηνεύς – des emprunts, nous voulons montrer maintenant une autre similitude que ces mots partagent avec leur pendant grec et laquelle consiste en leur développement sémantique. Pour ce faire, l'on se servira des expressions française et tchèque

truchement et *tlumočník*. La signification primaire de ces mots, on l'a vu, est « interprète traducteur » : c'est en ce sens qu'ils ont été empruntés dans leurs langues d'arrivée respectives et qu'ils possédèrent dans la langue de départ (l'arabe et le turque) désignant une personne intermédiaire chargée de traduire d'une langue dans une autre une communication (orale) entre deux parties.

Or, en français contemporain, le mot *truchement* ne s'utilise quasiment plus au sens d'« interprète traducteur », mais il porte la signification d'« intermédiaire », plus précisément « le fait de servir d'intermédiaire » (cf. la locution courante *par le truchement de quelqu'un / quelque chose* qui veut dire « au moyen de, par l'intermédiaire de »). Le *Trésor de la langue française* énumère, parmi les significations du *truchement*, encore le sens « personne qui parle à la place d'une autre, porte-parole » et (au sens impersonnel) « ce qui exprime, fait comprendre »¹⁴⁶.

L'exemple du français montre et confirme que le terme pour le « traducteur interprète » donne lieu à un certain nombre de significations qui se dérivent – précisément comme dans le cas de ἐρμηνεύς – de son acception étymologique à travers le procédé sémasiologique qu'est l'extension, c'est-à-dire que le sens qui ne concerne à l'origine que la traduction interlinguale se généralise pour s'étendre aux autres domaines de la communication. De plus, nous observons que les significations dont s'est enrichi le lexème français en question se recouvrent avec celles que porte le grec ἐρμηνεύς. Il s'agit alors d'un procédé bien attesté.

En tchèque, l'on se penchera sur le verbe dénominatif *tlumočit* dont l'acception primaire est « interpréter, traduire à l'oral »¹⁴⁷ et lequel est dérivé du substantif *tlumočník*, tout comme le grec ἐρμηνεύω provient de ἐρμηνεύς. Dans les locutions du type *tlumočit své názory* (« exprimer ses opinions »), le verbe en vient à signifier « exprimer, communiquer », voire « expliquer », à l'instar de ἐρμηνεύω (celui qui exprime son opinion, « traduit » / « interprète » ses pensées en paroles). Le tchèque fournit alors un autre exemple de précisément ce type de développement sémantique : un terme technique d'origine étrangère qui désigne un traducteur-interprète devient, au cours de son histoire dans la langue d'arrivée, l'expression générale signifiant l'acte / l'acteur de communication.

¹⁴⁶ Cf. la version électronique <https://www.cnrtl.fr/definition/truchement>.

¹⁴⁷ Cf. SŠJČ, version électronique sous <http://prirucka.ujc.cas.cz/?slovo=tlumocit> (*ústně překládat*).

IV. L'analyse sémantique de ἐρμηνεύω : quelques observations

Hésychios (ε 5948 Latte) glose le participe ἐρμηνεύοντες par φράζοντες. La forme déclinée du participe fait comprendre que l'objet de la glose hésychienne est tiré d'un texte et que la glose elle-même se réfère à l'usage de ἐρμηνεύοντες dans un endroit donné du texte dont on n'est malheureusement pas en mesure de préciser l'identité¹⁴⁸. La glose, dès lors, ne revendique pas la totalité (ni même la majorité) des acceptions de ἐρμηνεύω. Elle montre cependant un de ses aspects sémantiques qui paraît avoir une importance considérable. Ce n'est pas, en effet, le seul cas dans l'œuvre lexicographique d'Hésychios, où les formes du verbe ἐρμηνεύω et des termes apparentés sont évoqués comme synonymes de φράζω et des mots apparentés. Comme équivalents de φράσις figurent dans le *Lexique* (φ 841 Hansen-Cunningham) λέξις, διάλογος, ἐρμηνεία¹⁴⁹, et à côté de la forme de l'impératif φράσον (φ 844 Hansen-Cunningham) sont énumérés les impératifs εἰπέ, λέξον, ἐρμήνευσον (cf. aussi la forme dialectale sous φ 820 Hansen-Cunningham φράδδον· ἐρμηνεῦδον). Il se trouve que sur neuf apparitions de ἐρμηνεύω et des mots apparentés (hormis les composés) soit dans les lemmes soit en tant que glose, dans quatre cas ou bien il est paraphrasé par φράζω et les mots apparentés, ou bien il le paraphrase (c'est-à-dire que φράζω ou φράσις sont donnés comme synonymes dans 44, 4 % des occurrences de ἐρμηνεύω et ἐρμηνεία chez Hésychios). Etant donné le caractère compilatoire du lexique (dont les sources sont tantôt les scholies commentant divers textes, tantôt des ouvrages lexicographiques antérieurs), il s'avère que (indépendamment de la nature ou de la date du texte) les sens de ἐρμηνεύω et φράζω étaient

¹⁴⁸ On doit se contenter du constat que (selon l'indication dans l'édition de Latte) la glose provient du lexique de Diogénian, lui-même une compilation des sources lexicographiques antérieures telles que Didyme (2^e moitié du I^{er} siècle av. J.-C.), Théon (époque augustéenne) etc., cf. *Hesychii Alexandrini Lexicon. Volumen I, A-D*, éd. Kurt Latte, Hauniae : E. Munksgaard, 1953, p. XLII. Eu égard à la nature et au contenu de ces derniers, il y a toute raison de supposer que ἐρμηνεύοντες ait son origine dans un texte classique (peut-être dans une tragédie ou comédie).

¹⁴⁹ Cf. scholie ad Aristophane, *Grenouilles* 1122 ἐν τῇ φράσει] τῇ ἐρμηνεία (Scholia in Aristophanem, Pars III, Fasc. I^b : Scholia recentiora in Aristophanis Ranas, ed. M. Chantry, Groningen : Egbert Forsten 2001, p. 194). Signalons que les mots φράσις, λέξις et ἐρμηνεία sont des termes techniques de la rhétorique désignant « le style » ou « l'élocution ». Ils pouvaient s'utiliser sans distinction, comme c'est le cas, p. ex., dans quelques traités de Denys d'Halicarnasse (cf. Rhys Roberts, W., « The Greek Words for 'Style' », *The Classical Review* 15, 1901, 252-255, p. 254). Par ailleurs, si on veut résumer leurs emplois, on peut constater que le terme original est λέξις qui se veut en même temps générique (désignant le style dans tous ses aspects) et spécial : il peut aussi signifier diction (le choix des mots) qui est un élément du style. Φράσις, semble-t-il, ne commence à s'utiliser au sens du « style » que plus tard, par exemple chez Denys d'Halicarnasse. Le terme ἐρμηνεία, désignant au début « l'expression », remplace λέξις au sens du « style » chez Démétrios (Περὶ ἐρμηνείας) et semble s'employer en ce sens aussi dans la *Rhétorique à Alexandre* etc. Sur ces termes voir Thiele, Georg, *Hermagoras: Ein Beitrag zur Geschichte der Rhetorik*, Strassburg : K.J. Trübner, 1893, p. 140-143 ; Rhys Roberts, W., *op. cit.* ; *A Greek critic: Demetrius on style*, éd. G. M. A. Grube, Toronto : University of Toronto Press, 1961, p. 33, n. 39 et p. 139-141 ; Schenkeveld, D. M., *Studies in Demetrius On style*, Amsterdam : A.M. Hakkert, 1964, p. 67. Il importe ici de souligner que ἐρμηνεία peut être remplacé par φράσις ou λέξις dans son acception du « style » (ou de certains aspects de celui-ci), la distinction exacte entre ces mots étant affaire du choix de tel ou tel auteur.

souvent considérés comme très proches, sinon identiques, et leurs emplois comme interchangeables.

Ainsi semble-t-il indispensable d'étudier le verbe φράζω et d'en identifier les acceptions pour pouvoir déterminer une partie importante du champ sémantique de ἔρμηνεύω. Hésychios lui-même donne les équivalents suivants de φράζει : δεικνύει, σημαίνει, λέγει, διηγείται, σκέπτεται, διανοεῖται (φ 829 Hansen-Cunningham). Il en ressort que le verbe se présente sous trois aspects sémantiques : 1. il appartient à l'aire sémantique exprimant le fait de signaler, faire connaître ou savoir, montrer (δεικνύει, σημαίνει) ; 2. il fait partie du champ lexical de la parole (λέγει), plus précisément il décrit l'exposition par la parole (διηγείται) ; 3. enfin, il relève du domaine de la pensée et de la réflexion (σκέπτεται, διανοεῖται). Or, le troisième aspect, celui de la réflexion, n'est présent que dans la forme moyenne ; ainsi est-il évident que les derniers deux verbes se réfèrent à la forme φράζεται qui ne nous intéresse pas ici, car ἔρμηνεύω n'est jamais glosé par le moyen φράζομαι.

Le sens de φράζομαι est précisé dans les gloses suivantes de Hésychios desquelles ressort que le verbe au moyen appartient aux *verba putandi* tels que διανοέομαι, σκέπτομαι, συνήμι, νοέω, λογίζομαι, βουλευομαι, γινώσκω, τεκμαίρομαι :

φράσαι· διανοήθητι, σκέψαι (φ 834 Hansen-Cunningham), cf. σκέπτεται, διανοεῖται plus haut

φράσασθαι· φρασθῆναι, συνιέναι (φ 840 Hansen-Cunningham)

φρασάμενος· σκεψάμενος, νοήσας, λογισάμενος (φ 842 Hansen-Cunningham)

ἄλλως ἂν φράζεσθε σαωσέμεν (T 401) ἐτέρως δὲ βουλευσασθε σῶσαι τὸν ἡνίοχον ἡμῶν (α 3191 Latte)

τεκμαίρεσθαι· σκέπτεσθαι. φράζεσθαι (τ 377 Hansen-Cunningham ; cf. *Etymologicum magnum* col. 750, éd. Gaisford : τεκμηριοῦσθαι· σκέπτεσθαι, φράζεσθαι)

ἐφρασάμην· συνῆκα, ἔγνω (ε 7538 Latte)

ἐφράσθη· συνῆκεν, ἔγνω, ἐνόησεν (ε 7539 Latte)

νόησεν· ἐφράσθη (ν 613 Latte)

La différence sémantique entre les formes actives et moyennes est signalée dans l'*Etymologicum Gudianum*, p. 557 éd. Sturz : φράσον καὶ φράσαι διαφέρει. φράσον μὲν τὸ εἰπέ· φράσαι δὲ ἀντὶ τοῦ διανοήθητι

L'actif φράζω semble donc afficher deux aspects sémantiques : celui de faire connaître, indiquer et celui, plus spécifique, de faire connaître au moyen de la parole (d'où « dire »), ce que confirment d'autres gloses d'Hésychios : φράσαντας est interprété comme εἰπόντας, δείξαντας, λέξαντας (φ 835 Hansen-Cunningham), cf. φρασθέν· λεχθέν. δειχθέν, καὶ τὰ ὅμοια

(φ 837 Hansen-Cunningham), πέφραδεν· εἶπεν. ἐσήμηνεν (π 2124 Hansen), πεφράδοι· διασημήνειεν. εἶποι (π 2125 Hansen), ἐπέφραδεν· διεσάφησεν. εἶπεν (ε 4508 Latte), ἐπέφρασαν· διεσήμαναν. εἶπον (ε 4510 Latte), δηλῶσαι· φράσαι. δεῖξαι. σημᾶναι (δ 816 Latte), ἔφρασεν· ἐδήλωσεν (ε 7537 Latte).

On peut néanmoins supposer qu'en commentant ἐρμηνεύοντες par φράζοντες, le lexicographe du V^e/VI^e siècle¹⁵⁰ avait l'intention de faire ressortir surtout l'aspect de « montrer/faire voir/indiquer au moyen de la parole ». Autrement dit, ἐρμηνεύω est mis en équivalence avec φράζω dans la mesure où ce dernier est un *verbum dicendi*¹⁵¹. D'un côté, c'est le plus fréquemment par la parole qu'on (dé)montre ou révèle quelque chose ou qu'on donne une information. De l'autre, surtout dans son usage post-homérique, φράζω s'emploie incontestablement au sens énonciatif (quelle que soit sa nuance exacte : expliquer, exposer, signaler, etc.).

Le *Lexique* d'Hésychios n'est pas le seul ouvrage qui rapproche ces deux termes. Harpocraton, l'auteur du *Lexique des orateurs attiques*, explique ainsi l'emploi de ὀνομάζων dans le discours *Sur la couronne* de Démosthène : ὀνομάζων · ἀντὶ τοῦ φράζων, ἐρμηνεῖα χρώμενος. Φράζειν et ἐρμηνεῖα χρῆσθαι sont proposés comme deux manières équivalentes d'exprimer le sens de ὀνομάζειν dans *Sur la couronne* 35. Puisque dans ce cas on sait précisément à quel texte se réfère la glose d'Harpocraton, on est en mesure de confirmer que cet emploi particulier de ὀνομάζειν correspond à « dire ; employer une expression »¹⁵². Il s'ensuit que φράζειν est ici employé comme synonyme de ἐρμηνεῖα χρῆσθαι dans son acception de *verbum dicendi*¹⁵³.

Un autre exemple où ἐρμηνεύω est remplacé par φράζω figure dans le texte des scholies de Thucydide. La phrase γνῶναί τε τὰ δέοντα καὶ ἐρμηνεῦσαι ταῦτα dans *La Guerre du Péloponnèse* II, 60 est élucidée par cette paraphrase du scholiaste : νοεῖν μὲν τὰ δέοντα, φράζειν δὲ δύνασθαι τὰ νοηθέντα καλῶς, où νοεῖν correspond à γνῶναι et φράζειν (δύνασθαι) *kalôs* rend ἐρμηνεῦσαι (« exprimer ; exposer »). La source de cette scholie peut bien être le texte même de l'historien. La phrase en question fait partie du discours (*démégorie*) de

¹⁵⁰ Sur la date de Hésychios voir *Hesychii Alexandrini Lexicon. Volumen I, A-D*, éd. Kurt Latte, Hauniae : E. Munksgaard, 1953, p. VII s.

¹⁵¹ B. Rochette va, nous semble-t-il, peut-être trop loin en concluant que cette glose d'Hésychios « montre que le verbe peut-être perçu comme synonyme de "dire" » (Rochette, Bruno, « Remarques sur le vocabulaire grec de la traduction », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 80/1, 2002, 25-34, p. 30).

¹⁵² Voici le passage en question : οὐ γὰρ τὰ ῥήματα τὰς οικειότητας ἔφη βεβαιοῦν, μάλα σεμνῶς ὀνομάζων, ἀλλὰ τὸ ταῦτά συμφέρειν (« Car ce ne sont pas les mots qui scellent les amitiés, a-t-il dit en s'exprimant de manière fort solennelle, mais l'intérêt commun »). Sur le sens de ὀνομάζειν dans cet endroit voir aussi *LSJ* s.v. ὀνομάζω IV « utter names or words ».

¹⁵³ Peut-être n'est-il pas sans intérêt de rappeler que cette glose d'Harpocraton a été reprise à la fois par Photios et la Souda.

Périclès qui fait sa propre apologie devant le peuple et énumère quatre qualités que tout homme d'Etat doit posséder et que lui-même croit avoir. Il revient ensuite à chacune de ces vertus et en expliquant pourquoi elles sont indispensables, il paraphrase ses propres paroles :

καίτοι ἐμοὶ τοιοῦτῳ ἀνδρὶ ὀργίσεσθε ὃς οὐδενὸς ἥσσω οἶομαι εἶναι γνῶναι τε τὰ δέοντα καὶ ἐρμηνεῦσαι ταῦτα, φιλόπολις τε καὶ χρημάτων κρείστων. ὃ τε γὰρ γνοὺς καὶ μὴ σαφῶς διδάξας ἐν ἴσῳ καὶ εἰ μὴ ἐνεθυμήθη· ὃ τε ἔχων ἀμφοτέρα, τῇ δὲ πόλει δύσνους, οὐκ ἂν ὁμοίως τι οἰκείως φράζοι· προσόντος δὲ καὶ τοῦδε, χρήμασι δὲ νικωμένου, τὰ ζύμπαντα τούτου ἐνὸς ἂν πωλοῖτο.

Pourtant c'est contre moi que vous vous irritez, moi qui suis un homme qui, je crois, n'est inférieur à personne pour connaître ce qu'il faut et le *formuler*¹⁵⁴, qui est patriote et qui sait résister à l'argent. Car si quelqu'un possède le savoir, mais ne l'*expose* pas clairement, c'est comme s'il n'avait pas délibéré. Qui a les deux qualités, mais est malveillant envers la cité, ne saurait *s'exprimer* avec dévotion comme celui qui aime sa patrie. Si enfin quelqu'un était aussi patriote, mais se laissait dominer par l'argent, il vendrait tout pour ce seul gain.

Stylistiquement, le texte de Thucydide est marqué par la *variatio* (μεταβολή), figure de style qui consiste à varier des expressions surtout en les remplaçant par des synonymes¹⁵⁵. Ainsi, on peut remarquer que ἐνθυμέομαι se substitue à γινώσκω qui est déjà apparu deux fois (γνῶναι, γνοὺς). L'idée exprimée par ἐρμηνεῦσαι est rendue par des formes de διδάσκω et φράζω. Périclès postule (entre autres) qu'un homme d'Etat sait (γνῶναι) ce qu'il faut décider et qu'il est en même temps capable de l'exposer (ἐρμηνεῦσαι). Lorsqu'il revient à cet argument, il change d'expression¹⁵⁶ : il ne suffit pas de savoir, il faut aussi être en mesure de faire connaître (διδάξας) ses intentions ; mais il ne suffit pas non plus de posséder ces deux qualités, si on n'est pas dédié à la patrie, car on ne saurait s'exprimer (φράζοι) avec dévotion, comme il convient. Si ἐρμηνεύω est remplacé ici par deux verbes différents, c'est parce que Thucydide devait les considérer comme synonymes dans ce contexte. Il importe surtout de souligner que φράζω figure comme synonyme de ἐρμηνεύω non seulement dans les scholies, dont le contenu remonte probablement aux alentours du IV^e siècle de notre ère¹⁵⁷, mais

¹⁵⁴ Pour le sens de ἐρμηνεύω dans ce passage, voir déjà Estienne, Henri, *Thesaurus graecae linguae*, éd. Charles-Benoît Hase, Wilhelm Dindorf et Gottlieb Immanuel Dindorf, vol. 3, Parisii : A. Firmin-Didot, 1835, p. 2040 : « vertitur Explico. Sed malim hic Eloqui ».

¹⁵⁵ Cf. Ros, J., *Die μεταβολή (Variatio) als Stilprinzip des Thukydides*, Schöningh : Paderborn, 1938.

¹⁵⁶ Le fait que le Périclès de Thucydide paraphrase ses propres mots en développant son argument a été déjà signalé par Denys d'Halicarnasse, *Thucydide* 45 : ὁ δὲ δημαγωγὸς οὐκ ἀρκεῖται τούτοις ἀλλ' ἐπεξεργάζεται τε τούτους καὶ μεταφράζει τὰ ῥηθέντα.

¹⁵⁷ Luschkat, Otto, « Die Thukydidesscholien: Zu ihrer handschriftlichen Grundlage, Herkunft und Geschichte », *Philologus*, vol. 98, 1954, 14-58, p. 47.

également dans le texte de l'historien athénien, preuve que la proximité sémantique entre φράζω et ἐρμηνεύω était déjà perçue à l'époque classique.

Tous ces éléments confirment l'hypothèse énoncée plus haut que φράζω est évoqué comme synonyme de ἐρμηνεύω dans son acception de *verbum dicendi*¹⁵⁸. Plus important encore, ils révèlent en même temps qu'une partie du champ sémantique du verbe ἐρμηνεύω (et des mots apparentés) couvre le sens de « dire, énoncer, exprimer etc. ».

L'extrait de Thucydide n'est pas le seul texte classique qui nous permet de conclure à cette valeur sémantique de ἐρμηνεύω.

Pour donner un autre exemple, citons le texte de l'*Economique* de Xénophon XI, 23 :

Ἄλλ' εἰ καὶ ἐρμηνεύειν τοιαῦτα μελετᾷς, τοῦτό μοι, ἔφην ἐγώ, ἔτι, ὃ Ἰσχύμαχε, δῆλωσον. Οὐδὲν μὲν οὖν, ὃ Σώκρατες, παύομαι, ἔφη, λέγειν μελετῶν.

« Mais dis-moi, Ischomaque », dis-je, « encore une chose : tu t'occupes aussi de *parler* sur ces sujets ? ». « Mais bien sûr, Socrate », dit-il, « je m'occupe sans cesse de *pratiquer la parole*. »

A la question de Socrate, s'il s'occupe non seulement de concevoir les discours judiciaires (cf. XI, 22), mais s'il s'exerce aussi à les prononcer, à les rendre en paroles (ἐρμηνεύειν), Isomaque répond à l'affirmative qu'il ne cesse jamais de parler, de faire les discours (λέγειν). L'Ischomaque de Xénophon remplace – dans sa réponse – ἐρμηνεύω de Socrate par λέγω, en donnant ainsi à comprendre que (du moins dans ce contexte) il tient leur sens pour équivalents. Cela implique que ces deux verbes peuvent être considérés comme synonymes et confirme que l'une des acceptions de ἐρμηνεύω est « dire, parler, énoncer ».

Une autre preuve qu'il en est ainsi apporte le texte de la *Rhétorique à Alexandre* 1435a 2-5 :

ὅπως δὲ καλλίστην ποιήσεις τὴν ἐρμηνείαν, νῦν δηλώσομεν. Πρῶτον μὲν οὖν εἰς δύο ἐρμηνεύειν, εἴτα σαφῶς δεῖ λέγειν. σχήματα δὲ ἐστὶ τοῦ εἰς δύο λέγειν τάδε (...).

¹⁵⁸ Cf. les équivalents latins de φράζω chez Thucydide donnés par le *Lexicon Thucydideum* de Bétant : *aperire, declarare, dicere, nunciare, praecipere* (Bétant, Élie-Ami, *Lexicon Thucydideum*, vol. II, Genève : E. Carey, 1847, p. 495 s.) ; cf. aussi Ros, J., *op. cit.*, p. 118 et *Lexicon Thucydideum*, London 1824, s. v. φράζω (sans page).

Nous allons indiquer maintenant comment rendre l'expression la meilleure possible. Il faut d'abord *pratiquer l'expression* à deux termes et ensuite *parler* clair. Voici quelles sont les formes de *l'expression* à deux termes : (...) ¹⁵⁹.

Dans cet extrait, l'auteur anonyme alterne λέγω et ἐρμηνεύω visiblement sans aucune distinction. Le fait qu'il est même permis de varier entre ces deux verbes dans ce qui paraît être un *terminus technicus* (εἰς δύο ἐρμηνεύειν = εἰς δύο λέγειν) prouve que, pour l'auteur de la *Rhétorique à Alexandre*, λέγω et ἐρμηνεύω sont les termes à sens parfaitement équivalents : on peut substituer l'un par l'autre sans arriver à la confusion.

Comme le montrent les pages précédentes, ἐρμηνεύω a subi un déplacement de son sens central : en tant que dérivation de ἐρμηνεύς, nous supposons que l'acception primaire du verbe était « interpréter, traduire à l'oral ». Ce sens n'a pas disparu de son sémantisme (cf., par exemple, en IV^e siècle, Xénophon, *Anabase* V, 4, 4 : καὶ ἔλεξε Ξενοφῶν, ἡρμήνευε δὲ Τιμησίθεος), mais il est devenu plus marginal. La structure sémantique de ἐρμηνεύω a été reconstruite : le sens « exprimer », à l'origine dérivé du sens étymologique (« traduire à l'oral = exprimer par une autre langue ; exercer la fonction d'interprète ») par la généralisation de celui-ci, gagne en importance et devient central. Si les emplois de ἐρμηνεύς attestés en V^e siècle remontent et renvoient à son sens étymologique (il s'agit du transfert du sens d'un langage vers un autre quelle que soit sa nature, ou de sa visualisation par un autre moyen), le verbe dénominal ἐρμηνεύω (ainsi que sa dérivation ἐρμηνεία) affiche, à partir de sa première attestation en V^e siècle et dans les textes du IV^e siècle que l'on a recensés, une prévalence significative de l'acception « exprimer, formuler » ¹⁶⁰. Le sens périphérique qui était au début une instanciation de la signification prototypique s'est enraciné et est devenu un nouveau prototype ¹⁶¹.

Ceci étant, ἐρμηνεύω cesse d'être appréhendé et « senti » comme l'expression typique de la traduction, tout en retenant cette valeur. L'application de ἐρμηνεύω à d'autres domaines que celui de la traduction interlinguale entraîne l'apparition, à partir du II^e siècle avant

¹⁵⁹ Trad. P. Chiron, CUF.

¹⁶⁰ Cf., pour comparaison, le verbe français *arriver* : signifant au début « toucher la rive, aborder », il change de sens par la généralisation de sa signification primaire pour en arriver à signifier « parvenir à destination, atteindre ».

¹⁶¹ Cf. la description des changements sémantiques du verbe τρέφω du point de vue de la théorie du prototype dans Clarke, Michael, « Semantics and Vocabulary », in Egbert J. Bakker (éd.), *A Companion to the Ancient Greek Language*, Chichester : Wiley-Blackwell, 2010, 120-133, p. 126-129.

notre ère dans la *koinè* hellénistique, des verbes composés qui ont le sens univoque « traduire d'une langue vers une autre ». C'est ainsi que l'on rencontre *διερμηνεύω* et surtout *μεθερμηνεύω*.

DEUXIEME PARTIE

Le rôle de la métaphore dans la terminologie grecque de la traduction

I. Les enjeux de la métaphore (la théorie générale de la métaphore)

En traitant de la métaphore, on ne peut que commencer par Aristote, car « c'est à lui qu'on doit les termes dans lesquels le débat a été formulé pendant plusieurs centaines d'années »¹⁶² et *a fortiori*, comme dit avec justesse Umberto Eco, « parmi des milliers et des milliers de pages écrites à propos de la métaphore, peu ajoutent quoi que ce soit de substantiel aux deux ou trois premiers concepts fondamentaux énoncés par Aristote »¹⁶³. Selon la simple définition d'Aristote, la métaphore est « l'application¹⁶⁴ (à une chose) d'un nom qui n'est pas le sien propre » (μεταφορὰ δὲ ἐστὶν ὀνόματος ἀλλοτρίου ἐπιφορά, *Poétique*, 1457b 6-7)¹⁶⁵.

Les pages suivantes seront dédiées aux enjeux majeurs de la métaphore : tout en se fondant sur les remarques séminales d'Aristote, elles se proposent également d'examiner quelques théories postérieures tant dans l'Antiquité que chez les modernes en vue de faire ressortir les éléments dans la théorie de la métaphore qui permettront de mieux évaluer la nature métaphorique du vocabulaire de la traduction.

Selon Aristote, la métaphore est la meilleure façon d'apprendre quelque chose de nouveau. Voici ce que le Stagirite constate dans le troisième livre de la *Rhétorique* :

¹⁶² Kirby, John T., « Aristotle on Metaphor », *The American Journal of Philology*, vol. 118 / 4, 1997, p. 517-554, p. 518.

¹⁶³ Eco, Umberto, « The Scandal of Metaphor: Metaphorology and Semiotics », *Poetics Today*, vol. 4 / 2, 1983, p. 217-257, p. 217 s.

¹⁶⁴ Sur le sens de ἐπιφορά, voir Tamba-Mecz, Irène et Veyne, Paul, « Metaphora et comparaison selon Aristote », *Revue des Études Grecques*, vol. 92 / 436-437, 1979, 77-98, p. 79 s. et Kirby, John T., *op. cit.*, p. 532 s.

¹⁶⁵ Comme on peut le constater à partir de cette définition, Aristote emploie le mot μεταφορὰ dans un sens plus large que ce qu'on entend par « métaphore ». La métaphore ainsi définie inclut ce que la tradition postérieure appelle métonymie, antonomase, synecdoque etc. Pour Aristote, même la comparaison est une sorte de métaphore (cf. *Rhétorique* 1406b 20, 1412b 34 s.). La doctrine des figures et des tropes a été élaborée et développée dans la tradition rhétorique postérieure au Stagirite. Le terme μεταφορὰ renvoie d'ailleurs, chez Aristote, à la fois au nom « déplacé » (*translatum*, correspondant à peu près à « notre » métaphore) et au « déplacement » du nom (*translatio*) ; cf. Tamba-Mecz, Irène et Veyne, Paul, *op. cit.*, p. 84 s. Pour une autre définition de la métaphore qui renvoie à celle d'Aristote, mais ajoute un élément important du point de vue du sémantisme du terme métaphorique, voir Ps.-Hermogène, *L'invention* IV, 10, 1 : τροπή δὲ ἐστὶ τὸ μὴ ἐξ ὑποκειμένου πράγματος ἀλλοτρίου δὲ σημαντικὸν ὄνομα θεῖναι κοινὸν εἶναι δυνάμενον καὶ τοῦ ὑποκειμένου καὶ τοῦ ἐξωθεν ἐμφαινομένου (« la métaphore consiste à employer un nom qui n'appartient pas au sujet donné mais en signifie un autre, et qui peut être commun à la fois au sujet donné et au sujet introduit de l'extérieur », trad. M. Patillon, CUF). Sur la différence entre la théorie aristotélicienne et celle de Ps.-Hermogène, voir Patillon, M., *Introduction* dans *Corpus rhetoricum. Tome III. Ire partie* : Pseudo-Hermogène, *L'invention*. Anonyme, *Synopse des exordes*, éd. Michel Patillon, Paris : Les Belles lettres, 2012, p. C-CIV ; cf. aussi Stanford, W. B., *Greek Metaphor*, Oxford : Basil Blackwell, 1936, p. 14-19 (et la critique de son approche dans Barker, Andrew, « Shifting frontiers in ancient theories of metaphor », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 45, 1999, 1-16, p. 1-2).

τὸ γὰρ μανθάνειν ῥαδίως ἢ δὴ φύσει πᾶσιν ἐστί, τὰ δὲ ὀνόματα σημαίνει τι, ὥστε ὅσα τῶν ὀνομάτων ποιεῖ ἡμῖν μάθησιν, ἥδιστα. αἱ μὲν οὖν γλῶτται ἀγνώτες, τὰ δὲ κύρια ἴσμεν· ἢ δὲ μεταφορὰ ποιεῖ τοῦτο μάλιστα· ὅταν γὰρ εἶπη τὸ γῆρας καλάμην, ἐποίησεν μάθησιν καὶ γνῶσιν διὰ τοῦ γένους· ἄμφορ γὰρ ἀπηνθηκότα.

(1410b 10-15)

Il est naturellement agréable à tous d'apprendre facilement. Or les mots désignent quelque chose, de sorte que les mots qui nous font apprendre sont les plus agréables. Or, les mots insolites sont inconnus et ceux courants¹⁶⁶, nous les connaissons ; c'est la métaphore qui produit surtout cela ; car lorsque (le poète) appelle la vieillesse un chaume¹⁶⁷, il fournit une instruction et une connaissance par le moyen du genre : car l'un et l'autre sont défleuris¹⁶⁸.

Afin de bien comprendre ce passage d'Aristote, il sied de distinguer nettement entre les noms et leurs *designata* (ce qu'ils désignent, ce à quoi ils réfèrent). Le nom γῆρας, par exemple, renvoie à la dernière étape de la vie, c'est un ὄνομα κύριον, un terme ordinaire dont on connaît le *designatum*. Si on le remplace par une γλῶττα, un mot insolite et rare¹⁶⁹, on apporte un changement stylistique, mais cela n'apportera rien de nouveau du point de vue cognitif. Si, en revanche, on se sert d'un terme connu et usité pour le mettre à la place de « la vieillesse » (γῆρας), une nouvelle connaissance est produite concernant le *designatum* de cette dernière. En quoi consiste-t-elle ?

Les objets réels et les notions auxquels les mots réfèrent se trouvent dans un réseau de relations qui les relie entre eux. Or, ces relations sont invisibles dans l'usage des mots : les mots *per se*, étant des signes arbitraires (cf. Aristote, *Sur l'interprétation* 16a 26-27), ne nous apprennent rien sur la nature des choses qu'ils désignent. C'est au contraire à travers la métaphore que la nature des *designata* et leurs rapports réels apparaissent. La métaphore consiste à appliquer (ἐπιφορὰ) à une chose un nom qui n'est pas le sien propre, mais qui désigne une autre chose : or, cette application n'est pas arbitraire, car elle se fonde sur les

¹⁶⁶ Ou « propres ». Sur la définition de κύρια et γλῶτται et leur distinction, voir *Poétique* 1457b 3-4 : λέγω δὲ κύριον μὲν ὃ χρῶνται ἕκαστοι, γλῶτταν δὲ ὃ ἕτεροι. Κύρια sont donc les termes en usage, mais « il est difficile de nier que la structure qui conduira à la distinction entre nom propre et métaphore soit déjà en place, quand la métaphore est définie comme "application d'un nom étranger" », cf. Laks, André, « Substitution et connaissance: Une interprétation unitaire (ou presque) de la théorie aristotélicienne de la métaphore », in David J. Furley, Alexander Nehamas, (éds.). *Aristotle's Rhetoric. Philosophical Essays*, Princeton, Princeton University Press, 1994, 283-305, p. 284.

¹⁶⁷ Cf. Homère, *Odyssée* XIV, 214.

¹⁶⁸ Sauf indication contraire, les traductions sont miennes.

¹⁶⁹ Γλῶττα est un terme inusité : il peut s'agir de mots désuets ou bien de néologismes etc. (pour quelques exemples de γλῶτται voir Aristote, *Rhétorique* 1406a 6-10). Aristote fait remarquer que les γλῶτται sont appropriées à la poésie épique, car ces termes ont quelque chose de « noble et élevé » (σεμνὸν καὶ αὔθαδες), cf. *Rhétorique* 1406b 2-3.

rapports réels entre ces *designata*. Il peut s'agir, par exemple, des objets ou des notions qui appartiennent au même genre (comme dans le cas de la vieillesse et du chaume : les deux sont défleuris) ou bien d'une autre relation pourvu qu'il y ait similitude entre eux. Car « bien faire les métaphores, c'est apercevoir le semblable » (τὸ γὰρ εὖ μεταφέρειν τὸ τὸ ὅμοιον θεωρεῖν ἔστιν, Aristote, *Poétique* 1459a 7-8)¹⁷⁰. C'est grâce au semblable, explicite Aristote, que la métaphore possède une certaine portée cognitive :

ἡ μὲν γὰρ μεταφορὰ ποιεῖ πῶς γινώριμον τὸ σημαινόμενον διὰ τὴν ὁμοιότητα (πάντες γὰρ οἱ μεταφέροντες κατὰ τινὰ ὁμοιότητα μεταφέρουσιν).

Topiques 140a 8-11

En effet, la métaphore fait connaître en quelque sorte ce qu'elle désigne, grâce à la ressemblance (car tous ceux qui font des métaphores les font selon une certaine ressemblance).

Etre semblable veut dire partager en commun avec une autre entité quelque chose d'identique¹⁷¹, plus précisément posséder la même qualité (essentielle), car « semblable et dissemblable ne se dit qu'au regard des qualités » (ὅμοια δὲ καὶ ἀνόμοια κατὰ μόνας τὰς ποιότητας λέγεται, Aristote, *Catégories* 11a 15-16)¹⁷². La métaphore naît de la vision du semblable : le créateur d'une métaphore réussie doit d'abord reconnaître la similitude entre deux objets (donc saisir un élément identique) pour pouvoir ensuite transporter le nom de l'un à l'autre. (Il s'agit de trouver un terme qui peut le mieux exprimer la qualité commune.) Un *designatum* ayant obtenu la désignation appartenant à une autre entité, il est plutôt aisé d'identifier certains aspects dans ce *designatum* lesquels le rapprochent de l'autre (dont est tirée la désignation), c'est-à-dire ces mêmes qualités essentielles qui appartiennent à chacun

¹⁷⁰ L'importance de la similitude entre deux notions de la métaphore est soulignée dans presque toute la tradition rhétorique antique, cf. Démétrios, *Du style* 78 (μεταφοραῖς χρηστέον ... μήτε μὴν πόρρωθεν μετενηγεμέναις, ἀλλ' αὐτόθεν καὶ ἐκ τοῦ ὁμοίου, « il faut se servir des métaphores. Elles ne doivent pas être tirées de loin, mais elles doivent provenir du même registre et d'une similitude ») ; Tryphon, *Les figures de style, Rhétoriques Graeci* III, p. 191 s., éd. Spengel (μεταφορὰ ἐστὶ λέξις μεταφερομένη ἀπὸ τοῦ κυρίου ἐπὶ τὸ μὴ κύριον ἐμφάσεως ἢ ὁμοιώσεως ἔνεκα, « métaphore est une expression transposée de son usage propre à celui impropre à cause de l'emphase ou de la similitude ») ; Cicéron, *L'Orateur* 92 (*tralata dico ... quae per similitudinem ab alia re ... transferuntur*, « j'appelle métaphore le mot transféré d'une autre notion en vertu de la similitude ») ; *De l'orateur* III, 167 (*sumpta re simili verba illius rei propria deinceps in rem aliam, ut dixi, transferuntur*, « après avoir pris une chose ressemblante, on applique ensuite, comme je l'ai dit, sa désignation à un autre objet ») ; *Rhétorique à Herennius* IV, 45 (*Translatio est cum verbum in quandam rem transferetur ex alia re, quod propter similitudinem recte videbitur posse transferri*, « la métaphore consiste au transfert d'un mot d'une chose à une autre ; le mot semblera pouvoir être bien transféré, s'il y a la similitude »).

¹⁷¹ Cf. Aristote, *Topiques* 108a 16-17 : ἡ γὰρ ὑπάρχει τι αὐτοῖς ταῦτόν, ταύτη ὁμοιά ἐστιν (« car c'est dans la mesure où il appartient aux entités quelque chose d'identique qu'elles sont semblables »).

¹⁷² Cf. aussi *Métaphysique* 1021a 11-12 : ὅμοια δ' ὧν ἡ ποιότης μία (« celles choses sont semblables dont la qualité est une »), voir aussi 1018a 15-18 et 1054b 3-13.

d'eux et qui ont permis la transposition du nom (le fait d'avoir perdu la fleur dans le cas de la vieillesse et du chaume). Ces qualités sont une sorte d'universel¹⁷³. Aussi, la métaphore révèle-t-elle ce qui est universel dans un *designatum*. Elle a « un rôle d'universalisation de la représentation ; c'est à ce titre qu'elle produit une "μάθησις" »¹⁷⁴. En révélant et en permettant de saisir l'universel, la métaphore donne ainsi à connaître « en quelque sorte » (πως) un objet à travers sa ou ses qualités. En effet, le nom métaphorique, tout en conservant son *designatum* ordinaire, réfère au premier chef à ses propriétés essentielles : « chaume » dans la métaphore choisie par le Stagirite ne désigne pas une tige des céréales après la moisson ou une herbe desséchée, mais évoque plutôt ses qualités les plus éminentes¹⁷⁵ - aridité, fragilité et notamment perte de la fleur (ce nom « déplacé » ne renvoie pas vraiment au dernier stade d'un brin, mais au dernier stade tout court)¹⁷⁶. La métaphore met ainsi en évidence une notion (universelle) qui existe réellement dans l'objet, mais qui n'est pas exprimée dans sa désignation ordinaire.

On peut aussi concevoir la métaphore comme le produit de deux synecdoques¹⁷⁷. Dans la démarche métaphorique $D \rightarrow (I) \rightarrow A$ où D est le terme de départ, I représente un terme intermédiaire et A le terme d'arrivée, il faut que I soit la synecdoque généralisante de D et A la synecdoque particularisante de I¹⁷⁸. Dans l'exemple choisi par Aristote, la vieillesse est désignée par un chaume ; en y appliquant ce schéma, on pourra écrire :

chaume → défleuri → vieillesse.

Il est aisé de remarquer que le terme intermédiaire (I) représente l'universel – un *tertium quid* innommé et commun à la fois à D et A. I peut donc être saisi comme synecdoque

¹⁷³ Cf. Aristote, *Sur l'interprétation* 17a 39-40 : λέγω δὲ καθόλου μὲν ὃ ἐπὶ πλειόνων πέφυκε κατηγορεῖσθαι (« j'appelle universel ce qui, par sa nature, est affirmé d'une pluralité »), voir aussi *Topiques* 160a 37-39 : ἢ γὰρ δι' ἐπαγωγῆς ἢ δι' ὁμοιότητος ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τὸ καθόλου λαμβάνουσιν (« c'est en effet soit par induction soit par similitude que, la plupart du temps, on se fait accorder l'universel », trad. J. Brunschwig, CUF, modifiée).

¹⁷⁴ Petit, Alain, « Métaphore et mathésis dans la Rhétorique d'Aristote », dans *Recherches sur la philosophie et le langage*, 9. *La Métaphore*, éd. Henri Joly, Grenoble : Université des Sciences Sociales de Grenoble, 1988, p. 59-71, p. 66.

¹⁷⁵ Il en va de même pour une métaphore bien connue et répandue dans la littérature grecque, celle de « l'homme carré » (τετράγωνος ἄνθρωπος), dont l'origine est due à Simonide (fr. 5 Bergk, cf. Platon, *Protagoras* 339b). « Carré » ne signifie pas ici « quadrangulaire », mais réfère à la qualité essentielle d'un carré qui est une figure parfaitement égale dans toutes ses parties et leurs rapports. L'adjectif ne représente pas la perfection géométrique, mais la perfection tout court, cf. Aristote, *Rhétorique* 1411b 26-27 : τὸν ἀγαθὸν ἄνθρωπον φάναι εἶναι τετράγωνον μεταφορᾶ· ἄμφω γὰρ τέλεια (« c'est une métaphore que de dire que l'homme de bien est carré, car les deux sont parfaits »). Cf., à propos de cette métaphore, Pernot, Laurent, *L'ombre du tigre : recherches sur la réception de Démosthène*, Napoli : D'Auria, 2006, p. 169-171.

¹⁷⁶ Cf. Petit, Alain, *op. cit.*, p. 66 : « La métaphore, en suspendant la fonction dénotative du nom "déplacé", amplifie dans la représentation de son *designatum* une propriété majeure, qui se trouve ainsi isolée et peut s'appliquer au second objet. »

¹⁷⁷ Groupe μ (Dubois, Jacques et al.), *Rhétorique générale*, Paris : Larousse, 1970, p. 108 s.

¹⁷⁸ Cette description ne s'applique qu'à la métaphore « conceptuelle » qui s'appuie sur les sèmes communs à D et A. La métaphore « référentielle » (reposant sur les parties communes de D et A), ne nous intéresse pas ici.

généralisante de D et A, ce qui revient à dire que les deux termes/entités (selon le point de vue qu'on adopte) y participent. I est alors le genre commun (γένος selon la terminologie d'Aristote) auquel les deux termes de la métaphore appartiennent (D, A ⊆ I). Suivant la terminologie linguistique, I est un sème contenu dans le sémantisme des deux termes. En disant par métaphore D au lieu de A, ce sème (qui est leur genre commun et l'universel qu'ils partagent) apparaît.

La métaphore, en exposant l'universel, fait en même temps ressortir la proximité ontologique entre les objets qui le partagent. La fonction métaphorique constitue alors « la manifestation de ce que l'usage des noms dissimule (...), c'est-à-dire la solidarité des *designata* »¹⁷⁹. La proximité ontologique des deux *designata* (constituée par leurs rapports, propriétés ou leur appartenance au même genre etc.) se trouve ainsi transportée et restituée au niveau lexical.

Or la métaphore, tout en s'appuyant sur la similitude entre deux *designata*, affirme de fait leur identité. Elle réunit deux notions sous un seul terme. La métaphore, à la différence de comparaison, représente une sorte de prédication. Elle peut être décrite en termes de jugement d'identité (« x est y ») : le poète dit que la vieillesse *est* un chaume, la métaphore dit que ceci *est* cela.

ἔστιν γὰρ ἡ εἰκὼν ... μεταφορὰ διαφέρουσα προθέσει· διὸ ἦττον ἡδύ, ὅτι μακροτέρως· καὶ οὐ λέγει ὡς τοῦτο ἐκεῖνο.

Aristote, *Rhétorique* 1410b 17-19

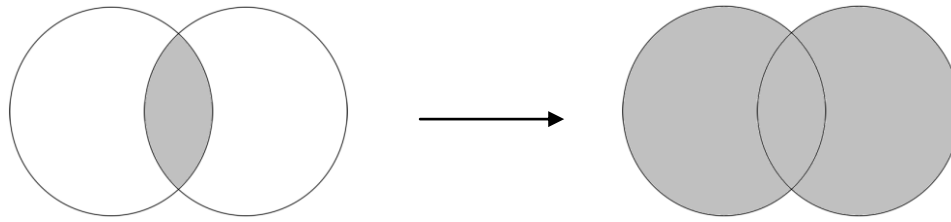
La comparaison (...) est en effet une métaphore, à la différence qu'elle ajoute un préalable¹⁸⁰. Aussi est-elle moins agréable, parce qu'elle allonge. En outre elle ne dit pas que ceci est cela¹⁸¹.

Les auteurs de la *Rhétorique générale* (« le groupe μ ») décrivent cet effet de la métaphore en utilisant le diagramme qu'il convient de reproduire ici :

¹⁷⁹ Petit, Alain, *op. cit.*, p. 64.

¹⁸⁰ Sur le sens de πρόθεσις dans ce passage, voir Tamba-Mecz, Irène et Veyne, Paul, *op. cit.*, p. 85 s. *Contra* : Laks, André, « Substitution et connaissance: Une interprétation unitaire (ou presque) de la théorie aristotélicienne de la métaphore », in David J. Furley, Alexander Nehamas, (éds.). *Aristotle's Rhetoric. Philosophical Essays*, Princeton : Princeton University Press, 1994, 283-305, p. 298, n. 92. Rapp traduit προθέσει « durch die Form der Behauptung », cf. son commentaire dans : Aristoteles, *Rhetorik*, trad. Christof Rapp, vol. II, Berlin : Akademie Verlag, 2002, p. 892.

¹⁸¹ Traduction de A. Motte, Pléiade.



Ils ajoutent cette description : « La métaphore extrapole, elle se base sur une identité réelle manifestée par l'intersection de deux termes pour affirmer l'identité des termes entiers. Elle étend à la *réunion* des deux termes une propriété qui n'appartient qu'à leur intersection »¹⁸².

Le fait que la métaphore opère une identification est significatif du point de vue cognitif :

συλλογισμὸς ἔστιν ὅτι τοῦτο ἐκεῖνο, ὥστε μανθάνειν τι συμβαίνει.

Aristote, *Rhétorique* 1371b 9-10

C'est un raisonnement (que de dire) que ceci est cela de sorte qu'il arrive qu'on apprend quelque chose.

διὰ γὰρ τοῦτο χαίρουσι τὰς εἰκόνας ὁρῶντες, ὅτι συμβαίνει θεωροῦντας μανθάνειν καὶ συλλογίζεσθαι τί ἕκαστον, ὅσον ὅτι οὗτος ἐκεῖνος.

Aristote, *Poétique* 1448b 15-17

Les gens se réjouissent à voir des images à cause du fait qu'il leur arrive d'apprendre en les regardant et de déduire ce qui est chaque chose, par exemple que celui-ci est celui-là.

Les images entraînent un processus cognitif qui consiste à identifier comme x la chose ou la personne peinte : on comprend par exemple que celui (οὗτος : y) qui est représenté sous telle ou telle forme, est de fait une personne x (ἐκεῖνος). Alors que l'image « dit » que $x = y$, le processus cognitif qu'elle déclenche est inverse : y est donné et il s'agit de savoir ce qu'il représente ; la connaissance est acquise quand le récepteur découvre que $y = x$. La métaphore donne lieu au même raisonnement (il s'agit, en effet, d'une expression « imagée »). Elle dit que $x = y$, elle identifie vieillesse (x) et chaume (y) ; or x n'est pas mentionné, il est remplacé et représenté par y et c'est au récepteur de déchiffrer que le poète, tout en disant y , se réfère à

¹⁸² Cf. Groupe μ (Dubois, Jacques et al.), *op. cit.*, p. 107.

x. Pour ce faire, il doit d'abord trouver l'élément commun (représenté dans le diagramme par l'intersection de deux cercles) aux deux termes *x* et *y* (dans le cas de la vieillesse et du chaume c'est la perte de la fleur, la fragilité etc.¹⁸³) pour arriver à la conclusion que sous *y* il faut comprendre *x* (*y* = *x*). Ainsi, tout comme dans le cas de l'image, s'agit-il d'inverser le procédé qui est à l'œuvre dans la constitution de la métaphore : si le créateur de la métaphore passe par le repérage de la similitude entre deux choses au déplacement du nom de l'une à l'autre, le lecteur/auditeur doit « annuler le déplacement métaphorique »¹⁸⁴, c'est-à-dire passer par la découverte de ce terme innommé qu'est l'universel partagé par l'entité dont le nom est donné et (au moins) une autre afin de détecter quelle est cette autre entité. La connaissance que procure la métaphore a donc une forme de décodage¹⁸⁵ ; il n'est pas étonnant, dès lors, qu'Aristote fait remarquer à propos des métaphores qu'elles « sont énigmatiques » (μεταφοραὶ γὰρ αἰνίττονται, *Rhétorique* 1405b 4-5 ; cf. *Poétique* 1458a 25-30¹⁸⁶). Car, à la différence des termes ordinaires et usuels (τὰ κύρια), dont on connaît (ἴσμεν) immédiatement le *designatum*, pour comprendre ce que désigne une métaphore, il nous faut entreprendre une interprétation visant à déchiffrer l'énigme (chaume = vieillesse). Le caractère énigmatique de la métaphore renforce ainsi sa valeur cognitive¹⁸⁷.

En dépit de sa nature « voilée » et de son air étrange, la métaphore est porteuse d'une telle clarté¹⁸⁸ qu'il est possible d'exprimer certaines choses mieux à travers la métaphore qu'en employant les termes usuels (ou « propres ») :

Ἔνια μέντοι σαφέστερον ἐν ταῖς μεταφοραῖς λέγεται καὶ κυριώτερον ἢ περ ἐν αὐτοῖς τοῖς κυρίοις.
(Démétrios, *Du style* 82)

Il y a même certaines choses qui s'expriment plus clairement et plus proprement par métaphores qu'avec les termes propres eux-mêmes¹⁸⁹.

¹⁸³ Le fait que pour les Grecs, la perte de la fleur était associée au troisième âge, est confirmé, entre autres, par le témoignage de Pollux : ἀπανθεῖν, εἰς γῆρας προχωρεῖν (*Onomasticon* II, 21).

¹⁸⁴ Cf. Laks, André, *op. cit.*, p. 299.

¹⁸⁵ Cicéron parle, à cet égard, du *motus cogitationis* (*L'Orateur* 134 ; cf. *De l'orateur* III, 160).

¹⁸⁶ Cf. Cicéron, *De l'orateur* III, 167.

¹⁸⁷ Cf. *Rhétorique* 1412a 24-26 : τὰ εὖ ἠνιγμένα ... ἡδέα· μάθησις γὰρ, καὶ λέγεται μεταφορὰ (« les bonnes énigmes sont plaisantes ... : elles donnent à apprendre, et sont formulées en métaphores » ; trad. J. Lauxerois).

¹⁸⁸ Cf. *Rhétorique* 1405a 8-9 : καὶ τὸ σαφές καὶ τὸ ἡδὺ καὶ τὸ ξενικὸν ἔχει μάλιστα ἢ μεταφορὰ (« la métaphore possède au plus haut point clarté, agrément et étrangeté », trad. P. Chiron). Cf. aussi Philodème, *Rhétorique*, p. 176 Sudhaus : [λέγου]σι δὲ τινες μεταφορὰς [λαμ]βά[νε]σθαι καὶ συντομ[ίας] χάριν καὶ σαφηνείας (« certains affirment que l'emploi des métaphores est dû à la concision et à la clarté ») et Cicéron, *De l'orateur* III, 157 : *ea transferri oportet quae ... clariorem faciunt rem* (« il faut employer la métaphore qui rend la chose plus claire »).

¹⁸⁹ Trad. P. Chiron, CUF. Cf. aussi Cicéron, *De l'orateur* III, 155.

Comme on vient de le voir, une expression propre manque de capacité, propre à la métaphore, de référer à un objet en exposant clairement ses qualités. Voilà pourquoi il peut être préférable d'utiliser la métaphore au lieu d'un mot propre et ordinaire. La clarté créée par la métaphore résulte du fait que la métaphore, en mettant en relief une propriété universelle, s'adresse à notre perception sensorielle (et notamment, bien évidemment, à la vision) et évoque ainsi des sensations. La métaphore est, dès lors, capable de mettre sous nos yeux de manière vivide un ou plusieurs aspects de la réalité qu'elle cherche à saisir. Une fois de plus, on peut rapprocher la métaphore de l'image : telle une image, elle « peint » en représentant une chose sous une appellation « impropre », mais qui en fait ressortir les « couleurs » ; telle une image, elle apporte à notre regard ce qu'elle vise à exprimer.

Selon Aristote, « la mise sous les yeux » (τὸ πρὸ ὀμμάτων ποιεῖν) est une qualité du style qu'il appelle aussi ἐνέργεια (« vivacité » ou « animation », *Rhétorique* 1410b 34 ss.). Elle a son propre rayonnement, mais elle est souvent associée à la métaphore (*ibid.* 1411a 25 ss.) qu'elle rend même « plus propre, plus ressemblante et plus adaptée » (κυριώτερον καὶ ὁμοιωμένον μᾶλλον καὶ οἰκειότερον, *ibid.* 1405b 11-12). Un autre théoricien du style constate même que selon le Stagirite, la métaphore qu'il appelle « par animation », c'est-à-dire celle qui comporte « la mise sous les yeux », est la meilleure (ἀρίστη δὲ δοκεῖ μεταφορὰ τῷ Ἀριστοτέλει ἢ κατὰ ἐνέργειαν καλουμένη, Démétrios, *Du style* 81). Toutefois, le philosophe définit πρὸ ὀμμάτων comme « tout ce qui signifie un être en activité » (λέγω δὴ πρὸ ὀμμάτων ταῦτα ποιεῖν, ὅσα ἐνεργοῦντα σημαίνει, Aristote, *Rhétorique* 1411b 24-25), réservant ainsi ce terme aux expressions qui présentent les choses en train d'effectuer une action ou de se passer. Or, cette caractéristique ne s'applique pas à toutes les métaphores (voir *ibid.* 1411b 26 ss.). Aristote restreint alors la capacité de visualiser (« mettre sous les yeux ») aux métaphores qui produisent cet effet (représenter les choses en action) en en faisant un procédé qui est en mesure de rendre la métaphore plus efficace¹⁹⁰.

Cicéron remarque, dans la même veine, que l'aspect sensoriel (surtout visuel) est ce qui fait que la métaphore est « intelligente ». Selon l'érudit romain, la capacité de toucher les sens est même une qualité fondamentale de la métaphore.

Omnis tralatio, quae quidem sumpta ratione est, ad sensus ipsos admovetur, maxime oculorum, qui est sensus acerrimus. (...) illa vera oculorum multo acriora, quae paene ponunt in conspectu animi, quae cernere et videre non possumus. Nihil est enim in rerum natura, cuius nos non in aliis rebus possumus

¹⁹⁰ Sur « la mise sous les yeux » dans la *Rhétorique* d'Aristote cf. Aristoteles, *Rhetorik*, trad. Christof Rapp, vol. II, Berlin : Akademie Verlag, 2002, p. 904 ss.

uti vocabulo et nomine. (...) Facilius enim ad ea, quae visa, quam ad illa, quae audita sunt, mentis oculi feruntur. (...) Haec vel summa laus est in verbis transferendis, ut sensum feriat id quod tralatum sit.

Cicéron, *De l'orateur* III, 160-161. 163

Chaque métaphore, celle du moins qui est faite avec intelligence, s'adresse directement aux sens, et surtout aux yeux, le plus perçant des sens. (...) Les métaphores qui touchent les yeux sont beaucoup plus vives, car elles placent virtuellement sous le regard de l'esprit ce que nous ne pouvons discerner et voir. En effet, dans la nature, il n'existe rien dont le nom ou le terme nous ne puissions appliquer à d'autres choses. (...) En effet, les yeux de l'esprit se tournent plus facilement vers ce que nous avons vu, que vers ce dont nous avons entendu parler. (...) En cela consiste peut-être le principal mérite des métaphores : à savoir que l'expression métaphorique frappe les sens¹⁹¹.

D'après Quintilien, la mise sous les yeux (visualisation) est non seulement une qualité primordiale, mais une caractéristique essentielle de la métaphore. Elle est propre à toutes les métaphores et représente l'un des motifs de leur emploi.

Tralatio permovendis animis plerumque et signandis rebus ac sub oculos subiciendis reperta est.

Quintilien, *Institution oratoire* VIII, 6, 19

La métaphore a été inventée surtout pour émouvoir les esprits, faire remarquer les choses¹⁹² et les placer sous les yeux.

La métaphore peut alors exprimer les choses « plus proprement » que les termes « propres » (pour reprendre le jeu de mots de Démétrios : *κυριώτερον ἢ περ ἐν αὐτοῖς τοῖς κυρίοις*), et cela grâce à la capacité de s'adresser à nos sens et évoquer des sensations, ce qui nous permet – à travers la visualisation de la chose en question – de voir « devant nos yeux »

¹⁹¹ Cf. aussi *Rhétorique à Herennius* IV, 45 où l'auteur anonyme énumère les raisons de l'emploi de la métaphore ; en premier lieu, il écrit : *ea (sc. translatio) sumitur rei ante oculos ponendae causa* (« On emploie la métaphore pour mettre une chose sous les yeux »).

¹⁹² La traduction de *signare res* ici proposée est en accord avec les traductions de J. Cousin (CUF) et H. E. Butler (Loeb) qui rendent la tournure respectivement comme « donner du relief aux choses » et « give special distinction to things » (cf. aussi la traduction de D. A. Russell, Loeb : « put a clear mark on things »); on interprète alors *signare* au sens de « marquer, distinguer ». Mais il se peut que l'emploi de ce verbe à cet endroit aille dans le sens de « désigner, nommer » qui conviendrait assez bien au contexte où sont traités les motifs de l'emploi de la métaphore : comme on le verra plus bas, Quintilien soutient, en effet, la théorie selon laquelle la métaphore sert (aussi) à donner des noms aux choses qui en manquent. Pour ce sens de *signare* cf. Cicéron, *L'orateur* 64 (*signare nomine*) ; Quintilien, *Institution oratoire* II, 14, 1 (*verbis signare*) et IV, 1, 2 (*appellatione signare*).

la qualité essentielle, exprimée dans le terme métaphorique, laquelle est commune à deux *designata* de la métaphore et, de ce fait, les ressemblances entre eux.

Mais il y a plus : la visualisation dont la métaphore est le véhicule a un aspect cognitif très important. Nos sens sont, bien évidemment, de principaux moyens de la connaissance et c'est la vue qui, entre toutes les sensations, nous fait le plus acquérir des connaissances (μάλιστα ποιεῖ γνωρίζειν ἡμᾶς αὕτη τῶν αἰσθήσεων sc. τὸ ὄρᾶν, Aristote, *Métaphysique* 980a 26-27). Puisque la métaphore sollicite nos sens, et le plus particulièrement la vue (qui est non seulement *sensus acerrimus*, le plus perçant des sens, mais aussi le sens qui contribue le plus à la connaissance), il n'est pas étonnant qu'Aristote lui attribue un fort aspect épistémologique : la métaphore (à l'instar de l'image) nous instruit en s'adressant à notre perception visuelle. Or, la vue étant le sens que nous préférons à toutes les autres sensations (τὸ ὄρᾶν αἰρούμεθα ἀντὶ πάντων ὡς εἰπεῖν τῶν ἄλλων, *ibid.* 980a 25-26), la métaphore est un moyen d'instruction efficace et agréable en même temps.

La métaphore remplace le terme propre, parce qu'elle vaut mieux. Mais elle peut avoir aussi une autre fonction : celle de fournir des expressions aux choses (ou concepts) qui manquent de nom propre ; car c'est très souvent au moyen de la métaphore qu'on attribue les noms aux objets qui ne possèdent pas (encore) de désignation¹⁹³. Aussi, la métaphore comble-t-elle le vide lexical en enrichissant les mots (et la langue) de nouvelles significations. Déjà Aristote a fait remarquer cette fonction de la métaphore qui consiste à nommer des choses anonymes.

δεῖ ... ἐκ τῶν συγγενῶν καὶ τῶν ὁμοειδῶν μεταφέρειν <ἐπι>¹⁹⁴ τὰ ἀνόνημα ὀνομασμένως ... οἷον ἐν τῷ αἰνίγματι τῷ εὐδοκιμοῦντι

ἄνδρ' εἶδον πυρὶ χαλκὸν ἐπ' ἀνέρι κολλήσαντα·

ἀνόνημον γὰρ τὸ πάθος ... κόλλησιν τοίνυν εἶπεν τὴν τῆς σικύας προσβολήν.

Rhétorique 1405a 35 – b 3

¹⁹³ Ce type de métaphore, pour être distingué du précédent (substitutif) est, dans la rhétorique post-cicéronienne, souvent désigné par le terme κατάχρησις ou *abusio* en latin (cf. Tryphon, *Les figures de style, Rhetores Graeci* III, p. 192 s., éd. Spengel ; Quintilien, *Institution oratoire* VIII, 6, 34-35 ; Ps.-Plutarque, *Vie d'Homère* II, 18 ; Isidore, *Étymologies* I, 37, 6) ; voir là-dessus Lausberg, Heinrich, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, Stuttgart : F. Steiner, 1990³, § 562 ; Lau, Dieter, *Metaphertheorien der Antike und ihre philosophischen Prinzipien*, Peter Lang : Frankfurt am Main, 2006, p. 127, n. 50 et p. 345 s.

¹⁹⁴ <ἐπι> est un ajout de Bywater, adopté par Ross et Kassel. A. Laks ne le lit pas, mais traduit la phrase dans le même sens : « il convient de faire subir le processus métaphorique aux termes non nommés de façon à les nommer », cf. Laks, André, « Substitution et connaissance: Une interprétation unitaire (ou presque) de la théorie aristotélicienne de la métaphore », p. 290, n. 33.

Il faut (...) partir des objets apparentés et de la même forme en nommant par métaphore des choses qui n'ont pas de nom (...), comme dans cette énigme célèbre :

« J'ai vu un homme qui collait du bronze avec du feu sur un autre homme ».

L'opération, en effet, n'a pas de nom (...); l'application de la ventouse est donc appelée « collage »¹⁹⁵.

Rappelons que c'est de cette manière qu'on appelle « souris » un petit périphérique relié à l'ordinateur par un cordon ou bien qu'on désigne un morceau de papier comme une « feuille ». Dans les deux cas, il s'agit de nommer l'anonyme au moyen d'expressions qui réfèrent aux ὁμοειδῆ – aux objets « de la même forme ». Il en va quasiment de même pour « l'arc-en-ciel »¹⁹⁶ etc.

La métaphore s'appuie notamment sur les rapports analogiques pour en tirer la dénomination pour une notion sans nom. L'analogie, cette puissante source de la métaphore, a l'avantage non seulement d'en garantir la convenance¹⁹⁷, mais les métaphores fondées sur une analogie sont « les plus réputées » (εὐδοκιμοῦσι μάλιστα, *Rhétorique* 1411a 1-2)¹⁹⁸.

ένιους δ' οὐκ ἔστιν ὄνομα κείμενον τῶν ἀνάλογον, ἀλλ' οὐδὲν ἦττον ὁμοίως λεχθήσεται· οἷον τὸ τὸν καρπὸν μὲν ἀφιέναι « σπείρειν », τὸ δὲ τὴν φλόγα ἀπὸ τοῦ ἡλίου ἀνώνυμον· ἀλλ' ὁμοίως ἔχει τοῦτο πρὸς τὸν ἡλίον καὶ τὸ σπείρειν πρὸς τὸν καρπὸν, διὸ εἴρηται « σπείρων θεοκτίσταν φλόγα ».

Poétique 1457b 25-30

Certaines notions qui sont en rapport analogique n'ont pas de noms établis, mais elles ne sont exprimées pas moins similairement. Par exemple, le fait de lancer la graine s'appelle « semer », alors que l'action du soleil qui lance sa flamme n'a pas de désignation ; or, puisque le rapport de cette action au soleil est pareil à celui de semer à la graine, on dit du soleil qu'il « sème sa flamme divine ».

¹⁹⁵ Cf. *Poétique* 1458a 29 s.

¹⁹⁶ La seule différence étant que, dans ce cas, il s'agit d'une « métaphore corrigée » (selon la terminologie liégeoise du Groupe μ ; voir Groupe μ = Dubois, Jacques et al., *Rhétorique générale*, Paris : Larousse, 1970, p. 109 s.), parce qu'elle ajoute la précision « en ciel » ce qui distingue cette expression de l'arc (tout court). Cf., sur ce type de métaphore, les remarques de Démétrios, *Du style* 85.

¹⁹⁷ Cf. Aristote, *Rhétorique* 1405a 10-11 : δεῖ ... τὰς μεταφορὰς ἀρμοττοῦσας λέγειν. τοῦτο δ' ἔσται ἐκ τοῦ ἀνάλογον (« les métaphores ... doivent être appropriées ; ce que procure l'analogie »).

¹⁹⁸ Dans la théorie post-aristotélicienne, la notion de métaphore (proprement dite) est souvent limitée à la métaphore par analogie. La notion de similitude, elle, se résume principalement à l'analogie (voir, p. ex., Démétrios, *Du style* 78) ; cf. Schenkeveld, Dirk M., « Pap. Hamburg. 128: A Hellenistic Ars Poetica », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, vol. 97, 1993, 67-80, p. 71 ss., surtout p. 76.

L'analogie est définie comme le cas où le rapport du deuxième terme au premier est pareil au rapport du quatrième terme au troisième¹⁹⁹. Le rapport proportionnel entre les semailles des graines et le rayonnement solaire qui n'a pas de désignation propre en grec peut ainsi être représenté de manière suivante²⁰⁰ :

$$\frac{\text{graine}}{\text{semer}} = \frac{\text{flamme solaire}}{x}$$

On voit que la métaphore consiste, comme définie avec précision par Aristote, à appliquer à une chose un nom qui ne lui appartient pas proprement, et cela indépendamment du fait si la chose en question possède sa propre dénomination ou si elle en fait défaut. Dans le premier cas, la fonction de la métaphore est (surtout) d'embellir, dans le deuxième de nommer. Si on appelle, par exemple, la vieillesse « soir de la vie » (cf. *Poétique* 1457b 22-25), on attribue ce nom à un âge à cause de l'analogie entre celui-ci et la durée de la vie d'un côté et la fin de la journée et la journée d'un autre. La même opération est à l'œuvre quand on désigne une partie d'un meuble sur laquelle celui-ci repose comme « un pied », la différence étant que dans ce cas, l'objet qu'on nomme à l'aide d'une métaphore était antérieurement anonyme. Illustrons ces proportions en utilisant le même schéma que ci-dessus :

$$\frac{\text{journée}}{\text{soir}} \equiv \frac{\text{vie}}{\text{vieillesse}} \qquad \frac{\text{corps}}{\text{pied}} = \frac{\text{meuble}}{x}$$

Le rôle de la métaphore ne se limite pas alors à la substitution (d'un terme par un autre), mais en opérant comme outil de la dénomination, la métaphore accède au statut de phénomène linguistique fondamental²⁰¹, elle est « un mécanisme essentiel de la vie du langage »²⁰² ou, comme le dit (métaphoriquement) Max Müller, « l'un des moteurs les plus puissants de la construction du langage humain, sans lequel on peut difficilement imaginer comment une langue quelconque aurait pu progresser au-delà des rudiments les plus

¹⁹⁹ Cf. Aristote, *Poétique* 1457b 16-18 : τὸ δὲ ἀνάλογον λέγω, ὅταν ὁμοίως ἔχη τὸ δεῦτερον πρὸς τὸ πρῶτον καὶ τὸ τέταρτον πρὸς τὸ τρίτον.

²⁰⁰ Cf. Laks, André, « Substitution et connaissance: Une interprétation unitaire (ou presque) de la théorie aristotélicienne de la métaphore », in David J. Furley, Alexander Nehamas, (éds.). *Aristotle's Rhetoric. Philosophical Essays*, Princeton, Princeton University Press, 1994, p. 283-305, p. 289.

²⁰¹ Voir Lau, Dieter, *op. cit.*, p. 128.

²⁰² Laks, André, « Substitution et connaissance: Une interprétation unitaire (ou presque) de la théorie aristotélicienne de la métaphore », in David J. Furley, Alexander Nehamas, (éds.). *Aristotle's Rhetoric. Philosophical Essays*, Princeton, Princeton University Press, 1994, p. 283-305, p. 291.

simples »²⁰³. Son double emploi, découvert par le Stagirite, a été relevé et résumé de manière limpide par les érudits romains qui distinguent deux cas : la métaphore convient là où elle prévaut sur un terme propre ou bien là où elle dote d'appellation un objet manquant de signifiant linguistique.

Tralata dico, ut saepe iam, quae per similitudinem ab alia re aut suavitatis aut inopiae causa transferuntur.

(Cicéron, *L'orateur* 92)

J'appelle métaphore, comme je l'ai déjà fait souvent, le mot transféré d'une autre chose en vertu de la similitude, à cause de l'agrément ou du manque (d'un mot propre)²⁰⁴.

Tertius ille modus transferendi verbi late patet, quem necessitas genuit inopia coacta et angustiis, post autem iucunditas delectatioque celebravit. Nam ut vestis frigoris depellendi causa reperta primo, post adhiberi coepta est ad ornatum etiam corporis et dignitatem, sic verbi translatio instituta est inopiae causa, frequentata delectationis. (...) Quod enim declarari vix verbo proprio potest, id translato cum est dictum, inlustrat id, quod intellegi volumus, eius rei, quam alieno verbo posuimus, similitudo. Ergo hae translationes quasi mutationes sunt, cum quod non habeas aliunde sumas ; illae paulo audaciores, quae non inopiam vindicant, sed orationi splendoris aliquid arcessunt.

Cicéron, *De l'orateur* III, 155-156

Le troisième type d'ornement, à savoir la métaphore, a un usage vaste. Il est issu de la nécessité, sous la contrainte de la pauvreté et de l'insuffisance, mais il est ensuite devenu célèbre grâce à l'agrément et le plaisir. Car de même que les vêtements, conçus d'abord pour écarter le froid, commencèrent plus tard à être portés aussi en vue d'orne le corps et de lui prêter de la dignité, ainsi la métaphore, établie à cause de la pauvreté, fut rendue fréquente par le plaisir. (...) Car lorsque ce qui est difficile à exprimer par le terme propre est dit par la métaphore, c'est la similitude avec la chose exprimée par un terme qui n'est pas le mot propre qui éclaire ce que nous voulons faire comprendre. Ces métaphores sont alors des espèces d'emprunts, puisque nous prenons ailleurs ce que nous n'avons pas ; d'autres – un peu plus hardies – ne sont pas issues de la pauvreté, mais procurent au discours de l'éclat.

²⁰³ Cf. Müller, Max, *Lectures on the Science of Language*, London : Longman, 1864, p. 351 : « A metaphor is one of the most powerful engines in the construction of human speech and without it we can hardly imagine how any language could have progressed beyond the simplest rudiments ».

²⁰⁴ Cf. *L'Orateur* 211.

Metaphora enim aut vacantem locum occupare debet aut, si in alienum venit, plus valere eo quod expellit.

Quintilien, *Institution oratoire* VIII, 6, 18

La métaphore, en effet, doit occuper une place vacante, ou, si elle vient dans une place occupée, elle doit avoir plus de force que le mot qu'elle exclut²⁰⁵.

Copiam quoque sermonis auget permutando aut mutuando quae non habet, quodque est difficillimum, praestat ne ulli rei nomen deesse videatur. Transfertur ergo nomen aut verbum ex eo loco in quo proprium est in eum in quo aut proprium deest aut tralatum proprio melius est.

Quintilien, *Institution oratoire* VIII, 6, 5

(La métaphore) augmente aussi la richesse de la langue en échangeant (entre les mots) ou en empruntant ce qui manque, et – ce qui est le plus difficile – grâce à elle, à ce qu'il semble, rien ne manque de nom. Un nom ou un verbe est donc transporté d'un endroit où il est propre dans un autre où il n'y a pas de mot propre ou bien où la métaphore vaut mieux que celui-ci²⁰⁶.

Si on s'arrête sur ce deuxième type de métaphore, celui qui consiste à nommer des choses ou des notions manquant de leur propre désignation, on pourra ajouter que même le terme « métaphore » (μεταφορά) est une métaphore de ce type. Ce nom qui désigne le transport d'une appellation, est dérivé du verbe μεταφέρω qui signifie « transporter ». Bien que la première occurrence du mot μεταφορά dans la littérature grecque soit attestée déjà dans le sens technique de « métaphore » (cf. Isocrate, *Evagoras* 9, ca. 374 av. J.-C.)²⁰⁷, le terme lui-même ne veut dire autre chose que « transport ». Le grec, manquant d'expression pour cette importante notion linguistique, rhétorique et poétique, a choisi (très probablement dans les premières décennies du IV^e siècle) le terme μεταφορά (dont le latin *tra(ns)latio* n'est qu'un calque), sans doute à cause de l'affinité entre le transfert comme action de porter d'un lieu à un autre et la désignation d'une entité au moyen d'un terme qui en signifie une autre et qui

²⁰⁵ Traduction : J. Cousin, CUF.

²⁰⁶ Cf. aussi Martianus Capella, *Les Noces de Philologie et de Mercure*, livre V (*De rhetorica*), § 512 (p. 176 éd. Willis) : *Huic diligentiae subiungitur translatorum cura verborum, cum res aut sua non invenit verba aut cum volumus splendidius aliquid explicari. Ergo aut inopiae aut decoris causa transferuntur* (« S'ajoute, à ce procédé, le souci des métaphores, soit lorsqu'une chose n'a pas trouvé sa désignation, soit lorsque nous voulons qu'une chose soit exposée avec plus d'éclat. Les métaphores s'emploient donc à cause de la pauvreté ou de l'ornement »).

²⁰⁷ D'après la recherche effectuée dans le *TLG* ; voir aussi Stanford, W. B., *Greek Metaphor*, Oxford : Basil Blackwell, 1936, p. 3 ; Aristote, *On Rhetoric: A Theory of Civic Discourse*, trad. G. A. Kennedy, Oxford University Press : New York 2007, p. 199 etc. Mais, comme le fait remarquer J. T. Kirby, il se peut que le sens du mot μεταφορά chez Isocrate soit quelque peu différent de celui qu'on trouve chez Aristote, voir Kirby, John T., « Aristotle on Metaphor », *The American Journal of Philology*, vol. 118 / 4, 1997, 517-554, p. 526.

représente aussi une sorte de transport. Le mot « métaphore » lui-même doit son origine à la métaphore²⁰⁸.

De plus, le mot « métaphore » est une métaphore qu'on appelle « figée », car elle est passée dans le langage courant en ne faisant plus songer au « transport ». Introduit au début afin de procurer un terme à une notion initialement sans désignation (un terme qui serait capable d'en saisir l'essentiel et de jeter ainsi de la lumière sur ce concept anonyme), le mot « métaphore » s'est enraciné dans la langue sans que sa nature métaphorique soit discernée par des locuteurs. A l'origine, la métaphore est alors « le médium qui permet d'appréhender l'inconnu ; une fois son rôle de médiation terminé, elle se fige et cesse d'être perçue comme métaphore »²⁰⁹. C'est de cette manière que beaucoup de métaphores passent inaperçues, tant elles sont devenues usitées. La métaphore, devenue « figée »²¹⁰, reste à sa place grâce à l'usage fréquent, et fait ainsi partie du lexique commun. La langue abonde ainsi en métaphores de ce type : une observation qui remonte, elle aussi, aux théoriciens antiques, comme en témoigne Démétrios, l'auteur de *Du style* :

Πάντων δὲ καὶ τῶν ἄλλων ἡ συνήθεια καὶ μάλιστα μεταφοῶν διδάσκαλος· μικροῦ γὰρ σχεδὸν πάντα μεταφέρουσα λανθάνει διὰ τὸ ἀσφαλῶς μεταφέρειν (...), οὕτω μεταφέρεται μουσικῶς ὥστε ὅμοια δοκεῖν τοῖς κυρίοις· (...) οὕτως γοῦν ἓνια μετήνεγκεν ἡ συνήθεια καλῶς, ὥστε οὐδὲ κυρίων ἐτι ἐδεήθημεν, ἀλλὰ μεμένηκεν ἡ μεταφορὰ κατέχουσα τὸν τοῦ κυρίου τόπον, ὡς ὁ τῆς ἀμπέλου ὀφθαλμὸς καὶ εἴ τι ἕτερον τοιοῦτον.

(86-87)

Si l'usage est le maître dans tous les autres domaines, il l'est en particulier en matière de métaphores, car il exprime, à notre insu, quasiment tout en métaphores, tant les métaphores qu'il produit sont sûres (...) ; elles sont faites si congrûment, qu'elles passent pour les termes propres. (...) Certaines métaphores créées par l'usage sont si bien faites que nous n'avons plus besoin des termes propres, mais la métaphore a pris la place du mot propre et continue à s'utiliser au lieu de celui-ci, comme par exemple « l'œil de la vigne » ou d'autres expressions de ce type²¹¹.

²⁰⁸ Sur cet aspect du mot « métaphore » on verra surtout Zanker, Andreas Thomas, *Greek and Latin Expressions of Meaning: the Classical Origins of a Modern Metaphor*, München : Verlag C.H.Beck, 2016, p. 164 ss., cf. en particulier p. 166-175.

²⁰⁹ Van Geen, Christine, 'Métaphore', dans Rey, Alain et Morvan, Danièle (éd. par), *Dictionnaire culturel en langue française*, vol. 3, Paris : Le Robert, 2005, 582-585, p. 584.

²¹⁰ C'est d'ailleurs aussi une métaphore.

²¹¹ Cf. Quintilien, *Institution oratoire* VIII, 2, 11.

Le fait que le langage, même celui courant qui est parlé par les gens non éduqués, est – pour ainsi dire – saturé de métaphores, a été déjà bien connu d’Aristote qui remarque que « tout le monde converse à l’aide de métaphores » (πάντες γὰρ μεταφοραῖς διαλέγονται, *Rhétorique* 1404b 34). Métaphores sont omniprésentes même dans la conversation quotidienne²¹² ; ce qui confirme qu’il ne s’agit pas uniquement d’un ornement de la langue qui ne serait propre qu’au langage poétique, mais plutôt d’un phénomène linguistique général. Cette observation sur le caractère intrinsèquement métaphorique de la langue qui remonte à Aristote, a été reprise par l’auteur de *Περὶ ἑρμηνείας* qui souligne la nature latente (λανθάνει) de ce phénomène, et les savants romains s’y réfèrent aussi en relevant que les métaphores font même partie du langage des *rustici*, *indocti* et *non sentientes*²¹³.

²¹² Rappelons la célèbre observation de Du Marsais : « il se fait plus de figures un jour de marché à la Halle, qu’il ne s’en fait en plusieurs jours d’assemblées académiques » (Du Marsais, César Chesneau, *Des tropes*, Paris : Manucius, 2011 (1730), p. 33).

²¹³ Voir Cicéron, *Orateur* 81 *tralatone* (...) *frequentissime sermo omnis utitur non modo urbanorum, sed etiam rusticorum* (« la métaphore ... est en usage très fréquent dans tout langage non seulement des gens cultivés, mais aussi dans celui des paysans ») ; Quintilien, *Institution oratoire* VIII, 6, 4 *Quae* (sc. *trlatatio*) (...) *ita est ab ipsa nobis concessa natura, ut indocti quoque ac non sentientes ea frequenter utantur* (« La métaphore nous est accordée par la nature de sorte que même les gens peu érudits et sans sensibilité en font souvent usage »).

II. La métaphore du transfert dans la terminologie de la traduction

Selon un constat moderne, trois quarts des expressions dans la langue consistent en métaphores²¹⁴. Il s'agit, évidemment, des métaphores qu'on utilise inconsciemment, des métaphores « usées » (ou « figées », voir plus haut), comme le rappelle le constat lui-même. Puisque l'impropriété de telles expressions n'est plus sentie, on ne peut y appliquer la définition du Pseudo-Hermogène évoquée plus haut, selon laquelle le nom métaphorique « peut être commun à la fois au sujet donné et au sujet introduit de l'extérieur » (ὄνομα ... κοινὸν εἶναι δυνάμενον καὶ τοῦ ὑποκειμένου καὶ τοῦ ἔξωθεν ἐμφαινομένου sc. πράγματος, *L'invention* IV, 10, 1)²¹⁵. En effet, dans les métaphores de ce type, il n'y a plus de tension – typique pour la métaphore vive – entre le sens habituel du terme métaphorique et celui qu'on cherche à exprimer en attribuant le terme à une autre réalité²¹⁶. La métaphore s'est enracinée en langue et n'exprime désormais qu'une seule notion (le sens original du terme s'est effacé). Il n'en reste pas moins que ces métaphores lexicalisées (qui sont, dans la plupart de cas, des catachrèses) sont issues du même processus qui constitue la création d'une métaphore vive et c'est cela qui importe pour notre analyse. Chaque catachrèse est en effet une (ancienne) métaphore²¹⁷.

C'est ainsi qu'on désigne souvent les phénomènes abstraits : c'est-à-dire en transférant le mot de la sphère de l'expérience concrète vers le domaine abstrait ; le mot établi dans son nouvel « endroit » passera par la suite pour un terme propre. C'est de cette manière (pour citer un exemple notoire) que, dans quelques langues indo-européennes, les mots signifiant étymologiquement « voir » expriment la notion du « savoir »²¹⁸.

214 Cf. Sayce, Archibald Henry, *Introduction to the Science of Language*, London : K. Paul, Trench, Trübner&Co., 1890, p. 181 : « Three-fourths of our language, indeed, may be said to consist of worn-out metaphors ».

215 Cf. aussi Stanford, W. B., *Greek Metaphor*, Oxford : Basil Blackwell, 1936, p. 101 : metaphor is « the process and result of using a term (X) normally signifying an object or concept (A) in such a context that it must refer to another object or concept (B) which is distinct enough in characteristics from A to ensure that in the composite idea formed by the syntheses of the concepts A and B and now symbolized in the word X, the factors A and B retain their conceptual independence even while they merge in the unity symbolized by X; this integration of diversities is a true metaphor; but, on the other hand, if in the complex concept A + B as symbolized by X either factor absorbs or overshadows the other, then the metaphor is proportionately faulty and verges towards a trope like synecdoche or catachresis wherein there is no conscious conceptual duality ».

216 Cf. Stern, Gustaf, *Meaning and Change of Meaning*, Bloomington : Indiana University Press, 1931, p. 392 : « The essence of the metaphor lies in the tension between the actual verbal context and the primary meaning of the metaphorical expression ».

217 Cf. aussi Neumann, U., « Katachrese » dans : *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, éd. par Ueding, Gert, Kalivoda, Gregor et Robling, Franz-Hubert, bd. IV (Hu-K), Tübingen : M. Niemeyer, 1998, col. 911-915.

218 C'est le cas, par ex., du grec οἶδα ; cf. Rix, Helmut, *Lexikon der indogermanischen Verben: die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen*, Wiesbaden : L. Reichert, 2001, p. 665 ss. ; Chantraine, Pierre, et al., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : histoire des mots*, Paris : Klincksieck, 2009, p. 751 s. ;

Il est possible, en effet, de distinguer deux types de métaphore en fonction du type de transfert qu'elle opère : soit on transfère les noms d'un sens à l'autre (on parle, par exemple, du son aigu et grave : la métaphore est tirée des objets tangibles, cf. Aristote, *De l'âme* 420a 28 – b 4)²¹⁹, soit (ce qui arrive dans la majorité des cas) elle entraîne le transfert d'un terme de la sphère des objets concrets vers le monde abstrait²²⁰. Dans les deux cas, la métaphore fait appel à notre expérience sensorielle, dit métaphoriquement, elle « se nourrit » d'elle.

Ce deuxième type de métaphore est également à l'œuvre dans la terminologie de la traduction. Traduire, c'est exprimer dans une langue ce qui l'est dans une autre. Désigner ce processus au moyen de verbes tels *translate*, *übertragen* etc., c'est représenter cette opération en termes de mouvement spatial. La métaphore consiste ainsi à reporter la médiation entre les langues (le concept abstrait) sur un niveau physique et concret du transfert des objets, à l'inscrire, pour ainsi dire, dans la géométrie spatiale. « Traducteur » devient, dans cette métaphore, un (trans)porteur, « traduction » un transfert entre deux points ou endroits de l'espace. La « traduction » est alors envisagée à l'instar d'un processus sensible, concret et matériel du déplacement des objets tangibles.

Si on tourne notre attention vers la métaphore contenue dans le latin *traducere* et les termes qui en découlent (*traduire*, *übersetzen* etc.), on constate que la traduction est représentée comme voyage sur l'autre rive et le rôle du traducteur est de faire passer le navire de l'autre côté du fleuve et de le débarquer là²²¹ ou bien de construire un pont reliant deux rives. Dans ce dernier cas, le traducteur n'est qu'un architecte qui bâtit le pont, mais c'est aux lecteurs d'entreprendre le passage vers l'autre rive, alors que, dans le cas précédent, il est plus présent : c'est un passeur qui accompagne lui-même les passagers.

On peut rapprocher ce procédé de celui qui reporte le globe sur une carte, car cette opération consiste à représenter un objet sphérique (notre planète) sur une surface en deux dimensions (projection plane). Certes, la planisphère est capable de saisir certains éléments du globe et de les mettre en valeur, mais – en même temps – il en cache ou distord d'autres. Un

Beekes, Robert and Beek, Lucien van, *Etymological Dictionary of Greek*, II, Leiden, Boston : Brill, 2010, p. 1053.

219 Il s'agit de la métaphore dite « synesthétique », cf. là-dessus Stanford, W. B., *Greek Metaphor*, Oxford : Basil Blackwell, 1936, p. 47-62.

220 Cf., par ex., Brown, Stephen J., *The World of Imagery*, New York : Russell and Russell, 1927, p. 33 : la métaphore est « an attempt to express in terms of experience thoughts lying beyond experience, to express the abstract in terms of the concrete, to express insensuous thought by sensuous terms ».

221 Cf. la remarque de Jacob Grimm « übersetzen ist übersetzen, traducere navem » citée par Kitzbichler, Josefine, *Travestie, Flussüberquerung, Lichtbild. Beobachtungen zur Metaphorik des Übersetzens* dans : *Enzyklopädie der Philologie. Themen und Methoden der klassischen Philologie heute*, éd. par Schmitzer, Ulrich, Göttingen : Ruprecht, 2013, 235-258, p. 249.

objet spatial est projeté dans la géométrie plane. Mais c'est la façon de représenter qui importe de manière décisive. Il est, en effet, possible de projeter le globe sous la forme d'un cercle ou d'un carré (plusieurs modèles), on peut choisir une projection cylindrique ou conique et il en existe bien d'autres représentations. Le choix de la manière de décrire est révélateur de la vision du monde adoptée, laquelle est en même temps – inversement – modelée par ce choix.

Exprimer la traduction entre les langues au moyen de la métaphore du transfert, c'est choisir une représentation parmi plusieurs possibles. Comme dans le cas de la projection du globe sur une surface plane, cette représentation accentue et augmente certains aspects de la traduction (le fait de « faire passer » le sens d'un code linguistique dans un autre), mais en supprime ou en cache d'autres (le fait d'exprimer une idée par un autre moyen, de la revêtir d'une forme différente, par exemple).

De même qu'il existe plusieurs façons de représenter le globe sur la carte, de même la notion de traduction peut être exprimée de différentes manières, en plusieurs métaphores. Chaque culture conçoit et représente la traduction à sa manière propre, de sorte que ce qui est considéré comme traduction dans une société ne l'est pas toujours dans une autre : prenons pour exemple quelques vers de l'*Enéide* de Virgile (III, 570-577) dont Aulu-Gelle traite comme de la traduction (cf. *Nuits attiques* XVII, 10, 14-15 : *interpretari volens ; transtulit*) d'un passage pindarique (*Pythique* I, 21-26), mais qui pourraient difficilement passer pour une traduction telle que nous l'envisageons²²².

Il est possible de repérer un certain nombre de métaphores de la traduction, dont les plus célèbres (à part celle du transfert et celle du passage à l'autre bord) sont probablement la métaphore de l'image qui rapproche la traduction d'une réflexion de l'original sous forme soit d'un portrait, soit d'un miroir ; vient ensuite la métaphore du vêtement qui représente la traduction comme un déguisement ou un travestissement du contenu (qui reste inchangé) et selon laquelle la forme linguistique d'un énoncé est le vêtement qui change dans le processus de la traduction. Enfin, la métaphore auditive qui envisage la traduction comme un écho de l'original. Il existe bien d'autres métaphores : par exemple celle, biologique, qui voit dans la traduction une transplantation ; ou celles de la reproduction fondées sur une analogie entre la

222 Cf. McElduff, Siobhán, *Roman Theories of Translation*, New York and London : Routledge (Taylor & Francis), 2013, p. 15. Aulu-Gelle voit bien qu'il s'agit d'une imitation (*aemulari vellet*, *Nuits attiques* XVII, 10, 8) du poème pindarique ; il n'en reste pas moins que, pour l'érudit romain, par exemple l'expression *globi flammaram* (« boules de flammes », Virgile, *Enéide* III, 574) est une « traduction » (quoique impropre) de Ἀφαιστόιο κρουνοί (« jets d'Héphaïstos = de feu ») chez Pindare (*Pythique* I, 25).

traduction et la transformation d'un médium artistique à un autre (la transcription pour piano d'une pièce d'orchestre, par exemple) ; on peut aussi saisir traduction à travers l'optique de la naturalisation de ressortissants étrangers. La métaphore économique conçoit la traduction comme un équivalent de l'original (traduire « mot pour mot ») et la métaphore de la métempsychose exprime la traduction en termes de transmigration²²³. La traduction peut aussi se prêter à être imagée comme un pont, une importation ou encore comme une « belle infidèle ».

Chacune de ces métaphores représente une conception spécifique et quelque peu différente de la traduction : la métaphore du vêtement, par exemple, suppose qu'il est possible de changer de récipient sans que le contenu soit réduit ou qu'il se soumette à un moindre changement²²⁴, et que la tâche du traducteur consiste ainsi à mettre le contenu, après l'avoir « dévoilé », dans une nouvelle « enveloppe ». Selon la notion qui se fait jour dans la métaphore de l'image, le traducteur est un artiste, un peintre : son rôle est alors créateur et certainement plus actif que dans la métaphore précédente.

T. Hermans distingue, quant à lui, deux groupes des métaphores de la traduction selon qu'elles reposent sur l'aspect processuel ou social de la traduction. Pour ce qui est du premier groupe, en font partie les métaphores mimétiques (traduction comme copie, portrait etc.), transformatives (traduction comme recodage, transformation) et spatiales (traduction comme transfert). Si on se concentre sur l'aspect social, on peut nommer la métaphore qui conçoit la traduction soit comme enrichissement, soit comme menace²²⁵. Les métaphores qui essaient de saisir la nature de la traduction, pourrions-nous ajouter, sont de deux sortes : ou bien elles s'attachent à la traduction en tant qu'action (métaphores spatiales, etc.), ou bien elles concernent la traduction au sens du résultat de cette action (toutes les métaphores mimétiques, par exemple). Elles peuvent aussi accentuer plutôt le point de vue de la langue source (traduction comme exportation) que celui de la langue cible (traduction comme importation, naturalisation) etc.

En somme, il ne nous reste qu'à constater qu'il est quasiment impossible de penser la traduction sans métaphores. Elles sont omniprésentes dans le discours sur la traduction. Or, non seulement il existe un grand nombre de représentations métaphoriques de la traduction,

223 Cf., sur cette classification, l'article de J. Kitzbichler cité plus haut.

224 Cf. explicitement chez Wilamowitz : « Das Kleid muß neu werden, sein Inhalt bleiben. Jede rechte Übersetzung ist Travestie » ; Wilamowitz-Moellendorff, Ulrich von, *Was ist Übersetzen?* (1891), cité dans Kitzbichler, J., *op. cit.*, p. 246.

225 Cf. Hermans, Theo, *Metaphor and image in the discourse on translation: A historical survey*, dans : *Übersetzung Translation Traduction (Encyclopédie internationale de la recherche sur la traduction)*, 1. Teilband, éd. par Kittel, Harald, Frank, Armin Paul, Greiner, Norbert et al., Berlin-New York : W. de Gruyter, 2004, 118-128, p. 119.

mais le vocabulaire de la traduction dans quelques langues (autres que celles qu'on a examinées plus haut) montre, lui aussi, que la traduction peut être exprimée en termes dont la signification est bien éloignée de la notion du transfert. La diversité sémantique des termes utilisés pour rendre l'idée de la traduction signale différentes assomptions culturelles vis-à-vis de la médiation entre les langues ; elle trahit différents concepts de la traduction, fossilisés dans les métaphores lexicalisées qui constituent le vocabulaire de la traduction.

Un exemple intéressant peut être fourni par les langues indiennes. Le sanskrit, la langue classique et sacrée de l'Inde, ne dispose d'aucun terme qui désignerait la traduction d'une langue vers une autre ; seul le mot *chāyā* (littéralement : « ombre ») s'employait pour désigner une glose en sanskrit d'un texte écrit en prakrit²²⁶ : il s'agissait donc d'une sorte de traduction fournie par l'auteur lui-même et qui accompagnait les portions du texte écrites en prakrit (dans les pièces du théâtre, les femmes et les personnes provenant des classes basses parlent divers dialectes du prakrit, la langue « naturelle »). C'est révélateur, car cela montre que : 1. le concept de la traduction, tel qu'on le connaît en Occident, n'existait pas en Inde (de fait, jusqu'au début du XIXe siècle, aucune traduction vers une langue indienne n'est attestée²²⁷) ; 2. la désignation du type de texte qu'on pourrait rapprocher de ce qu'on appelle traduction (et qui est plutôt une paraphrase entre deux langues indiennes), *chāyā*, est porteuse d'une métaphore mimétique remarquable : la « traduction » est représentée comme une ombre : telle une ombre, elle dépend de son original et ne saurait exister sans lui, mais en même temps elle peut prendre des dimensions et des formes différentes en fonction de l'angle adopté.

Les langues indiennes modernes, en revanche, emploient des expressions tirées du sanskrit pour exprimer l'idée de la traduction entre les langues. Puisque ces termes ont une valeur différente en sanskrit, la métaphore sur laquelle repose l'acception de « traduire » se laisse aisément dégager : aussi peut-on repérer le concept de la traduction qui entraîne leur emploi. L'expression la plus couramment employée est *anuvad* : le sens du verbe en sanskrit est « répéter les mots ; imiter ; résonner »²²⁸. Si ce mot a été choisi pour décrire une pratique auparavant inconnue, c'est sans doute parce que la traduction est conceptuellement représentée comme une répétition et elle est rapprochée de la répétition rituelle, plus

226 Cf. Monier-Williams, M., *A Sanskrit-English Dictionary*, Oxford : The Clarendon Press, 1899, p. 406.

227 Les versions en hindi ou bengali, etc., des deux célèbres épopées sanscrites, *Mahābhārata* et *Rāmāyana*, n'ont jamais été considérées comme traductions ; cf. Trivedi, Harish, *In Our Time, On Our Own Terms : 'Translation' in India*, dans : *Translating Others*, vol. 1, éd. par Hermans, Theo, London-New York : Routledge, 2014, 102-119, p. 106.

228 Cf. Monier-Williams, M., *A Sanskrit-English Dictionary*, Oxford : The Clarendon Press, 1899, p. 38 ; Apte, V. S., *The Practical Sanskrit-English Dictionary*, Poona : Shiralkar, 1890, p. 80.

particulièrement d'une sorte de commentaire sur les prescriptions rituelles (*vidhi*) dans les *brâhmanas*²²⁹. Il est intéressant de remarquer que, même si le sens courant de *anuvad* en hindi est « traduction », le mot, qui est maintenant un substantif, a retenu son sens primaire, c'est-à-dire « répétition des paroles dites »²³⁰. Ainsi, à la différence des langues européennes, où l'on a constaté la forte présence de la métaphore spatiale du transfert dans le vocabulaire de la traduction, la notion de la traduction en Inde est-elle fondée sur une métaphore temporelle, car c'est la répétition d'un énoncé oral qui est au premier plan dans le terme *anuvad*²³¹. Si, dans la majorité des langues européennes, la traduction est envisagée comme un passage à travers l'espace, elle est (même celle écrite) représentée comme une reproduction sonore en Inde.

Le malayalam, qui est une langue dravidienne parlée au Kerala, au Sud de l'Inde, emploie le mot *vivartanam* pour désigner la traduction interlinguale. L'expression est empruntée au sanskrit *vivarta(na)*, nom verbal du verbe *vivṛt* (« tourner, rouler » ; cf. le latin *vertere*). Le substantif signifie ainsi en sanskrit « tour, tournoiement ; rotation ; transformation ; modification »²³² et H. Trivedi rappelle que selon la doctrine de la philosophie védanta, *vivarta* désigne une transformation illusoire de la suprême réalité qu'est Brahman en monde apparent et phénoménal²³³. Le concept de la traduction que ce terme donne à entendre est celui qui met en avant l'aspect transformatif de cette opération et de son résultat : nous sommes alors en présence de la même métaphore qui est contenue dans le latin *vertere*.

Si on revient aux langues européennes, on y trouve aussi des termes de traduction qui ne sont pas fondés sur la métaphore du transfert. En néerlandais, le verbe *vertalen* est attesté d'abord aux sens « raconter, dire, (s')exprimer, faire savoir, mentionner ; défendre » qui sont aujourd'hui vieillis et ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle, semble-t-il, que le mot est doté de l'acception « traduire d'une langue vers une autre »²³⁴ ; ce terme trahit alors le concept de la traduction comme communication d'un contenu qui se fait connaître à travers une expression/un médium différent(e)²³⁵. Il s'agit d'une métaphore transformative : le contenu est recodé et transmis sous une forme modifiée.

229 Un tel commentaire est désigné comme *anuvâda* et contient d'ordinaire l'explication d'un règle rituel mentionné auparavant en répétant ou paraphrasant ses termes ; cf. *ibid.*

230 Cf. Trivedi, Harish, *In Our Time, On Our Own Terms : 'Translation' in India*, p. 112.

231 Cf. Trivedi, Harish, *op. cit.*, p. 113 ; voir aussi Bettini, Maurizio, *Vertere. Un'antropologia della traduzione nella cultura antica*, Torino : Einaudi, 2012, p. X.

232 Cf. Monier-Williams, M., *op. cit.*, p. 988 ; Apte, V. S., *op. cit.*, p. 993.

233 Trivedi, Harish, *op. cit.*, p. 116 et Bettini, *op. cit.*, p. XI.

234 Cf. *Woordenboek der nederlandsche taal*, vol. XX, 2 (verschieden-verzwoeren), éd. par E. E. M. Beijck, Leiden : M. Nijhoff, 1988, col. 972 ss.

235 Le sens « traduire » (5. « den inhoud van geschriften, teksten, uitingen, woorden e.d.: schriftelijk of mondeling met behoud van beteekenis van de eene taal in de andere overbrengen ») est clairement une extension

Le hongrois emploie le verbe *fordít* au sens de « traduire » ; or, le sens premier de ce verbe est celui de « tourner » et le terme est abondamment utilisé en cette acception encore aujourd'hui. Il en va de même pour le substantif *fordítás* qui veut dire tout d'abord « retournement, tour », mais aussi « traduction »²³⁶. Le verbe et le nom sont – selon toute probabilité – des néologismes sémantiques créés d'après le modèle du latin *vertere*.

La métaphore spatiale du transfert (du passage), comme le montre l'exposé ci-dessus, ne représente qu'un moyen, parmi d'autres représentations possibles, de concevoir la traduction. Son emploi n'est pas du tout évident : il n'y a rien dans la nature de la traduction elle-même qui obligerait de la préférer à une autre. Statistiquement, on pourrait s'attendre à ce que sa présence dans la terminologie de la traduction ne dépasse pas 10 % (si on compte une quinzaine de métaphores de traduction, son occurrence ne devrait pas excéder 7 %). Or, cette métaphore est omniprésente surtout dans les langues européennes, et c'est pour cela qu'il convient de s'arrêter là-dessus.

D'un côté, comme on l'a signalé plus haut, son emploi est dû à des raisons historiques : c'est le latin médiéval *translatare* et celui humaniste *traducere* qui ont donné naissance au vocabulaire moderne de la traduction. Ces termes avaient été d'abord absorbés par les langues romanes et ils se sont ensuite propagés à travers l'Europe soit directement (cf. les calques allemands *übersetzen* et *übertragen*), soit par le truchement d'une langue romane (cf. l'anglais *translate* provenant de l'ancien français *translater*). Les raisons historiques se marient en même temps avec les conditions linguistiques spécifiquement européennes : les textes ont été littéralement « transportés » à travers les frontières. La traduction des textes peut être envisagée comme un transfert culturel : traduire un texte veut dire l'amener d'une autre langue et culture dans la sienne. Pour ce faire en Europe, il fallait traverser les frontières linguistiques : ainsi, les textes se transposaient de Byzance vers l'Italie pour franchir ensuite les Alpes et se diffuser à travers les frontières politiques et linguistiques de l'Europe. Voilà l'une des raisons, semble-t-il, pour laquelle la traduction est visualisée spatialement en Europe. Aussi, la métaphore du transfert dans le vocabulaire de la traduction est-elle sans doute la mieux adaptée au contexte européen.

Les notes précédentes tentent de justifier la fréquence de la métaphore du transfert dans le vocabulaire de la traduction : elles expliquent son emploi et proposent une réponse à la question de sa diffusion. Puisque la métaphore a réussi à se répandre à travers une multitude

du sens « in taal, on talige wijze uitdrukken ; onder woorden brengen » (3.), cf. *ibid.*, col. 974. Autrement dit, l'acception de « traduire » (= exprimer en paroles d'une autre langue) repose sur celle d' « exprimer en paroles ».
236 Cf. Eckhardt, Sándor – Konrád, Miklós, *Magyar Francia Nagyszótár = Grand dictionnaire hongrois-français*, Budapest : Akadémiai Kiadó, 2010, p. 548 s.

de langues, il nous paraît opportun de repérer son origine afin de déterminer le concept dont elle est porteuse. Car c'est en découvrant son origine qu'on peut établir quelle notion a donné naissance à cette métaphore et comprendre le procédé cognitif qui l'a inventée. Il nous importe ici de savoir, en premier lieu, pourquoi cette métaphore a été choisie au début pour représenter la traduction. Si son origine dans les langues européennes est due au latin, ce n'est toutefois pas le latin qui l'a produite.

C'est pour la première fois dans le texte du *Critias* de Platon que la métaphore du transfert s'applique à la traduction interlinguale. Le personnage éponyme de ce dialogue, avant de commencer son récit sur l'Atlantide, adresse un court avertissement à ses interlocuteurs :

Τὸ δ' ἔτι βραχὺ πρὸ τοῦ λόγου δεῖ δηλῶσαι, μὴ πολλάκις ἀκούοντες Ἑλληνικὰ βαρβάρων ἀνδρῶν ὀνόματα θαυμάζητε· τὸ γὰρ αἴτιον αὐτῶν πεύσεσθε. Σόλων, ἅτ' ἐπινοῶν εἰς τὴν αὐτοῦ ποιήσιν καταχρήσασθαι τῷ λόγῳ, διαπυθνόμενος τὴν τῶν ὀνομάτων δύναμιν, ἤρπεν τοὺς τε Αἰγυπτίους τοὺς πρώτους ἐκείνους αὐτὰ γραψαμένους εἰς τὴν αὐτῶν φωνὴν μετενηνοχότας, αὐτὸς τε αὖ πάλιν ἐκάστου τὴν διάνοιαν ὀνόματος ἀναλαμβάνων εἰς τὴν ἡμετέραν ἄγων φωνὴν ἀπεγράφετο.

Critias 113 a-b

Mais il faut encore signaler brièvement un point avant le récit, pour que vous ne vous étonniez pas d'entendre souvent des noms grecs donnés aux hommes barbares ; car vous en apprendrez la raison. Solon, envisageant d'utiliser ce récit dans sa propre poésie, a découvert, en se renseignant sur la valeur de ces noms, que les Egyptiens les avaient *transposés* dans leur propre langue et qu'ils avaient été les premiers à les mettre par écrit. Quant à lui, il les a transcrits en reprenant à son tour le sens de chaque nom et en les *faisant passer* en notre langue.

Il y est question de deux traductions : l'une opérée par les Égyptiens, et l'autre, dont l'auteur est Solon qui retraduit en grec les noms en question. Dans les deux cas, Platon utilise une métaphore pour rendre l'idée de la traduction d'une langue vers une autre et dans les deux cas, il s'agit de la métaphore du transfert : les Égyptiens, ayant (littéralement) « transposé » (μετενηνοχότας) les noms des personnages de l'Atlantide en égyptien, les ont mis par écrit ; Solon, à son tour, a appris leur sens et les a transcrits en les « menant » (ἄγων) en grec. On a alors affaire au duo de métaphores bien connues, préservées jusqu'à nos jours : μεταφέρειν

correspond exactement au latin *transfere* (qui a trouvé la postérité dans *translate*, *übertragen*, *preložit'*, et ainsi de suite) et ἄγειν a son pendant dans le latin *(tra)ducere* (cf. *traduire*, *übersetzen*, etc.). Si, dans notre traduction du texte platonicien, on a opté pour maintenir le sens courant des verbes en question, et qu'on a rendu μεταφέρειν et ἄγειν respectivement par « transposer » et « faire passer » (au lieu de « traduire »), c'était pour souligner que – à la différence des termes modernes tels *translate* ou *traduire* qui se sont lexicalisés et constitués comme termes techniques de la traduction et ne possèdent (quasiment) pas d'autres significations – il s'agit d'une vraie métaphore, capable de saisir la dualité conceptuelle entre le sens ordinaire du mot et le sens figuré. De la sorte, la métaphore est manifeste dans la traduction.

Pourquoi Platon a-t-il introduit cette métaphore ?

Le philosophe athénien s'efforce, semble-t-il, de distinguer entre la transcription et la traduction. Solon a non seulement transcrit les noms en question, il les a transcrits en les « menant » dans « notre » langue (εἰς τὴν ἡμετέραν ἄγων φωνὴν ἀπεγράφετο). Cela pourrait nous paraître évident, parce que les langues modernes connaissent la distinction entre les deux opérations. Mais ce n'est pas le cas en grec. Le verbe μεταγράφω signifie « copier, transcrire », mais peut aussi s'employer au sens de « traduire ».

Thucydide raconte l'histoire de la détention du Perse Artaphernès qui a été emmené à Athènes avec les lettres du roi destinées aux Spartiates. « Les Athéniens », poursuit-il, « avaient fait traduire les lettres de l'assyrien et les ont lues » (οἱ Ἀθηναῖοι τὰς μὲν ἐπιστολάς μεταγραψάμενοι ἐκ τῶν Ἀσσυρίων γραμμάτων ἀνέγνωσαν, IV, 50). L'historien donne au verbe μεταγράφω (littéralement : « transcrire, réécrire ») la signification de « traduire ». Pour être plus précis, μεταγράφω signifie, dans cet extrait, les deux activités en même temps : transcrire (les caractères assyriens cunéiformes par les caractères grecs) et traduire (pour donner le sens au texte qui a été ensuite lu). Or le fait que le texte dit littéralement que « les Athéniens ont fait transcrire les lettres depuis les caractères assyriens » est remarquable, car il montre que le grec, à l'époque classique, ne disposait pas de terme spécifique pour désigner la traduction et qu'il ne distinguait pas entre transcription et traduction.

Platon, en l'absence du terme qui signifierait univoquement la traduction et pour éviter toute ambiguïté, opte pour une métaphore qui serait en mesure d'exprimer ce qu'il cherche à dire. Son intention est de souligner que Solon, outre une simple transcription, a effectué une traduction de l'égyptien vers le grec : non seulement il emploie le verbe ἀπογράφω au lieu de μεταγράφω qui était équivoque et pourrait ainsi provoquer l'incertitude concernant son sens, mais – dans un souci de précision – en disant que le législateur athénien a repris le sens

(διάνοια) de chaque nom, il donne nettement à entendre qu'il ne s'agissait pas que d'une transcription, mais que celle-ci comportait en même temps le transfert du sens et que le sens reste ainsi présent dans les noms hellénisés. Les deux opérations sont ainsi clairement discernées : la transcription et la traduction.

Or, pourra-t-on facilement objecter, le philosophe avait à sa disposition un verbe qui signifiait « traduire d'une langue vers une autre ». Le substantif ἑρμηνεύς est attesté au sens d' « interprète des langues étrangères » déjà dans l'*Agamemnon* d'Eschyle en 458 av. J.-C. (v. 1062) et il continue à s'utiliser dans ce sens chez Hérodote (cf. par ex. I, 86 ; III, 38) etc. En ce qui concerne le verbe ἑρμηνεύω, il n'est attesté au sens « traduire » que plus tard : sa première occurrence dans cette signification se trouve dans l'*Anabase* de Xénophon (V, 4, 5 : Timésithéos traduit le discours de Xénophon prononcé en grec vers la langue des Mossynèques). La datation du traité varie entre les années 80 du IV^e siècle et l'an 367²³⁷. De toute façon, sa publication précède – avec toute probabilité – celle du *Critias*, le dialogue écrit vraisemblablement dans les années 50²³⁸. Du moins une décennie – semble-t-il – sépare les deux œuvres.

Puisque ἑρμηνεύω est attesté au sens de « traduire » avant 367, on peut présumer à juste titre que le verbe s'employait dans cette acception avant cette date : 367 est le *terminus ante quem* pour ce sens du verbe. Or si c'est bien le cas, la question s'impose de savoir pourquoi Platon, tout en ayant un excellent outil (c'est-à-dire le verbe ἑρμηνεύω) pour désigner l'opération traductrice et la distinguer ainsi d'une simple transcription, ne l'utilise pas et a recours plutôt à une métaphore. Rappelons que le philosophe, dans l'extrait cité de *Critias*, mentionne la traduction à deux reprises, d'abord celle des Égyptiens et ensuite celle opérée

237 Sur la datation de l'*Anabase* de Xénophon voir : Körte, Alfred, « Die Tendenz von Xenophons *Anabasis* », *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum und für Pädagogik* 49, 1922, p. 15-24 (après la bataille de Leuctres, entre 370-367) ; Masqueray, Paul, *Introduction* dans Xénophon, *Anabase*, Tome I (livres I-III), Paris : Les Belles Lettres, 1930, p. 7-11 (deux publications : une première version entre 390-380 et une nouvelle publication avec des retouches après 371) ; MacLaren, M., Jr., « Xenophon and Themistogenes », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 65, 1934, 240-247, p. 247 (avant 380) ; Delebecque, Edouard, « Xénophon, Athènes et Lacédémone. Notes sur la composition de l'*Anabase* », *Revue des Études Grecques* 59, 1946, 71-138, surtout p. 108, 128 et 134 (première partie jusqu'à V, 3, 7 composée avant 380, aux environs de 386, deuxième de 378 à 375) ; cf. idem, *Essai sur la vie de Xénophon*, Paris : Klincksieck, 1957, p. 205, 288, 298 s. et 508 ; Breitenbach, H. R., « Xenophon (6) », *RE* IX A2 (1967), col. 1640 (les années 80 du IV^e siècle) ; Dillery, John, *Xenophon and the History of His Times*, London-New York : Routledge, 1995, p. 59 (après la bataille de Leuctres en 371) ; Cawkwell, George, « When, How and Why did Xenophon Write the *Anabasis*? » dans : *The Long March: Xenophon and the Ten Thousand*, éd. par Lane Fox, Robin, New Haven-London : Yale University Press, 2004, p. 47-67, cf. p. 48-50 (entre 370 et 367) ; Flower, Michael, A., *Xenophon's Anabasis, Or The Expedition of Cyrus*, Oxford : Oxford University Press, 2012, p. 29 s. (début des années 360).

238 Cf. là-dessus Eberz, J., « Die Bestimmung der von Platon entworfenen Trilogie Timaios, Kritias, Hermokrates », *Philologus* 69, 1910, p. 40-50 (entre 357 et 353) ; Thesleff, Holger, *Studies in Platonic Chronology*, Helsinki : Societas scientiarum Fennica, 1982, p. 184-192 (après 360, pas avant la première moitié des années 350).

par Solon : deux opportunités se sont alors présentées à Platon d'employer l'expression capable de signifier en un mot la notion qu'il cherche à désigner. Or, il préfère la description par métaphore et n'utilise ἑρμηνεύω ni dans l'un ni dans l'autre cas.

La raison en est que le verbe ἑρμηνεύω, quoique sémantiquement polyvalent, ne désigne pourtant pas la traduction écrite. Lorsqu'il est employé au sens de « traduire », il veut dire « interpréter, traduire oralement » (comme c'est le cas, on l'a vu, dans l'*Anabase* de Xénophon). Ἐρμηνεύς est un interprète, un truchement, non pas un traducteur des textes. Il en est ainsi jusqu'à la période hellénistique tardive, où – au milieu du II^e siècle à peu près – ἑρμηνεύω commence à se revêtir du sens « traduire (en écrit) », sans doute à cause de l'analogie perçue entre l'activité d'un interprète et celle qui consiste à formuler dans une langue le texte écrit dans une autre. Mais même à cette époque, pour marquer la distinction, ce seront plutôt les composés de ce verbe qui auront la valeur de « traduire à l'écrit d'une langue vers une autre », alors que ἑρμηνεύω continuera à s'utiliser indistinctement tant pour la traduction orale que pour celle écrite.

De fait, la première apparition de ἑρμηνεύω au sens de traduction écrite est le composé διερμηνεύω dans le livre III des *Histoires* de Polybe (III, 22, 3)²³⁹ où l'historien dit qu'il a traduit lui-même (διερμηνεύσαντες ἡμεῖς) du latin archaïque en grec le texte du premier traité entre Romains et Carthaginois conclu en 508 : ἄς (sc. τὰς συνθήκας) καθ' ὅσον ἦν δυνατὸν ἀκριβέστατα διερμηνεύσαντες ἡμεῖς ὑπογεγράφαμεν (« Le traité, nous le transcrivons ci-dessous après l'avoir traduit de la manière la plus exacte possible »). De la même façon, quand l'auteur de la *Lettre d'Aristée*²⁴⁰ parle nettement de la traduction écrite, il choisit un

239 Les *Histoires* de Polybe devaient être rédigées en deux phases : l'une entre les années 167-150, pendant l'exil de l'auteur à Rome, et l'autre après l'an 146/144, à la suite des défaites de Corinthe et de Carthage et après le retour de Polybe dans sa patrie. Le livre III paraît avoir été écrit (et publié ?) dans la première phase, très probablement après 160 et peut-être aux alentours de 150/49, quoique certaines parties de ce livre (chapitres 4-5 et 32) fussent ajoutées ou remaniées postérieurement (après 146/144), cf. Ziegler, Konrat, « Polybios (1) », *RE* XXI.2 (1952), col. 1477 et 1485-1488 ; Walbank, F. W., *A Historical Commentary on Polybios*, vol. I, Oxford : Clarendon Press, 1957, p. 292-297 (p. 293 : les passages du III^e livre concernant les traités carthaginois ont été conçus pour influencer sur la politique romaine d'environ 150 av. J. C. et, par conséquent, ont été probablement publiés vers 150/49) ; cf. aussi Holleaux, Maurice, « Polybe et le tremblement de terre de Rhodes », *Revue des Etudes Grecques* 36, 1923, 480-498 ainsi que Mioni, Elpidio, *Polibio*, Padova : Cedam, 1949, p. 33 ss. (surtout p. 38 et 46).

240 Pour la datation de la *Lettre d'Aristée*, voir les études suivantes : Bickerman, Elias J., « Zur Datierung des Pseudo-Aristeas », *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche* 29, 1930, 280-298, p. 290 (= Idem, *Studies in Jewish and Christian History*, I, Leiden : E. J. Brill, 1976, 109-136, p. 128 : entre les années ca. 160 – ca. 125) ; Momigliano, Arnaldo, « Per la data e la caratteristica della lettera di Aristeas », *Aegyptus* 12, 1932, 161-172, p. 168 (vers 110 – vers 100) ; Meecham, Henry G., *The Letter of Aristeas. A Linguistic Study with Special Reference to the Greek Bible*, Manchester : Manchester University Press, 1935, p. 332 s. (aux alentours de l'an 100) ; Hadas, Moses, *Aristeas to Philocrates (Letter of Aristeas)*, New York : Harper & Brothers, 1951, p. 54 (peu après 132) ; Pelletier, André, *Lettre d'Aristée à Philocrate* (Sources chrétiennes n° 89), Paris : Cerf, 1962, p. 57 s. (le début du second siècle) ; Van't Dack, E., « La date de la lettre d'Aristée » dans *Antidorum W. Peremans sexagenario*, Louvain : Publications universitaires, 1968, 263-278, p. 269 (entre 163-130). Antérieurement, on avait proposé une datation plus haute, cf., par exemple, Jülicher, A., « Aristeas (13) », *RE* II (1896), col. 878-879 (vers 200) et Tramontano, Raffaele, *La lettera di Aristeas a Filocrate. Introduzione, testo, versione e commento*, Napoli : Civiltà cattolica, 1931, p. 48-91 (vers la fin du 3^e siècle). Les ouvrages récents acceptent la datation de l'œuvre entre les années 150-100, cf. Honigman, Sylvie,

composé (§ 38) : προηρήμεθα τὸν νόμον ὑμῶν μεθερμηνευθῆναι γράμμασιν Ἑλληνικοῖς ἐκ τῶν παρ' ὑμῶν λεγομένων Ἑβραϊκῶν γραμμάτων (« nous avons décidé de faire traduire votre Loi de ce que vous appelez le texte hébreu en texte grec »)²⁴¹. Il connaît aussi le composé διερμηνεύω qu'il utilise dans le même sens (cf. § 15, 308, 310). Son emploi de ἐρμηνεύω indique, en revanche, la capacité de traduire en général, sans distinguer entre la traduction orale et celle écrite : καλῶς οὖν ποιήσεις καὶ τῆς ἡμετέρας σπουδῆς ἀξίως ἐπιλεξάμενος ἄνδρας (...) δυνατοὺς ἐρμηνεῦσαι (« tu feras donc bien et conformément à notre soin, si tu choisis des hommes ... capables d'interpréter/traduire », § 39). Puisqu'il s'agit de sélectionner des personnes qui effectueront la traduction de la Loi juive, donc qui s'acquitteront d'une entreprise qui n'avait pas eu lieu auparavant (comme le suggère le texte), il ne peut y être question des traducteurs expérimentés, mais plutôt des interprètes capables d'assurer la médiation entre les deux langues, et de la sorte qualifiés aussi pour traduire à l'écrit. Chez Polybe aussi, le simple ἐρμηνεύω se place entre la traduction orale et écrite (sans préciser) : le roi Antiochos reçoit une lettre de la part des Gerrhéens demandant l'indépendance. « Le roi, après qu'on lui a traduit/interprété la lettre, a dit qu'il cédait à leurs demandes » (ὁ δὲ ἐρμηνευθείσης οἱ τῆς ἐπιστολῆς ἔφη συγχωρεῖν τοῖς ἀξιουμένοις, XIII, 9, 4). La lettre lui a été probablement lue et interprétée/traduite à l'oral : il s'agirait d'une traduction de l'écrit à l'oral.

Il nous importe ici de retenir que ἐρμηνεύω, dans son acception de « traduire », était – jusqu'à une époque assez tardive – réservé à la traduction orale (interprétation)²⁴². Cela est peu étonnant, car le verbe et les mots apparentés relèvent du domaine de la parole, comme le remarque aussi le Socrate de Platon (cf. *Cratyle* 407e-408a) qui dit par rapport au dieu Hermès et ses fonctions, dont celle de ἐρμηνεύς, que « c'est au pouvoir de la parole qu'a rapport toute cette activité » (περὶ λόγου δυνάμιν ἐστὶν πᾶσα αὕτη ἢ πραγματεία). Même à l'époque hellénistique tardive où ἐρμηνεύω commence à s'appliquer à la traduction écrite, ce sont plutôt les néologismes tels μεθερμηνεύω ou διερμηνεύω qui servent à désigner ce type de

The Septuagint and Homeric Scholarship in Alexandria. A Study in the Narrative of the 'Letter of Aristeas', London-New York : Routledge, 2003, p. 129 ; Berthelot, Katell, *Philanthrôpia judaica : le débat autour de la « misanthropie » des lois juives dans l'Antiquité*, Leiden-Boston : Brill, 2003, p. 204-209 (en faveur d'une datation vers 150, entre 152-145) ; Wright, Benjamin G., *The Letter of Aristeas. 'Aristeas to Philocrates' Or 'On the Translation of the Law of the Jews'*, Berlin-Boston : De Gruyter, 2015, p. 28 ; Matusova, Ekaterina, *The Meaning of the Letter of Aristeas*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2015, p. 43. Pour une datation plus basse, voir Herrmann, Léon, « La Lettre d'Aristée à Philocrate et l'empereur Titus », *Latomus : revue d'études latines* 25, 1966, 58-77, p. 65 et 77 (la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne). Cf. aussi Parente, Fausto, « La Lettera di Aristeas come fonte per la storia del giudaismo alessandrino durante la prima metà del I secolo a.C. », *Annali della Scuola normale superiore di Pisa* (classe di lettere e filosofia), vol. II.1, 1972, 177-237, p. 193 (vers l'an 90 av. J.-C.) et p. 182 ss., n. 3 (avec une vaste bibliographie sur la question de la datation).

241 Cf. l'emploi de γράμματα : l'auteur souligne qu'il s'agit d'une traduction d'un texte vers un autre.

242 Si ce fait relève de mes propres recherches, je ne suis pas le premier à le constater : cf., par exemple, Folena, Gianfranco, *Volgarizzare e tradurre*, Torino : Einaudi, 1991, p. 5 ss. et Rochette, Bruno, « Πιστοὶ ἐρμηνεῖς. La traduction orale en Grèce », *Revue des Etudes Grecques* 109, 1996, 325-347, p. 329.

traduction et qui ont été, semble-t-il, introduits dans le but de nommer cette activité antérieurement peu connue et très peu pratiquée parmi les Grecs.

Comme on l'a fait remarquer plus haut, le verbe μεταγράφω signifie encore, chez Thucydide, les deux activités en même temps, sans distinction : celle de transcrire et celle de traduire (à l'écrit). La différence entre elles est pour la première fois explicitement évoquée dans la *Lettre d'Aristée*, 15 : en ce qui concerne la Loi juive, il ne s'agit pas seulement de la transcrire (pour qu'il en existe une copie dans la bibliothèque du roi), mais de la traduire aussi (οὐ μόνον μεταγράψαι ..., ἀλλὰ καὶ διερμηνεῦσαι). Il en ressort que – vers le milieu du II^e siècle av. J.-C. – διερμηνεύω devient sans doute le terme technique pour la traduction écrite (cf. aussi son emploi chez Polybe).

Or – pour revenir à Platon – au milieu du IV^e siècle un tel terme n'existe pas encore. Le philosophe athénien a l'intention toutefois de parler indéniablement de la traduction écrite et il semble même qu'il insiste sur cet aspect, car il l'explique deux fois : les Égyptiens, ayant « transposé » les noms en question dans leur propre langue, les ont mis par écrit (γραψαμένους) ; Solon, en les « faisant passer » en grec, les a, à son tour, transcrits (ἀπεγράφετο). C'est alors en l'absence du terme qui désignerait la traduction écrite que Platon se tourne vers la métaphore du transfert : il s'agissait de trouver un moyen linguistique de rendre ce concept et la métaphore est un outil efficace et approprié à cette tâche. Le verbe existant (μεταγράφω) n'était pas convenable, car il comportait une ambiguïté sémantique ; quant aux composés de ἐρμηνεύω, soit ils n'avaient pas encore été introduits dans le lexique grec, soit ils avaient une signification différente²⁴³.

L'opération de traduire est ainsi désignée par une métaphore que Platon met en scène non seulement pour signaler la différence entre une simple reproduction et une reproduction dans une langue différente, mais aussi pour donner un nom à cette opération pratiquement inconnue des Grecs : la traduction écrite n'a commencé à jouer un rôle dans la culture grecque qu'à l'époque hellénistique, qui a par conséquent donné naissance à sa terminologie. Platon emploie alors la métaphore du transfert pour nommer l'anonyme.

Dans ce qui précède, on a tenté d'expliquer pourquoi Platon utilise une métaphore pour parler de la traduction écrite. En revanche, on n'a pas abordé la question, plus spécifique, de la métaphore du transfert : pourquoi Platon, en évoquant la traduction écrite, met-il en place

243 Le substantif διερμηνεύσις (au sens de « négociation/entretien diplomatique ») est attesté chez Platon (*Timée* 19c), ce qui indique l'existence (hypothétique, car non attesté) du verbe διερμηνεύω (au sens « négocier »).

l'image de la transposition, pourquoi exprime-t-il cette opération en termes de transfert spatial ?

Avant d'en venir à la réponse, il convient tout d'abord de remarquer que la traduction écrite est un processus qui consiste à rendre les mots d'un texte par les mots d'un autre, rédigé dans une langue différente, plus précisément de réécrire un texte en changeant les mots, mais en conservant leur sens. L'intention du philosophe est de représenter ce processus à l'aide d'une image capable d'en saisir la nature. Puisque la métaphore se fonde sur une analogie, il est certain qu'une analogie était perçue entre la traduction écrite et l'action de transporter des objets (μεταφέρειν)/mener les gens à travers un espace (ἄγειν). Quelle est cette analogie ?

Afin de pouvoir répondre à cette question, étudions de plus près le sens du verbe μεταφέρω chez Platon. Il apparaît cinq fois dans l'ensemble de l'œuvre platonicienne (y compris l'occurrence du *Critias*). On examinera trois occurrences de ce verbe, dont une au sens propre et deux au sens figuré. On en tirera des éléments importants qui jetteront une lumière sur l'application de la métaphore du transfert à la traduction interlinguale et conduiront à comprendre ses enjeux.

Quand Timée se met à raconter, dans le cadre de son récit sur la genèse de l'Univers, la création des os, voici ce qu'il en dit :

τὸ δὲ ὀστοῦν συνίστησιν ὧδε. γῆν διαττήσας καθαρὰν καὶ λείαν ἐφύρασε καὶ ἔδευσεν μυελῷ, καὶ μετὰ τοῦτο εἰς πῦρ αὐτὸ ἐντίθησιν, μετ' ἐκεῖνο δὲ εἰς ὕδωρ βάπτει, πάλιν δὲ εἰς πῦρ, αὐθίς τε εἰς ὕδωρ· μεταφέρων δ' οὕτω πολλακίς εἰς ἑκάτερον ὑπ' ἀμφοῖν ἄτηκτον ἀπηργάσατο.

Timée 73e

Voici comment [le dieu] composa l'os. Ayant criblé de la terre pure et lisse, il la pétrit et la mouilla avec de la moelle ; après quoi, il insère cela dans le feu, ensuite il le trempe dans l'eau, le remet au feu et de nouveau dans l'eau. Transportant ainsi [cette masse] plusieurs fois dans l'un et l'autre [élément], il la rendit indissoluble par les deux.

C'est dans l'expression μεταφέρων δ' οὕτω (« transportant ainsi ») que le Timée de Platon résume l'activité du dieu consistant à mettre (insérer) et remettre l'os successivement dans l'eau et dans le feu. La signification primaire du verbe peut alors être définie de façon

suivante : faire passer, déplacer un objet d'un milieu à un autre²⁴⁴ ; c'est ce sens qui est à la base des emplois figurés et qui les justifie.

La même notion est présente dans l'usage figuré, lorsque la métaphore du transfert est appliquée à un objet abstrait, comme par exemple dans cet extrait du *Protagoras* :

καὶ δὴ καὶ νῦν ἔσται τὸ ἐρώτημα περὶ τοῦ αὐτοῦ μὲν περὶ οὗπερ ἐγὼ τε καὶ σὺ νῦν διαλεγόμεθα, περὶ ἀρετῆς, μετενηνεγμένον δ' εἰς ποίησιν· τοσοῦτον μόνον διοίσει.

339a

Mon interrogation portera de fait, en ce moment aussi, sur le même sujet dont moi et toi nous sommes en train de discuter maintenant, sur la vertu, mais – ce sera la seule différence – elle sera transportée sur le champ de la poésie.

Protagoras assure son interlocuteur Socrate qu'il ne compte nullement s'écarter du débat sur la vertu, en insistant que ses questions concerneront le sujet identique (« ce même sujet » : περὶ τοῦ αὐτοῦ), sauf que cette fois-ci (et en cela seulement son interrogation sera différente : τοσοῦτον μόνον διοίσει), il l'appliquera (« transportera ») à la poésie. Le sujet reste alors le même, mais il sera « déplacé » vers un autre domaine. De même que l'os, en étant transposé, passe du feu à l'eau (et inversement), ainsi le sujet de la vertu se trouve transposé sur un autre terrain.

Le troisième passage auquel on prêtera attention dans l'analyse du verbe μεταφέρω chez Platon, est tiré derechef du *Timée* :

τοὺς δὲ πολίτας καὶ τὴν πόλιν ἦν χθὲς ἡμῖν ὡς ἐν μύθῳ διήεισθα σύ, νῦν μετενεγκόντες ἐπὶ τάληθές δεῦρο θήσομεν ὡς ἐκείνην τήνδε οὔσαν, καὶ τοὺς πολίτας οὓς διεννοῦ φήσομεν ἐκείνους τοὺς ἀληθινούς εἶναι προγόνους ἡμῶν, οὓς ἔλεγεν ὁ ἱερεὺς. πάντως ἀρμόσουσι καὶ οὐκ ἀπασόμεθα λέγοντες αὐτοὺς εἶναι τοὺς ἐν τῷ τότε ὄντας χρόνῳ.

26c-d

Les citoyens et la cité qu'hier tu nous retraçais comme en un mythe, nous allons les transposer maintenant dans la vérité en la plaçant ici, comme si c'était cette ville-ci, et nous dirons que

244 Cf. aussi Estienne, Henri, *Thesaurus graecae linguae*, éd. Charles-Benoît Hase, Wilhelm Dindorf et Gottlieb Immanuel Dindorf, vol. 5, Parisii : A. Firmin-Didot, 1842-1846, col. 903, s.v. Μεταφέρω : « Transfero, ut dicitur Transferre ex uno loco in alium ».

les citoyens auxquels tu songeais sont nos vrais ancêtres, ceux que le prêtre mentionnait. Il y aura correspondance complète et nous ne détonnerons pas en disant que ce sont bien eux qui furent en ce temps-là.

Comme dans le cas précédent, la notion du transfert se réfère à une réalité abstraite qu'est cette fois-ci la cité, décrite par Socrate « comme en un mythe » (ὡς ἐν μύθῳ), et que Critias promet de transmettre dans la vraie réalité (μετενεγκόντες ἐπὶ τὰληθές). Critias veille à ce qu'il soit clair qu'il s'agira – dans son discours – de la même cité que celle retracée par Socrate ; il met accent sur leur identité à plusieurs reprises : les deux villes « seront en accord parfait » (πάντως ἀρμόσουσι), les citoyens évoqués par Socrate sont ceux même qui sont « nos vrais ancêtres », la ville est justement « celle-ci » (c'est-à-dire Athènes), etc. L'identité de la ville est ainsi assurée, de même qu'est garantie l'identité du sujet de la vertu dans le dialogue entre Protagoras et Socrate. La seule différence dans les deux cas est que le questionnement de Protagoras, de même que la cité de Socrate, tout en conservant leur identité, changent d'« emplacement » : le sujet de la vertu est « déplacé » dans le domaine de la poésie et la cité mythique de Socrate se trouve « transportée » dans la réalité d'Athènes de jadis.

La métaphore du transfert est alors productive : outre la traduction interlinguale, elle permet de décrire et de saisir plusieurs opérations abstraites. Dès lors, si on parvient à en définir la signification, on pourra mieux comprendre la notion exprimée dans la traduction entre les langues, car celle-ci représente un cas parmi d'autres où la métaphore du transfert est employée. De notre analyse des passages platoniciens où apparaît la métaphore du transfert, il ressort qu'elle décrit un processus qui consiste à faire passer un objet d'un « endroit » dans un autre pourvu que l'objet en question reste le même, son emplacement actuel étant différent du précédent. Ce schéma s'applique à l'ensemble de cas où la métaphore est opérationnelle quelle que soit la nature de l'objet et de l'endroit : il peut s'agir des entités ou des notions abstraites, l'endroit peut être aussi bien physique que mental, tant dans l'espace que dans le temps.

S'il en est ainsi, le même schéma doit se faire jour dans la notion de traduction conçue comme transfert. La métaphore suppose que le mot est conservé, identique dans les deux textes, et que le facteur qui change est « l'endroit » qu'est dans ce cas la langue. Platon dit précisément que le transport se fait « dans une langue » (μεταφέρω/ἄγω εἰς τὴν φωνήν) et que l'objet du transfert sont les noms des Atlantes (αὐτά). Comme il est possible de « transporter » la question de la vertu dans la poésie (μεταφέρω εἰς ποίησιν), ainsi on peut « transporter » le

mot dans une autre langue : il s'agit de la même métaphore. La seule différence entre le sujet de la vertu discuté entre le sophiste et Socrate est que le sujet est maintenant « transposé » dans le domaine de la poésie ; la cité mythique dont parle Socrate, est maintenant « transposée » dans l'Athènes ancienne et ce n'est qu'en cela qu'elle diffère de la cité de Socrate, tout le reste étant identique : dans la traduction, ce n'est alors que la langue qui fait l'objet de changement. Les noms en question traduits successivement en égyptien et en grec « se correspondront entièrement » (πάντως ἀρμόσουσι), la seule différence entre eux (τοσοῦτον μόνον διοίσει) sera la langue dans laquelle ils seront exprimés.

Le tableau suivant nous aidera à nous représenter les différents emplois de la métaphore du transfert dans les dialogues de Platon :

texte	objet du transfert	cible du transfert
<i>Protagoras</i> 339a	question de la vertu	poésie
<i>Timée</i> 26c-d	cité mythique	vérité historique
<i>Critias</i> 113a-b	noms des Atlantes	égyptien ; grec

Il y a alors trois éléments présents dans la métaphore du transfert : a) l'opération du transfert elle-même, b) l'objet transféré et c) la destination vers laquelle s'effectue le transfert. On peut négliger a), car la nature de l'action est la même pour tous les cas auxquels elle s'applique ; b) est un élément stable qui – comme on l'a vu – ne change pas et c) est au contraire un élément soumis au changement : b) est une constante, c) une variable.

L'uniformité de b) dans le processus du transfert est affirmée avec vigueur par Platon : la question de Protagoras concernera le même sujet (περὶ τοῦ αὐτοῦ), la vertu, autour duquel se concentre le débat entier dans le dialogue homonyme ; ce même sujet sera transposé sur la poésie. La cité dont Critias s'apprête à parler sera celle même que Socrate a évoqué « hier » (celle-là est celle-ci : ἐκείνην τήνδε οὔσαν) et les citoyens mythiques seront ceux même qui sont « nos » véritables ancêtres : les deux cités « s'accorderont en tout » (πάντως ἀρμόσουσι). Il doit en être de même pour les noms « transposés » dans une autre langue : même si cela n'est pas explicité par Platon (dans le *Critias*), la métaphore du transfert exige que les noms restent inchangés dans le processus de la traduction, comme reste inchangée la question de la vertu, par exemple (quoiqu'elle soit « traduite » dans la poésie). Or tel n'est pas le cas : les mots changent dans la traduction ; s'ils ne changeaient pas, il s'agirait d'une transcription et non pas d'une traduction. Mais comme on l'observe dans le texte même du *Critias*, les noms des Atlantes sont effectivement hellénisés, traduits en grec : Autochtonos, Eumélos, Mestor et

d'autres noms sont parfaitement compréhensibles en grec (cf. *Critias* 114b-c). Faut-il alors présumer que le postulat selon lequel b) est inchangé ne s'applique pas à la traduction interlinguale ?

Non, car une telle présomption serait fautive : si on prête attention aux deux cas précédents, on s'aperçoit que si l'objet en question n'est pas touché par un changement, la manière dont il se présente est altérée. Dans le cas de la question de la vertu (τὸ ἐρώτημα περὶ ἀρετῆς), par exemple, la question reste la même, elle n'est pas modifiée lorsqu'elle s'applique à la poésie, mais elle est articulée différemment : le sujet restant identique, la manière dont il sera exprimé, discuté, épluché changera. La façon d'examiner ce problème (qui, lui, n'est pas abandonné) sera différente, justement parce qu'il s'applique (« est transposé ») maintenant à la poésie. Il en va de même dans le cas de la cité idéale et théorique de Socrate qui se verra « transportée » dans la « réalité historique », celle du moins racontée par Critias selon le récit de Solon. Le modèle de la cité restera alors le même – celui esquissé par Socrate – mais il sera appliqué à l'Athènes antique, car celle-ci était, selon le récit de Solon qu'il a appris auprès d'un prêtre égyptien, une telle ville idéale (cf. *Timée* 25e : Socrate « s'est rencontré, sur la plupart des points, avec ce que Solon avait dit », συνηέχθης τὰ πολλὰ οἷς Σόλων εἶπεν). La différence entre les deux cités est que l'une est fictive (λεγόμενον) et l'autre existait réellement (πραχθὲν ὄντως, cf. *ibid.* 21a²⁴⁵). Ce qui changera alors dans la transposition de la cité mythique vers la réalité historique, ce sont les circonstances, les particularités, les conditions concrètes (elle se trouvera peuplée par des personnages « historiques », les institutions que décrivait Socrate seront réalisées, la cité elle-même, existant dans l'imagination, s'identifiera avec l'Athènes « réelle » d'il y a neuf mille ans). Mais à part ces conditions accessoires, les deux cités « s'accorderont en tout ».

Il doit en aller de même dans le cas du transfert des mots d'une langue vers une autre, car ce n'est qu'un exemple de la métaphore du transfert laquelle exige que le rapport entre b) et c) soit toujours le même. Autrement dit, le rapport entre la forme linguistique d'un mot et le mot lui-même correspond au rapport entre le domaine de la poésie et la question de la vertu ainsi qu'à celui entre la réalité historique athénienne et la cité mythique de Socrate :

b)	=	<u>noms des Atlantes</u>	=	<u>question de la vertu</u>	=	<u>cité idéale</u>
c)		égyptien/grec		poésie		Athènes historique

245 Cf. aussi 26c : ἐν μύθῳ/τάληθός.

Comme la question de la vertu peut se poser par rapport à la poésie aussi bien que dans le cadre de presque n'importe quel autre domaine, ainsi il est possible de « transposer » les mots en égyptien, en grec et dans n'importe quelle langue : cela ne change pas la question elle-même ou le mot lui-même. La question reste la même, mais elle est formulée différemment : ainsi le mot, dans le processus de la traduction, reste le même, mais il est exprimé, formulé différemment (dans une autre langue). La langue – relativement au mot – n'est alors qu'un élément accessoire, comme l'est, par exemple, la poésie par rapport à la question de la vertu. Et comme la cité idéale de Socrate est insérée dans le cadre « historique » de l'Athènes de jadis, sans que cela change la cité elle-même, ainsi un mot peut être « inséré » dans une langue donnée, sans que le mot soit changé. Même si la manière dont il est exprimé subit un changement, le mot reste le même.

Il s'ensuit que le mot est considéré, dans cette métaphore, comme une unité conceptuelle, non comme une unité linguistique. Le mot traduit dans une langue est le même mot qui est exprimé dans une autre ; seule sa formulation change. Un concept pratiquement identique est présent dans ce qu'on appelle *interpretatio Graeca*, c'est-à-dire l'identification des divinités étrangères avec celles grecques ; lorsque Hérodote dit, par exemple, que « Isis, en langue grecque, est Déméter » (Ἴσις δέ ἐστι κατὰ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν Δημήτηρ, II, 59), il faut prendre ce constat littéralement : il s'agit, en effet, de la même déesse²⁴⁶. Elle a un nom en Égypte et un autre en Grèce, mais les noms et les appellations sont quelque chose d'arbitraire et d'accessoire. Il en est de même pour Bastet/Artémis, Neith/Athéna etc. : ces divinités non seulement se correspondent, mais elles sont les mêmes²⁴⁷. Comme les appellations des dieux peuvent varier chez différents peuples, ainsi peut varier un mot selon qu'il est exprimé dans telle ou telle langue : son expression linguistique n'est toutefois qu'une chose accessoire, le mot même restant identique. Comme il est possible de distinguer une divinité (qui est un être réel) de ses noms (pouvant être multiples et n'étant que des dénominations), ainsi on doit faire la différence entre un mot (représentant un concept réel) et ses diverses formes linguistiques qui n'en sont que des désignations possibles.

246 Cf. aussi I, 131 ; II, 42 ; 137 ; 144 ; 156 etc. Cf. surtout la formulation d'Hérodote dans II, 144 Ὠρον τὸν Ὀσίριδος παῖδα, τὸν Ἀπόλλωνα Ἕλληνες ὀνομάζουσι (« Horus, fils d'Osiris, que les Grecs appellent Apollon ») : le dieu est appelé Horus chez les Egyptiens et Apollon chez les Grecs ; ayant de noms différents, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une seule et même divinité. Sur la question de l'identification des divinités grecques et égyptiennes, on peut consulter Kolta, Kamal S., *Die Gleichsetzung ägyptischer und griechischer Götter bei Herodot.*, Tübingen : B. v. Spangenberg KG, 1968.

247 Cf. Lloyd, Alan B., *Egypt dans : Brill's Companion to Herodotus*, éd. par Egbert J. Bakker, Irene J. F. de Jong, Hans van Wees, Leiden-Boston-Köln : Brill, 2002, 415-435, p. 431 : « When Herodotus refers to the Egyptian Amun as Zeus or Neith as Athene, he is not using the Greek names as a matter of convenience for the sake of his readers. On the contrary, he is reflecting a profound conviction that the Greek and Egyptian deities are one and the same thing. »

Puisque ce sont les mots qui font l'objet du transfert d'une langue dans une autre (cf. la formulation de Platon : αὐτὰ *sc.* τὰ ὀνόματα εἰς τῶν αὐτῶν φωνὴν μεταφέρειν) et que l'objet n'est pas affecté du changement dans le processus du transfert, il est nécessaire de postuler que le mot est conçu comme une unité non pas linguistique, mais conceptuelle. L'usage du verbe μεταφέρω au sens de « traduire » prouve d'ailleurs qu'il en est ainsi : en grec, c'est toujours le mot qui se trouve « transposé » (μεταφερόμενον) dans une autre langue, alors que, bien évidemment, il possède une autre forme linguistique ; ainsi est-il évident que le mot n'est pas identique à son expression linguistique.

Πυθόμενος δ' αὐτὸν οὐ πόρρω τῆς πόλεως ὄντα πρόεισι μετὰ τῶν ἱερέων καὶ τοῦ πολιτικοῦ πλήθους, ἱεροπρεπῆ καὶ διαφέρουσιν τῶν ἄλλων ἔθνῶν ποιούμενος τὴν ὑπάντησιν εἰς τόπον τινὰ Σαφειν λεγόμενον. τὸ δὲ ὄνομα τοῦτο μεταφερόμενον εἰς τὴν Ἑλληνικὴν γλῶτταν σκοπὸν σημαίνει· τὰ τε γὰρ Ἱεροσόλυμα καὶ τὸν ναὸν συνέβαινεν ἐκεῖθεν ἀφορᾶσθαι.

Flavius Josèphe, *Les antiquités judaïques* XI, 329

Quand [le grand-prêtre] a appris qu'[Alexandre] n'était pas loin de la ville, il est allé à sa rencontre avec les prêtres et avec la foule de citoyens et l'a accueilli de manière digne de sa fonction sacrée et distincte des autres peuples à un certain endroit appelé Safein. Ce nom, *transposé* dans la langue grecque, désigne l'« observateur » : car il se trouve que, depuis là, on peut regarder Jérusalem et le temple.

Comme dans le texte de Platon, l'objet du verbe μεταφέρω est « le nom » (τὸ ὄνομα). Or ce n'est pas le nom au sens de l'unité linguistique qui serait « transposé » en grec : le mot « Safein » (quand bien même écrit en caractères grecs Σαφειν) n'existe pas en grec. Ce n'est pas alors la forme (du mot) qui a été transmise (il s'agirait, dans ce cas, d'un emprunt, et non pas d'une traduction) ; ce qui était μεταφερόμενον, est le concept exprimé par l'araméen Safein : c'est ce concept qui se trouve « transposé » et qui est désigné, exprimé en grec par la forme σκοπός (« observateur »). Il est ainsi évident que le nom (ὄνομα) représente un concept : c'est une unité conceptuelle qui peut prendre plusieurs formes linguistiques (Safein, σκοπός etc.)²⁴⁸.

248 Cela est particulièrement bien visible dans le cas des noms propres : John, Jean, Ivan, Giovanni, Juan, Jan, etc. représentent différentes formes (en fonction de la langue) du même nom. Pour le grec cf. Hérodote II, 50 : σχεδὸν δὲ καὶ πάντων τὰ ὀνόματα τῶν θεῶν ἐξ Αἰγύπτου ἐλήλυθε εἰς τὴν Ἑλλάδα (« Les noms de presque tous les dieux sont venus en Grèce de l'Égypte »), où il paraît être évident que « les noms » (τὰ ὀνόματα) ne font pas référence aux désignations des divinités en question (leurs appellations égyptiennes), mais au concept,

Platon lui-même semble vouloir avertir que c'est le concept, la notion qui passe dans une autre langue. Comme déjà signalé plus haut, le philosophe athénien met l'accent sur le fait que Solon, en « faisant passer » les noms en question vers le grec, « en a repris le sens » (ἐκάστου τὴν διάνοιαν ὀνόματος ἀναλαμβάνων). Dès lors, c'est le sens (διάνοια) des mots, c'est-à-dire la notion qu'ils expriment, la valeur (δύναμις) qu'ils ont, qui – lorsqu'un mot est « transféré » – est conservée et représentée dans une autre langue.

Ainsi en est-il aussi dans d'autres cas d'emploi de la métaphore du transfert chez Platon. Ce n'est pas la question (prise concrètement) au sens de l'énoncé qui « se transfère » au domaine de la poésie, mais la question (prise abstraitement) au sens du sujet qui va être discuté : l'objet du transfert est la question (ἐρώτημα) en tant qu'idée, non pas sa formulation concrète, les termes en lesquels elle est exprimée. En effet, sa formulation, la manière dont elle est traitée concrètement, subit un changement. La forme change, le contenu reste identique. Cela s'applique également à la cité de Socrate, « transférée » dans l'Athènes historique : c'est l'idée de cette cité qui est retenue, le modèle qu'elle représente, non pas la cité elle-même, prise concrètement. Ses particularités et sa réalisation concrète seront différentes, car appliquées à la réalité athénienne ; si le modèle de la cité mythique de Socrate « se transférait » à une autre ville, sa réalisation, ses conditions concrètes, les circonstances particulières, les noms des institutions etc. seraient différentes. De la même manière s'opère le transfert des mots dans la traduction interlinguale : l'objet du transfert n'est pas le mot en tant que « son ou groupe des sons articulés ou figurés graphiquement, constituant une unité porteuse de signification »²⁴⁹, mais la signification même, l'idée de ce mot, donc le mot pris abstraitement comme unité de sens. C'est alors le « contenu » du mot qui est « transposé » dans une autre langue, non pas sa forme.

Dans la métaphore du transfert, il faut donc prendre le « mot » au sens abstrait, au même titre que la « cité » ou la « question » représentent des entités abstraites : dans les trois cas, c'est l'idée, le contenu qui est maintenu, alors que la forme, la réalisation concrète fait l'objet du changement. Ainsi peut-on conclure que la proportion b) : c) correspond à la différence entre le contenu et la forme sous laquelle celui-ci se présente ou bien entre l'idée et la manière dont elle est exprimée :

caractère des dieux (dans leurs cultes et mythes respectifs), leurs attributs etc. « Nom » désigne le personnage auquel ce nom s'applique. Mais voir, contre cette interprétation du passage hérodotéen, Lloyd, Alan B., *Herodotus, Book II. Commentary 1-98*, Leiden : E. J. Brill, 1976, p. 203-205.

249 La définition du « mot » dans le *Trésor de la langue française : dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle, 1789-1960*, éd. par Bernard Quemada et al., Tome XI (lot – natalité), Paris : Gallimard, 1985, p. 1108.

$$\begin{array}{l} \text{b)} \\ \text{c)} \end{array} = \begin{array}{l} \text{idée} \\ \text{son expression} \end{array} = \begin{array}{l} \text{contenu} \\ \text{sa forme} \end{array}$$

Pour répondre à la question posée plus haut : le postulat que b) reste inchangé s'applique aussi bien à la traduction interlinguale, tenant compte du fait que le mot qui fait l'objet du « transfert » d'une langue dans une autre est conçu non pas sous son aspect concret et formel (en tant que son ou ensemble de lettres), mais – dans son versant sémantique – comme une unité substantielle dont la forme linguistique représente le variable ; ce qui est le cas également d'autres exemples de la même métaphore.

On est maintenant en mesure de rétablir l'analogie qui se fait jour dans cette métaphore. L'idée d'exprimer dans une langue ce qui l'est dans une autre est représentée en termes du transfert, car ce qui est exprimé dans une langue est un concept (un contenu) qui – dans le processus de la traduction – est « déplacé » dans une autre. L'analogie est ainsi perçue entre le transfert d'un objet physique (comme l'os dans l'exemple pris du *Timée*) et le « transfert » des mots en tant qu'unités conceptuelles, c'est-à-dire des idées exprimées dans les mots :

$$\begin{array}{l} \text{objet} \\ \text{transférer (dans un autre endroit)} \end{array} = \begin{array}{l} \text{mot (idée, concept)} \\ x \text{ (dans une autre langue)} \end{array}$$

L'action d'exprimer une idée dans une autre langue est désignée comme transfert (*μεταφέρω*), parce que le transfert d'une langue vers une autre a été vu comme essentiel dans cette opération. Or en l'absence du terme qui exprimerait *x*, il existe plusieurs possibilités de nommer cet élément : *exprimer*, *faire comprendre*, *tourner* un mot (concept) dans une autre langue, par exemple, sont toutes des expressions convenables pour décrire l'action de traduire. Il est dès lors possible de remplacer *x* par un certain nombre de verbes. D'où la pertinence de la question : pourquoi, lorsqu'il s'agit d'exprimer *x* dans « *x* un mot (concept) dans une autre langue », Platon a-t-il opté, en concurrence d'autres termes, pour la métaphore du transfert ? Pourquoi a-t-il vu le transfert comme essentiel dans la traduction ?

On peut répondre, semble-t-il, que la raison d'utiliser cette métaphore (plutôt qu'une autre expression) pour la traduction réside dans la nature même du processus que Platon se met à saisir : il s'agit, en effet, de trouver un terme idoine pour la traduction écrite. Alors que les expressions telles que *exprimer* ou *faire comprendre* sont tout à fait appropriées pour la traduction orale, elles s'avèrent peu précises quand il s'agit d'appréhender la nature de la traduction écrite. *Transférer* représente, en revanche, un terme possédant une certaine force descriptive et il paraît qu'il a été choisi afin de mettre en évidence le procédé de la traduction

écrite qui consiste à réécrire un texte dans une autre langue, c'est-à-dire à transférer dans un texte ce qui est dans un autre en changeant la forme (linguistique), tout en conservant le contenu. Dans la traduction écrite, il s'agit donc de transférer le sens d'un texte à un autre et puisque les textes sont des objets physiques, littéralement d'un endroit à un autre. La métaphore du transfert permet de visualiser cet aspect technique de la traduction écrite : mettre sous les yeux est d'ailleurs l'une des fonctions de la métaphore. Aussi la conclusion s'impose-t-elle que la métaphore du transfert a été appliquée à la traduction écrite pour mettre sous les yeux le procédé de cette opération. C'est une métaphore appropriée à ce type de traduction.

L'essence de la métaphore est de représenter une réalité dans les termes d'une autre. Ainsi, toute métaphore entraîne des distorsions, car en dépeignant un phénomène au moyen d'un médium qui ne lui est pas propre, elle met en valeur certaines caractéristiques de celui-ci, alors que d'autres propriétés en sont déformées, voire négligées. Créer une métaphore, c'est assigner à une réalité un symbole qui signifie d'ordinaire une autre chose : la réalité en question est alors vue à travers la chose dont le signe (la désignation) lui est attribué, ce qui a pour effet des déformations. Ainsi, dans la métaphore du transfert, la traduction est-elle vue à travers le prisme du transfert spatial. C'est donc l'aspect technique qui est mis en avant, car la métaphore décrit la procédure de la traduction ; cet aspect est « augmenté » dans la représentation de la traduction au détriment d'autres éléments tels le but ou l'enjeu de la traduction lesquels sont présents dans les expressions comme par exemple « faire comprendre » dans une autre langue. Or le fait de se concentrer sur l'aspect processuel est, comme on l'a vu plus haut, propre à une majorité des métaphores de la traduction. Ce qui est propre, au contraire, à la présente métaphore, est que le procédé de la traduction est représenté comme transfert : c'est donc l'aspect du passage (du sens) qui est mis en valeur, non pas l'aspect du changement, par exemple, qui est accentué dans les métaphores transformatives ou mimétiques. La catégorie du sens est centrale dans notre métaphore non seulement parce que l'objet du transfert est, comme on l'a constaté, le « mot » au sens abstrait du terme (c'est-à-dire le contenu, le sens du mot), mais surtout parce que la métaphore présuppose l'identité du sens « déplacé » d'un « endroit » à un autre : à la différence d'autres métaphores qui, tout en postulant l'équivalence, font aussi valoir l'aspect transformateur de la traduction et l'écart entre l'objet à traduire et l'objet traduit (dans la métaphore mimétique, par exemple, il est évident que la copie, quoique conforme à son original, n'est pas identique avec lui ; la métaphore transformative implique que l'information soit transcrite sur un médium différent ; selon la métaphore du travestissement, ce qui est traduit se distingue de l'original par son

costume), la métaphore du transfert insiste sur leur identité : ce qui est là, est transféré ici. C'est ce qui nécessite la notion même du transfert : l'objet à l'endroit A et l'objet transféré à l'endroit B est un seul et même. On peut le représenter graphiquement de manière suivante :



Le rôle du traducteur selon cette métaphore n'est que d'introduire l'objet donné dans un nouvel endroit, assurer son passage sans apporter le moindre changement à l'objet lui-même. Le traducteur « fait passer » le sens du mot d'une langue dans une autre, mais il n'est pas censé intervenir au niveau du sens. Le passage du sens n'affecte pas le sens lui-même : nulle autre métaphore ne met autant d'accent sur l'uniformité du sens dans l'original et la traduction.

Comme toute métaphore, la métaphore du transfert appliquée à la traduction met en avant certaines dimensions de celle-ci, alors qu'elle en cache ou même supprime d'autres. Mis en valeur est le caractère dynamique de la traduction (visualisée comme passage) et notamment l'identité de l'objet de la traduction avant et après cette opération ; reste dissimulée, au contraire, l'action modificatrice du traducteur et l'aspect même de transformation à laquelle est soumis l'objet de la traduction²⁵⁰.

Non seulement que la métaphore entraîne-t-elle des distorsions au niveau de l'entité représentée par un terme métaphorique, mais elle comporte aussi des inexactitudes : il n'y a jamais d'accord parfait entre la réalité désignée par la métaphore et la signification ordinaire du terme métaphorique. Dans le cas du transfert et la traduction, une discrédance a été déjà signalée : bien que l'expression métaphorique parle (littéralement) du transfert des mots (des noms), elle sous-entend le transfert des mots au sens abstrait, c'est-à-dire du sens des mots. Mais il y a également un désaccord majeur en ce qui concerne la notion du transfert elle-même : « transférer » veut dire déplacer un objet d'un lieu dans un autre de sorte que l'objet qui se trouvait avant à un endroit X n'y est plus, étant transposé à l'endroit Y ; mais dans la traduction, le « mot », quand il est « transféré » dans une autre langue, ne cesse pourtant pas d'être dans la langue (le texte, etc.), d'où il a été traduit.

250 Comme cela est ressorti de notre analyse précédente, la mutation (non pas de l'objet même, mais de son côté formel) est supposée aussi par la métaphore du transfert ; or alors qu'il était nécessaire d'entreprendre une étude plutôt rigoureuse de cette métaphore pour exposer la présence de l'aspect du changement, dans d'autres métaphores il est mis en avant de manière explicite.

III. Conclusion

On s'est proposé de relever l'origine de la métaphore du transfert dans le vocabulaire de la traduction. Résumons les résultats auxquels on est parvenu :

1. Platon est le premier à appliquer la métaphore du transfert à la traduction ;
2. la métaphore du transfert a été introduite dans le vocabulaire de la traduction afin de
 - a) nommer le phénomène de la traduction écrite, auparavant sans désignation propre
 - et b) mettre sous les yeux le procédé de celle-ci ;
3. cette métaphore (« transférer les mots d'une langue dans une autre ») suppose que sous les « mots » on entend des entités abstraites, des unités conceptuelles (le sens des mots), non pas les mots eux-mêmes dans leur aspect concret ;
4. à partir de l'époque hellénistique tardive, la traduction écrite commence à être désignée par les termes réservés préalablement à la traduction orale (l'interprétation). Ainsi, les deux activités se trouvent-elles rapprochées au niveau linguistique au moment où la culture grecque commence à s'intéresser aux écrits des autres peuples (notamment des Romains et des Juifs).

Appendice :

**La métaphore du transfert dans la terminologie
de la traduction dans quelques langues européennes**

L'ancien français utilisait le verbe « translater » pour exprimer ce que le français moderne (à partir du XVI^e siècle)²⁵¹ rend par « traduire ». Or, le sens principal de « translater » était, comme le suggère aussi son étymologie (du latin classique *translatum* qui est la forme du supin du verbe *transfere*), celui de « transporter, transférer, déplacer »²⁵². Un exemple suffira à illustrer cet emploi. Il est tiré des *Livres de justice et de plet*, un traité juridique anonyme provenant du XIII^e siècle : « translater d'un leu en autre » (I, 7, § 2, Rapetti)²⁵³. A côté de cette acception primaire, on en repère d'autres dont notamment « traduire », sens qui est attesté déjà au XII^e siècle (*ca* 1140)²⁵⁴. Signalons que cet emprunt a été favorisé par l'existence du verbe *translatare* en latin médiéval (IX^e – XII^e siècle) qui portait lui-même, comme le latin classique *transfere*, outre le sens étymologique de « transférer », l'acception de « traduire d'une langue en une autre »²⁵⁵.

Le verbe « traduire », absent du vocabulaire de l'ancien français, ayant aussi son origine dans le latin (*traducere* : « faire passer »), auquel il a été emprunté au propre et au figuré, s'est substitué au verbe *translater*²⁵⁶. Sa portée étymologique étant celle de « transférer », il

²⁵¹ Cf. Wolf, Lothar, 'Fr. traduire, lat. traducere und die kulturelle Hegemonie Italiens zur Zeit der Renaissance', *Zeitschrift für romanische Philologie*, 87 (1971), 99-105, p. 101; Quemada, Bernard, éd. par, *Trésor de la langue française : dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle, 1789-1960*, Tome XVI (teint-zzz...), Paris : Gallimard, 1994, p. 449 s. La première attestation de ce terme au sens « faire passer d'une langue dans une autre » apparaît en 1520 dans le titre d'un ouvrage publié à Lyon qui est une traduction de l'italien : *Dialogue tres elegant intitule le Peregrin traictant de lhoneste et pudique amour concilie par pure et sincere vertu traduit de vulgaire italien en langue francoyse par maistre Francoys Dassy*. Tous les ouvrages antérieurs à l'article de Wolf donnent l'an 1534 comme la date depuis laquelle « traduire » figure dans cette acception (voir par ex. Wartburg, Walther von, *Französisches etymologisches Wörterbuch: eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, Bd. 13, 2. Teil : To-Tyrus, Basel : Zbinden Druck und Verlag AG, 1967, p. 153 ; Bloch, Oscar, Wartburg, Walther von, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris : Presses universitaires de France, 1975, p. 643 etc.).

²⁵² Cf. Tobler, Adolf, Lommatzsch, Erhard Friedrich, éd., *Altfranzösisches Wörterbuch*, Zehnter Band (T), Wiesbaden : F. Steiner, 1976, p. 530 sq.

²⁵³ Cf. Godefroy, Frédéric, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècles: composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents manuscrits ou imprimés qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe*, Tome VIII, I^e partie (traire-zygaine), Paris : Bouillon, 1895, p. 17.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 18 et Quemada, Bernard, éd. par, *op. cit.*, p. 520.

²⁵⁵ Cf. Wartburg, Walther von, *Französisches etymologisches Wörterbuch: eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, Bd. 13, 2. Teil : To-Tyrus, Basel : Zbinden Druck und Verlag AG, 1967, p. 202. Pour le latin médiéval *translatare* cf. Du Cange, Charles Du Fresne, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, éd. par P. Carpentier et G. A. Louis Henschel, Tomus sextus (S-Z), Paris : F. Didot, 1846, p. 640 et Niermeyer, Jan Frederik, van de Kieft, C., *Mediae Latinitatis lexicon minus*, éd. par J. W. J. Burgers, vol. 2, Leiden, Boston : Brill, 2002, p. 1356.

²⁵⁶ En dépit du fait que *traduire* a quasiment éliminé, à partir du XVI^e siècle, l'ancien français *translater*, celui-ci continue pourtant à s'utiliser encore au XIX^e siècle au sens de « traduire d'une langue en une autre », cf. Quemada, Bernard, éd. par, *Trésor de la langue française : dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle, 1789-1960*, Tome XVI (teint-zzz...), Paris : Gallimard, 1994, p. 520.

s'emploie en français notamment au sens de « citer, déférer » (attesté en 1480²⁵⁷). Ainsi, « traduire en cause et en procès » veut dire « renvoyer devant un tribunal, porter devant la justice » et le substantif « traduction », qui a connu aussi une influence sémantique du latin *traditio*, signifie, au XIII^e siècle, « le fait de livrer ; la livraison »²⁵⁸. Le sens dérivé fondamental de *traduire* est celui de « faire passer d'une langue dans une autre » qui se constitue au premier quart du XVI^e siècle, et cela directement à partir du latin des humanistes, où *traducere* a été revêtu de cette signification inusitée et pratiquement neuve, ou bien sous l'influence de l'italien *tradurre*, lui-même adopté du latin²⁵⁹. Le mot *traduire*, emprunté dans la seconde moitié du XV^e siècle d'abord par la langue juridique, après avoir subi l'impact du néologisme sémantique en latin humaniste, a élargi sa valeur sémantique pour devenir le terme principal dont le français usera pour rendre la notion du passage d'une langue dans une autre.

Quant aux verbes *tradurre* (italien), *traducir* (espagnol), *traduzir* (portugais) etc., on ne se propose pas ici de se pencher sur leur analyse : il nous suffira de constater que ces expressions sont toutes fondées sur le modèle du latin humaniste *traducere* et que, par conséquent, elles

²⁵⁷ Cf. *ibid.*, p. 450 et Wartburg, Walther von, *op. cit.*, p. 153. *Traduire* s'est aussi employé jusqu'au XIX^e siècle au sens de « transférer d'un lieu à un autre », cf. *Dictionnaire historique de la langue française: contenant les mots français en usage et quelques autres délaissés, avec leur origine...*, éd. Alain Rey, tome 2 (M-Z), Paris : Le Robert, 2000³, p. 2304.

²⁵⁸ Wartburg, Walther von, *op. cit.*, p. 153 sq. ; Godefroy, Frédéric, *op. cit.*, p. 783 ; Quemada, Bernard, éd. par, *op. cit.*, p. 449 sq. Il est à remarquer que l'ancien français connaissait déjà le lexème *traduction*, avant l'introduction du verbe *traduire*.

²⁵⁹ Sur ce néologisme sémantique latin qu'est *traducere* au sens de « traduire d'une langue dans une autre » voir plus bas ; en ce qui concerne la question d'origine sémantique du fr. *traduire*, les opinions des philologues sont divisées : selon le *Französisches etymologisches Wörterbuch* (voir la note précédente), le sens de « faire passer d'une langue dans une autre » a été emprunté à it. *tradurre* ; Bloch et Wartburg se prononcent avec prudence en mettant l'hypothèse de l'emprunt à l'italien entre parenthèses et en préférant ainsi déduire ce sens directement du latin humaniste (Bloch, Oscar, Wartburg, Walther von, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris : Presses universitaires de France, 1975, p. 643) ; Dauzat, Mitterand et Dubois n'évoquent que l'origine du lat. *traducere* (Dauzat, Albert, Dubois, Jean et Mitterand, Henri, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, Paris : Larousse, 1964, p. 774), ainsi que le *Trésor de la langue française* (Quemada, Bernard, éd. par, *Trésor de la langue française : dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle, 1789-1960*, Tome XVIe (teint-zzz...), Paris : Gallimard, 1994, p. 450 : « emprunté, puis adapté du latin des humanistes »). Mais l'hésitation semble continuer, voir par ex. Rey, Alain, Hordé, Tristan, éd. par, *Dictionnaire historique de la langue française*, vol. 3, Paris : Le Robert, 2006, p. 3874 : « 'faire passer d'une langue dans une autre' emprunté (1520) pour le sens à l'italien *tradurre* ou directement au latin *traducere* ». L'hypothèse que le français *traduire* a acquis le sens figuré de « faire passer d'une langue dans une autre » non pas directement du latin humaniste, mais de l'italien *tradurre*, provient d'un article de R. Sabbadini paru en 1916 ; voir aussi Migliorini, Bruno, *Storia della lingua italiana*, Firenze : Sansoni, 1960, p. 303, n. 5 (cf. Wolf, Lothar, 'Fr. *traduire*, lat. *traducere* und die kulturelle Hegemonie Italiens zur Zeit der Renaissance', *Zeitschrift für romanische Philologie*, 87 (1971), 99-105, p. 99 sq. et surtout p. 104 : « ist es zwar nicht mehr notwendig, die italienische Volkssprache als Vermittlerin heranzuziehen, aber diese Möglichkeit läßt sich anhand der Materialien auch nicht absolut ausschließen »).

sont porteuses de la même sémantique : le vocabulaire de la traduction dans les langues romanes est homogène²⁶⁰.

En anglais, le terme qui sert à désigner la traduction d'une langue vers une autre, est *translation*. Il n'est pas difficile de voir que ce mot a été emprunté à l'ancien français qui connaissait le verbe *translater* ainsi que le substantif *translation*. Si tel est le cas, on peut supposer qu'il en ait hérité aussi les acceptions. Ce qui s'avère exact : lorsqu'on étudie le lemme « *translacioun* » dans le *Middle English Dictionary*, on constate que le sens de « translating from one language into another » (attesté depuis la fin du XIV^e siècle) n'y est répertorié qu'à la dernière (cinquième) position²⁶¹. Les quatre significations qui lui précèdent, correspondent, elles aussi, à la valeur sémantique de *translater*, le sens primaire étant celui de « movement from one place to another ». Auquel s'ajoutent d'autres acceptions dérivées telles « a transference of dominion » ou bien « the replacement of the old law by the new »²⁶². Il en va de même, bien évidemment, pour le verbe *to translate* dont le sens principal « to relocate ; to transfer » rappelle aussi l'emploi de son modèle, le verbe *translater*. Parmi ses autres acceptions rangées dans le *Middle English Dictionary*, on retrouve p. ex. « to take away » ou « to transform » etc. A la dernière position apparaît le sens de « to translate from one language into another ; render in another language »²⁶³.

En allemand, le verbe qui correspond au français *traduire* est *übersetzen*. Or, il se trouve que même dans le cas de *übersetzen* qui détient plusieurs sens, celui de faire passer d'une langue dans une autre n'est qu'un emploi dérivé. Le *Deutsches Wörterbuch* de Grimm donne comme sa signification principale « überführen, übertragen » avec ses synonymes latins *traducere*, *traicere* (« transférer ; transposer ») et en repertorie d'autres acceptions. Celle de *superponere* (« placer sur ; mettre au-dessus ») présente un sens différent de ce verbe qui ne nous intéresse pas ici. Le sens de *transmittere* (« transporter ; faire passer ; traverser »), en revanche, suscitera notre intérêt, car c'est de celui-ci qu'est déduite l'acception dérivée de « aus einer sprache in eine andere bringen »²⁶⁴.

²⁶⁰ Pour l'espagnol *traducir* on renverra à l'étude de Pöckl : Pöckl, Wolfgang, 'Apuntes para la historia de traducere / « traduire »', *Hieronymus Complutensis*, 4/5 (1996/97), 9-15.

²⁶¹ Lewis, Robert Edwin, and Williams, Mary Jane, *Middle English Dictionary, Part T.1*, Ann Arbor : University of Michigan Press, 1993, p. 980 s.

²⁶² Cf. *ibid.*

²⁶³ Cf. *ibid.*, p. 981 sqq.

²⁶⁴ Cf. Grimm, Jacob, et Grimm, Wilhelm, *Deutsches Wörterbuch*, ed. by Deutsche Akademie der Wissenschaften and Preussische Akademie der Wissenschaften, XI.2 : U-Umzwingen, Leipzig : S. Hirzel, 1956, p. 544-549.

Un autre verbe dont l'allemand use fréquemment au même sens est *übertragen*. Son acception de base est exprimée par le latin *transferre* ou bien l'allemand *hinübertragen* et c'est à partir de ce sens que se dérive l'emploi figuré (*abgezogene Verwendung*) de « traduire »²⁶⁵. L'allemand connaît alors deux termes principaux de traduction : l'un qui correspond au latin *traducere* (cf. français *traduire*) et l'autre qui rend le latin *transferre* (cf. l'ancien français *translater* et l'anglais *to translate*).

Le cas du slovaque montre bien que les termes de traduction portent un rang des signifiés semblables sinon identiques à ceux qu'on a détecté dans des langues étudiées antérieurement : le verbe dont use cette langue slave occidentale pour exprimer l'acte de traduction est *prekladať*. Les sens de ce mot donnés par le *Krátky slovník slovenského jazyka* (« Dictionnaire court de la langue slovaque ») sont rangés de manière suivante : 1. déplacer, transférer, mettre sur un autre endroit ; 2. déplacer quelqu'un (donner à quelqu'un une autre place ou un autre emploi) ; 3. croiser (les mains) ; 4. plier (un journal) ; 5. intercaler, interposer ; 6. décaler (déplacer dans le temps) ; 7. traduire (dans une autre langue)²⁶⁶. Il en ressort que les acceptions telles que « déplacer quelqu'un » ou « décaler » ne sont que les sens dérivés de la signification principale qui, elle, repose sur l'idée de transfert, de transposition²⁶⁷. Il en est de même, évidemment, pour l'acception « traduire » : on peut constater que le sens primaire (celui de déplacement spatial) s'est appliqué successivement aux autres domaines ce qui avait pour résultat que le mot en est venu à signifier aussi bien le déplacement temporel ainsi que le passage d'une langue dans une autre.

Le russe témoigne qu'il en est ainsi aussi dans d'autres langues slaves. Même si le *Grand dictionnaire russe-français* de Shcherba donne « traduire » comme la seule traduction du russe переводить (*perevodit'*)²⁶⁸, c'est en consultant un ouvrage académique qu'on découvre que cette acception présente, elle aussi, un sens dérivé de ce verbe. Le *Grand dictionnaire académique* nous renseigne que sa signification primaire consiste en cela : « mener,

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 599.

²⁶⁶ Cf. Kačala, Ján, ed., *Krátky slovník slovenského jazyka*, Bratislava : Veda, 1997, p. 539.

²⁶⁷ On peut omettre les sens rangés sous 3.-5. qui rappellent l'emploi de l'allemand *übersetzen* au sens de « *superponere* ».

²⁶⁸ Cf. Щербя, Лев Владимирович, Lev Vladimirovič Šerba, Маргарита Ивановна Матусевич, Margarita Ivanovna Matousevitch, Софья Александровна Никитина, and Sof'ja Aleksandrovna Nikitina, *Bol'shoj russko-francuzskij slovar'*, Paris : Librairie du Globe, 2014, p. 320.

accompagner quelqu'un en l'aidant à passer d'un endroit à un autre », celle de « traduire d'une langue dans une autre » n'étant rangée que sous le numéro 7²⁶⁹.

On s'aperçoit que dans tous les cas examinés, le sens de « traduire d'une langue dans une autre » n'est qu'un cas particulier de la valeur sémantique primaire des verbes respectifs. Leur sens étymologique correspond à l'idée de transfert d'un endroit à un autre. Au cœur de la sémantique de ces expressions se trouve alors l'idée de mouvement (déplacement) spatial unidirectionnel. Cela étant le cas, la traduction interlinguale est donc envisagée comme une sorte de passage ou de transfert. Autrement dit, la traduction est – dans le lexique de ces langues – désignée en termes appartenant à une autre notion : le nom de la traduction interlinguale est une métaphore. Peut-être que ce fait n'est pas en soi surprenant ; ce qui l'est, au contraire, c'est qu'il ne s'agit que d'une seule métaphore : elle est présente dans toutes les langues qu'on a recensées. Dès lors se pose la question de sa source : comment est-il possible que toutes ces langues emploient une seule métaphore pour désigner le processus de la traduction, où est son origine ?

Le latin a joué un rôle majeur dans le développement de la culture européenne. Au niveau de la langue, il a laissé un héritage qu'il est impossible d'ignorer, ce qui vaut aussi pour l'imagination dont la langue est le véhicule : plusieurs métaphores ont connu leur naissance au sein du latin. Parmi elles, nombreuses sont celles qui, créées dans l'Antiquité, continuent à s'utiliser jusqu'à nos jours. Tel est aussi le cas de la métaphore en question : c'est bien le latin auquel elle a été empruntée dans les langues modernes. Car à côté des verbes *vertere*, *reddere*, *interpretari* etc. qui désignent l'acte de traduire, le verbe *transfere* peut porter le même sens, et cela déjà chez les auteurs du I^e siècle de notre ère (tels Quintilien, Sénèque ou bien les deux Plines).

Certains chercheurs croient détecter ce sens déjà dans la littérature républicaine classique, et cela chez Cicéron lui-même. *Oxford Latin Dictionary*, par exemple, indique que le sens de *transfere* chez Cicéron, *Des termes extrêmes des Biens et des Maux* I, 7 (*Quamquam, si*

²⁶⁹ Cf. Герд, Александр Сергеевич, Aleksandr Sergeevič Gerd, Институт лингвистических исследований, and Institut lingvističeskijh issledovanij, eds., *Bol'šoj akademičeskij slovar' russkogo jazyka*, Tome 16, Москва, 2011, p. 30 sqq. On verra également Macura, Paul, *Elsevier's Russian-English Dictionary*, Part 3, Amsterdam : Elsevier, 1990, p. 1756, s. v. переводить qui énumère ces sens du verbe russe : 1. to take across, lead across ; 2. to transfer, move, shift ; 3. to remit, transmit ; 4. to shunt, switch off ; 5. to convert (to), change over (to) ; switch (to) ; 6. to translate, interpret ; 7. to copy, transfer ; 8. to spread abroad, disseminate, transmit.

plane sic verterem Platonem aut Aristotelem, ut verterunt nostri poëtae fabulas, male, credo, mererer de meis civibus, si ad eorum cognitionem divina illa ingenia transferrem) correspond à « to translate (into another language) »²⁷⁰. Mais *transferre* veut dire ici « transporter », « introduire » et *transferre ad cognitionem* peut difficilement avoir autre sens que « transporter afin de faire connaître »²⁷¹. Similairement, le lexique de Forcellini range l'occurrence de *transferre* chez Cicéron, *Lettres à Atticus* VI, 2, 3 (*Peloponnesias civitates omnis maritimas esse hominis non nequam sed etiam tuo iudicio probati, Dicaearchi, tabulis credidi. (...) itaque istum ego locum totidem verbis a Dicaearcho transtuli*) sous le sens de « ex una in aliam linguam vertere, tradurre »²⁷². Mais quel sens faut-il donner ici à la forme *transtuli* ? Cicéron dit-il qu'il a traduit le passage en question (il s'agit du passage de la *République* II, 7-9) de l'œuvre de Dicéarque, ou bien qu'il l'a emprunté à lui ? La question est compliquée, car l'œuvre de Dicéarque est perdue (il en reste quelques fragments²⁷³) et la lettre de Cicéron à Atticus est pleine de jeux de mots. Conséquemment, les opinions des traducteurs diffèrent : « I borrowed the passage from Dicaearchus in so many words » (Winstedt²⁷⁴) ; « So I took the passage over from Dicaearchus just as it stood » (Shackleton-Bailey²⁷⁵) ; « J'ai emprunté tout ce passage mot pour mot à Dicéarque » (Bailly²⁷⁶) ; « Tout ce passage, je l'ai traduit mot pour mot de Dicéarque » (Constans et Bayet²⁷⁷). Or, il est évident que Cicéron n'a pas traduit l'extrait de Εἰς Τροφωνίου κατάβασις de Dicéarque « mot pour mot », car selon le péripatéticien, toutes les cités du Péloponnèse sont maritimes, alors que l'Arpinate excepte Phlionte (cf. *République* II, 8). De plus, on voit Cicéron employer le verbe *interpretari* (« traduire ») à un autre endroit dans une construction presque identique (*epistulam ... totidem fere verbis interpretatus sum, Des termes extrêmes des Biens et des Maux* II, 100) : ici, il s'agit sans aucun doute de la traduction de l'épître d'Épicure qui est citée en latin dans II, 96.

²⁷⁰ Cf. Glare, P. G. W. (éd.), *Oxford Latin Dictionary*, Oxford : Clarendon Press, 1968, p. 1963, s. v. *transferō* 6.a.

²⁷¹ Cf., par exemple, la traduction de Rackham dans l'édition de *Loeb Classical Library* : « Yet even supposing I gave a direct translation of Plato or Aristotle, exactly as our poets have done with the plays, would it not, pray, be a patriotic service to *introduce* those transcendent intellects to the acquaintance of my fellow-countrymen? », dans Cicéron, *De finibus bonorum et malorum*, trad. par H. Rackham, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1994, p. 9.

²⁷² Cf. Forcellini, Egidio - Furlanetto, Giuseppe, *Lexicon totius latinitatis*, éd. par Corradini, Francesco et Perin, Josephus, vol. 4, Bononiae : A. Forni - Patavii : Gregoriana, 1965, p. 773.

²⁷³ Voir *Dikaiarchos: Texte und Kommentar* (Die Schule des Aristoteles, I), éd. par Fritz Wehrli, Basel, Stuttgart : Schwabe & Co., 1967, p. 46 sqq.

²⁷⁴ Cf. Cicéron, *Letters to Atticus*, trad. par Eric Otto Winstedt, vol. I, London : W. Heinemann, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1962, p. 445.

²⁷⁵ Cf. Cicéron, *Cicero's Letters to Atticus*, vol. III, éd. par David Roy Shackleton Bailey, Cambridge : Cambridge University Press, 1968, p. 116.

²⁷⁶ Cf. Cicéron, *Lettres à Atticus*, I, trad. par Édouard Bailly, Paris : Librairie Garnier Frères, 1937, p. 405.

²⁷⁷ Cf. Cicéron, *Correspondance*, IV, éd. par Léopold-Albert Constans et Jean Bayet, Paris : Les Belles Lettres, 1967, p. 179.

Le verbe *transfere* a normalement, chez Cicéron, le sens d' « emprunter » dans les contextes similaires, cf., p. ex., *Orateur* 30 *nihil ab eo* (sc. Thucydide) *transferri potest ad forensem usum et publicum* (« on ne peut rien lui emprunter²⁷⁸ dans la pratique judiciaire et publique »). Pour revenir à notre texte, il est pourtant certain que Cicéron a non seulement emprunté le passage à Dicéarque, mais il l'a aussi traduit, car dans le texte de la *République* il figure, bien évidemment, en latin. Mais ce n'est pas le fait de l'avoir traduit qu'il indique par *transtuli*. Le verbe *transfere* a d'habitude, dans ce contexte, un sens différent chez Cicéron : il signifie « transcrire », « reporter » ou « reproduire », cf. *Contre Verrès* II, 2, 189 *litterae lituraeque omnes adsimulatae et expressae de tabulis in libros transferuntur* (« un fac-simile très exact de toutes les lettres et ratures est fidèlement reporté des registres sur la copie »²⁷⁹) ; *Lettres aux amis* III, 8, 4 *publicani me rogarunt (...) ut de tuo edicto totidem verbis transferrem in meum* (« les publicains ... me prièrent de transcrire mot pour mot de ton édit dans le mien »²⁸⁰). Remarquons l'usage de *de tabulis transfere* (qui correspond à *tabulae* de Dicéarque desquelles Cicéron a reporté le passage dans sa *République*) dans le premier extrait et celui de *totidem verbis transfere* dans le deuxième (correspondant exactement à *totidem verbis a Dicaearcho transtuli*). *Totidem verbis transfere* veut alors dire, chez Cicéron, « transcrire/reporter/emprunter mot pour mot », non pas « traduire mot pour mot ». A l'époque de Cicéron, le verbe *transfere* ne fait pas partie de la terminologie latine de la traduction, même s'il se rapproche du sens de « traduire » dans une lettre à Atticus, où le passage que Cicéron a reporté/transcrit/copié (*transfere*) de Dicéarque, a été également traduit en latin. Ce n'est, au contraire, qu'au siècle suivant que *transfere* en vient à signifier « faire passer d'une langue en une autre ».

Ce fait est significatif, car le sens principal et courant de *transfere* est « porter au delà, transporter »²⁸¹. Pour donner des exemples de son emploi figuré, citons quelques passages des œuvres de ces auteurs où les formes du verbe *transfere* sont incontestablement employées au sens de « traduire ».

²⁷⁸ Littéralement « faire passer de lui ».

²⁷⁹ Trad. De La Ville de Mirmont dans Cicéron, *Discours*, tome III, éd. par Henri de La Ville de Mirmont, Paris : Les Belles Lettres, 1938, p. 155.

²⁸⁰ Trad. Constans et Bayet dans *op. cit.*, p. 64.

²⁸¹ Voir la définition du lexème « transfero » dans le dictionnaire de Forcellini : « Transfero est ex uno in alium locum fero, transporto, traduco, trajicio, μεταφέρω (It. *trasportare, trasferire* ; Fr. *porter au delà, transporter* ; Hisp. *llevar ó portar á mas, transportar* ; Germ. *hinübertragen, -setzen, -schaffen* ; Angl. *to carry or bring over*) » dans Forcellini, Egidio - Furlanetto, Giuseppe, *Lexicon totius latinitatis*, éd. par Corradini, Francesco et Perin, Josephus, vol. 4, Bononiae : A. Forni - Patavii : Gregoriana, 1965, p. 773.

Quintilien, par exemple, nous dit, que le mot *grammaticae* (γραμματική sc. τέχνη) a été traduit en latin par les érudits romains (*transferentes*) comme *litteratura : grammaticae, quam in Latinum transferentes litteraturam vocaverunt* (*Institution oratoire* II, 1, 4). Le même auteur remarque qu'il n'existe pas chez les Romains une traduction littérale (*ad verbum*) de l'expression grecque κατ' ἀντίληψιν qui désigne, chez les partisans de Hermagoras, un procédé oratoire dans la rhétorique judiciaire : *Hanc partem vocant Hermagorei κατ' ἀντίληψιν, ad intellectum id nomen referentes: Latine ad verbum tralatam non invenio, absoluta appellatur* (*ibid.* VII, 4, 4). Pline l'Ancien utilise la même expression (*ad verbum transferre*) en donnant une traduction littérale d'un vers de Sophocle qui prône les qualités du blé italien : *Sophocles poeta in fabula Triptolemo frumentum Italicum ante cuncta laudaverit, ad verbum tralata sententia: "et fortunatam Italiam frumento serere candido"* (*Histoire naturelle* XVIII, 65). Son neveu et fils adoptif Pline le Jeune conseille à son ami Fuscus de s'entraîner à la traduction (*vertere*) du grec en latin ou inversement ; parmi les raisons qu'il énumère pour justifier l'utilité de cet exercice, il évoque le fait que ce qui pourrait échapper à un lecteur, ne peut pas passer inaperçu d'un traducteur (*transferens*) : *Utile in primis, et multi praecipiant, vel ex Graeco in Latinum vel ex Latino vertere in Graecum. (...) quae legentem fefellissent, transferentem fugere non possunt* (*Lettres* VII, 9, 1-2).

On pourrait amener encore d'autres exemples de cet emploi, mais il suffira, pour notre but, de remarquer que la métaphore, qui fait son apparition en latin au début de l'époque impériale, après avoir fait son entrée dans les langues vernaculaires à travers le latin médiéval *translatare* (cf. l'ancien français *translater*), est toujours vivante dans la bouche des locuteurs modernes (cf. l'anglais *to translate* ou bien l'allemand *übertragen* qui relève de la même sémantique). Il n'est pas difficile de voir sur quelle image elle se base : il y a quelque chose là ; elle est portée à travers un espace ; elle est maintenant ici. L'image qui peut nous rappeler l'activité de certains généraux romains qui, dans les cités de la Grèce conquises par Rome, après s'être emparés des bibliothèques ou des biens matériels, les ont fait *transporter* à Rome²⁸².

Le latin classique ne connaît pas l'emploi du verbe *traducere* au sens de « traduire d'une langue dans une autre »²⁸³. Cette acception apparaît pour la première fois dans le latin

²⁸² Cf. Round, Nicholas, 'Translation and its Metaphors: the (N+1) wise men and the elephant', *Skase Journal of Translation and Interpretation*, 1 (2005), 47-69, p. 51.

²⁸³ La forme *traductum* dans le passage d'Aulu-Gelle, *Nuits attiques* I, 18, 1-2 (*In XIV. rerum diuinarum libro M. Varro doctissimum tunc ciuitatis hominem L. Aelium errasse ostendit, quod uocabulum Graecum uetus traductum in linguam Romanam, proinde atque si primitus Latine fictum esset, resolverit in uoces Latinas ratione etymologica falsa. (...) Non enim "leporem" dicimus, ut ait, quod est leuipes, sed quod est uocabulum anticum Graecum.*) que le *Dictionnaire latin-français* de Gaffiot range sous le sens de « traduire » (cf. Gaffiot,

médiéval et se répand surtout dans le latin des humanistes, d'où elle passe dans les langues vernaculaires (*tradurre, traduire, traducir* etc., mais aussi *übersetzen*).

On avait cru que cette acception était apparue dans le latin des humanistes en tant que néologisme sémantique créé par Leonardo Bruni vers l'an 1400²⁸⁴. Les dictionnaires du latin médiéval ne répertorient pas ce sens²⁸⁵. Or, comme l'a montré W. Pöckl, le verbe *traducere* figure au sens de « traduire d'une langue vers une autre » déjà chez Notker l'Allemand (vers 950 – 1022), l'écrivain médiéval et traducteur en allemand. Voici le passage en question tiré de sa lettre à l'évêque Hugo de Sion : *Ut latine scripta in nostram linguam conatus sim vertere et syllogistice aut figurate aut suasorie dicta per aristotelem vel ciceronem vel alium artigr<aphu>m elucidare. (...) rogatus et metrica quedam scripta in hanc eandem linguam traducere. cationem scilicet*²⁸⁶. Il s'agit donc d'un néologisme sémantique médiéval qui apparaît, avec toute probabilité, environ l'an 1000 ou avant²⁸⁷. Tel étant le cas, on pourrait supposer que le verbe *traducere* détiende cette acception régulièrement dans les sources médiévales après l'an 1000. C'est ce qui nous fait croire le *Dictionary of Medieval Latin from British Sources* qui répertorie le sens de « to put into another language, translate » sous le lemme *traducere, transducere*²⁸⁸. Mais la seule référence antérieure à l'époque de renaissance qu'il donne est le *Ars disserendi (Dialectica Alexandri)* d'Adam du Petit-Pont (Adam of Balsham), ouvrage composé en 1132, où on lit le passage suivant (ch. xcvi) : *Ex traductione, cum, solo usum superante usu, tum ad hoc tum ad illud traducitur non unum verborum, sed*

Félix, *Le grand Gaffiot : dictionnaire latin-français*, éd. par Pierre Flobert, Paris : Hachette, 2000, p. 1614 s. v. *trādūcō* 5.b), ne peut avoir ce sens (cf. la même erreur aussi dans Georges, Karl Ernst, *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, Band II, Hannover : Hahnsche Buchhandlung, 2010, p. 3169, s. v. *trādūco* I.2.e). Comme il ressort clairement du passage cité, *traducere* y est employé au sens de « introduire ; passer ; transporter », non pas « traduire » : le mot *lepus* dont Varron et Aulu-Gelle parlent, n'a pas été traduit du grec en latin, mais il s'agit d'un ancien mot grec qui est passé en latin tel quel et qui n'a pas d'étymologie latine. De fait, le mot *λεβηρίς* auquel Varron devait songer, n'est pas un *vocabulum anticum Graecum*, comme le pensait l'érudit romain, mais, comme *lepus* en latin, un emprunt à l'ibère, cf. Beekes, Robert Stephen Paul, and Beek, Lucien van, *Etymological Dictionary of Greek*, I, Leiden, Boston : Brill, 2010, p. 840.

²⁸⁴ Cf., par ex., Wolf, Lothar, 'Fr. *traduire*, lat. *traducere* und die kulturelle Hegemonie Italiens zur Zeit der Renaissance', *Zeitschrift für romanische Philologie*, 87 (1971), 99-105.

²⁸⁵ Voir, p. ex. Du Cange, Charles Du Fresne, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, éd. par P. Carpentier et G. A. Louis Henschel, Tomus sextus (S-Z), Paris : F. Didot, 1846, p. 632 (donne uniquement l'acception *traducere uxorem*, « se marier ») ; Niermeyer, Jan Frederik, van de Kieft, C., *Mediae Latinitatis lexicon minus*, éd. par J. W. J. Burgers, vol. 2, Leiden, Boston : Brill, 2002, p. 1353 répertorie trois sens de *traducere* : 1. confondre, châtier, punir ; 2. égarer, entraîner, tromper, séduire, tenter ; 3. marier ; Blaise, Albert, *Lexicon Latinitatis mediæ aevi : praesertim ad res ecclesiasticas investigandas pertinens*, Turnhout : Brepols, 1975, p. 921 ne connaît (à l'instar de Du Cange) que l'acception *traducere uxorem*.

²⁸⁶ Notker Labeo, *Die kleineren Schriften*, éd. par James Cecil King et Petrus Wilhelmus Tax, Tübingen : M. Niemeyer, 1996, p. 348.

²⁸⁷ Pöckl, Wolfgang, 'Apuntes para la historia de *traducere* / « traduir »', *Hieronymus Complutensis*, 4/5 (1996/97), 9-15, p. 15.

²⁸⁸ Ashdowne, Richard Kenneth, éd. par, *Dictionary of Medieval Latin from British Sources*, fasc. XVII (Syr-Z), Oxford : Oxford University Press, 2013, p. 3468, s. v. *traducere, transducere* 4.b.

plurium complexio, sic : « *Quod verum nullum sit falsum negari vere contingit* »²⁸⁹. Mais c'est une fausse référence, car le sens de *traducere/tractio* n'a ici rien à voir avec la traduction (d'une langue dans une autre), ce qui ressort de manière claire quand on lit quelques lignes plus bas dans le même texte : *Accidit autem huiusmodi traductionem fieri diversis sibi invicem quedam mutantibus loquelis, et in altera et ex altera aliquo dicendi aliquid modo secundum locutionem variato, ut 'negare quod hoc non sit illud' pro 'negare hoc esse illud'*²⁹⁰. Il semble alors que le sens que Notker rattache à *traducere* est un cas unique et isolé et il se peut que l'érudit médiéval ait employé ce verbe au sens métaphorique (il utilise lui-même le verbe *vertere* en décrivant son activité de traducteur), comme si on disait en français « on m'a demandé de transposer en vers quelques écrits dans la même langue ». Ou doit-on supposer qu'il se soit servi d'une expression qui, quoique non attestée dans les textes, existait déjà dans son temps ou même avant ? Quoi qu'il en soit, la lettre de Notker contient la première attestation de *traducere* au sens de « traduire », mais *una hirundo non facit ver* : on ne trouve aucune occurrence de ce verbe dans cette acception dans les textes médiévaux après Notker, preuve que ce néologisme sémantique ne s'est pas répandu en cette époque. C'est au contraire à peu près 400 ans après qu'il connaît une véritable expansion, sous la plume des auteurs humanistes, à commencer par Leonardo Bruni. C'est dans son *Epître n. 1* (qu'il faut dater de 1403/04) que l'humaniste, en donnant quelques réflexions sur ses propres traductions, utilise abondamment les mots *traducere/tractio* au sens qu'il nous est familier. S'est-il inspiré du texte d'Aulu-Gelle auquel il a accordé une fausse interprétation²⁹¹ ? En revanche, je pense qu'il est plus probable que l'humaniste a employé *traducere* au sens de « traduire » consciemment, non pas par fausse interprétation²⁹². Cet emploi devient courant parmi les humanistes florentins après la publication de sa traduction d'*Ethique à Nicomaque* qui date de 1416/17 et passe ensuite dans les langues romanes²⁹³. Le latin médiéval *translatate* cède à *traducere* dont l'expansion est due à l'influence humaniste

²⁸⁹ Adam Balsamiensis Parvipontani *Ars disserendi (Dialectica Alexandri)* (Twelfth Century Logic. Texts and Studies, I), éd. par Lorenzo Minio-Paluello, Roma : Edizioni di storia e letteratura, 1956, p. 66 sq.

²⁹⁰ *Ibid.*

²⁹¹ C'est là la thèse de R. Sabbadini, reprise aussi par Battisti-Alessio, cf. Battisti, Carlo et Alessio, Giovanni, *Dizionario etimologico italiano*, Vol. 5 (Ra-Zu), Firenze : G. Barbèra, 1957, p. 3851 : « adattamento dotto del lat. trādūcere far passare oltre, condurre, trasportare, trasferire ; detto anche di vocabolo greco *introdotta* nella lingua romana (Gellio I 18, 1), ma interpretato erroneamente *tradotta* da L. Bruni ».

²⁹² Cf. aussi Wolf, Lothar, *op. cit.*, p. 102 et Quemada, Bernard, éd. par, *Trésor de la langue française : dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle, 1789-1960*, Tome XVI (teint-zzz...), Paris : Gallimard, 1994, p. 450.

²⁹³ Voir aussi Rammingner, Johann, 'Neo-Latin: Character and Development' dans Ford, Philip, Bloemendal, Jan et Fantazzi, Charles, eds., *Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World*, vol. 1, Leiden, Boston : Brill, 2014, 21-36, p. 30.

et en particulier à la typographie qui rend son emploi omniprésent. A Strasbourg, *traducere* est attesté (en ce sens) en 1469²⁹⁴.

La fortune que *traducere* a connue dans les langues romanes, est spectaculaire : les expressions qui en sont dérivées (*traduire* – *traduction* – *traducteur* : *tradurre* – *traduzione* – *traduttore* etc.) ont progressivement, mais entièrement remplacé l’ancien vocabulaire de la traduction (cf. l’ancien français *translater* qui a cédé à *traduire* et les mots apparentés ou bien le castillan médiéval qui connaissait p. ex. *trasladar*, *romançar*, les termes qui sont, au cours du XVI^e siècle, substitués par *traduzir/traducir*²⁹⁵).

Pour conclure, le vocabulaire de la traduction dans les langues européennes étudiées est dérivé – de manière directe ou indirecte – du latin. Les langues romanes l’ont emprunté directement au latin des humanistes de sorte qu’il s’agit, dans le cas de termes tels *traduire*, *traduction* etc., des vrais néologismes lexicaux. L’anglais a conservé la forme médiévale *to translate* qu’il a hérité de l’ancien français et qui remonte au latin médiéval *translatare*. En allemand, les deux verbes principaux de traduction, *übersetzen* et *übertragen* correspondent au latin *traducere* et *transfere/translatare* et ils ont été dotés de ce sens suivant le modèle latin et roman (néologismes sémantiques)²⁹⁶. Dans deux langues slaves qu’on s’est proposé d’examiner, les expressions *prekladat’* et *переводить* au sens de « traduire d’une langue dans une autre » sont néologismes sémantiques dont l’apparition a été assurément influencée, sinon conditionnée, par la sémantique de leurs pendants latins, romans ou germaniques²⁹⁷.

Il convient ici de signaler une différence qui existe dans l’emploi de ces termes dans les langues évoquées. Dans les langues romanes, les termes techniques de traduction détiennent,

²⁹⁴ Cf. Wolf, Lothar, *op. cit.*, p. 103 sq.

²⁹⁵ Cf. Pöckl, Wolfgang, ‘Apuntes para la historia de traducere / « traduir »’, *Hieronymus Complutensis*, 4/5 (1996/97), 9-15.

²⁹⁶ Cf. Pfeifer, Wolfgang, *Etymologisches Wörterbuch des Deutschen*, II, Berlin : Akademie-Verlag, 1993, p. 1285 : « **übersetzen** Vb. ‘aus einer Sprache in eine andere übertragen, dolmetschen’ (17. Jh., vgl. bereits mnd. *ōversetten*, 15. Jh.), nach lat. *trādūcere* oder *trānsferre* ». Cf. aussi Albrecht, Jörn, *Literarische Übersetzung: Geschichte - Theorie - Kulturelle Wirkung*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998, p. 40 : *übersetzen* est un calque (« Lehnübersetzung ») de *traducere* ; p. 42 : « nach dem Vorbild von *traducere* gebildete Lehnmetapher *übersetzen* ».

²⁹⁷ Pour illustration, il suffit d’évoquer un exemple éloquent qu’est le terme « expression » en français qui contient deux éléments : le préfixe *ex* (= de) et le radical *pression* dérivé du verbe latin *premere* (= presser). En allemand, l’expression se dit « Ausdruck », le mot composé de deux éléments : le préfixe *aus* (= de) et la base *Druck* (= pression) provenant du verbe *drucken* (= presser, imprimer). En slovaque, on traduit « expression » par « výraz » : *vy-* est le préfixe à la valeur du français *ex-*, *de-* ou bien l’allemand *aus-* et *raz* vient de *razit’* (= creuser ; frapper ; correspond à l’allemand *drucken* au sens de « frapper, imprimer »). Il est évident que tant l’allemand *Ausdruck* est un calque du français *expression* que le slovaque *výraz* l’est de l’allemand *Ausdruck*. Il en va souvent de même pour les termes abstraits. En slovaque, le mot *prekladat’* semble être attesté au sens de « traduire » depuis 1635, cf. *Historický slovník slovenského jazyka*, IV, éd. par Milan Majtán, Bratislava : Veda, 1995, p. 366.

en général, presque uniquement le sens de « traduire d’une langue dans une autre »²⁹⁸, ce qui est également le cas de l’anglais²⁹⁹. En allemand, l’emploi du verbe *übersetzen* au sens de la traduction interlinguale est univoque : à la différence de *übersetzen* (« conduire, faire passer sur l’autre rive ») dont le premier composant est accentué et qui se comporte comme un composite (*setzt über, hat übergesetzt*), le verbe dans son acception de « traduire » se présente comme un verbe simple (*übersetzt, hat übersetzt*) et déplace l’accent sur l’élément *-setzen*³⁰⁰, ce qui écarte toute ambiguïté. Les langues slaves emploient, en revanche, comme termes techniques de traduction, les lexèmes qui portent toujours le sens étymologique ; tout en gardant leur sémantique, ils se sont enrichis du sens de « traduire » : cette signification n’est, par conséquent, même dans l’usage d’aujourd’hui, que figurée.

Nonobstant cette différence, il était essentiel de montrer que le choix de certains lexèmes dans le lexique, et non pas d’autres, est motivé par le sens étymologique des mots désignant la traduction dans les langues romanes ou directement en latin : si le slovaque a choisi *prekladat’* et l’allemand a opté pour *übersetzen*, c’est parce que leurs acceptions correspondent bien au sens primaire de *transfere, traducere*, les verbes latins qui – au cours des siècles – ont acquis le sens de « traduire d’une langue dans une autre ». Ces termes (slovaques ou allemands etc.) comportent alors la même métaphore qu’est celle du passage spatial et copient ainsi le développement sémantique de leurs modèles.

Ainsi, la terminologie de la traduction dans les langues européennes sélectionnées est-elle déduite du latin et peut-on la diviser dans deux groupes selon le verbe latin qui sert de son « archétype ». C’est ce qu’illustre le tableau suivant :

lat. <i>transfere/translatare</i>	afr. <i>translater</i> ; ang. <i>translate</i> ; all. <i>übertragen</i> ; slq. <i>preložiti’</i>
lat. <i>traducere</i>	it. <i>tradurre</i> (fr. <i>traduire</i> , esp. <i>traducir...</i>) ; all. <i>übersetzen</i> ; rus. переводить

²⁹⁸ Le *Trésor de la langue française* donne comme première acception (A) de *traduire* les sens juridiques « mettre en prison » et « citer, appeler à comparaître », alors que le sens de « formuler dans une autre langue ce qui l’était dans la langue de départ sans en changer le sens » est inventorié successivement (B), cf. Quemada, Bernard, éd. par, *Trésor de la langue française : dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècle, 1789-1960*, Tome XVI (teint-zzz...), Paris : Gallimard, 1994, p. 449. Il est pourtant évident que ce sens (B) est nettement prévalent dans l’usage d’aujourd’hui. Pour le prouver, on a effectué une recherche dans la base de données *Frantext* : sur 100 occurrences du lemme *traduire* triées par ordre chronologique décroissant (couvrant des ouvrages publiés entre 2010-2013) 85 (soit 85 %) sont employées au sens « traduire d’une langue en une autre ». Ce résultat, quoique (statistiquement) non représentatif, appuie le constat intuitif à propos de la sémantique du verbe *traduire*.

²⁹⁹ Cf. *Oxford English Dictionary*, version en ligne : <http://www.oed.com/view/Entry/204841?rskey=9vre9R&result=2&isAdvanced=false#eid> (consulté le 25. 2. 2017). Parmi plusieurs acceptions du verbe *to translate* figure le sens « to turn from one language into another », avec la note « the chief current sense ».

³⁰⁰ Cf. Albrecht, Jörn, *op. cit.*, p. 42.

Les remarques qu'on vient de faire à propos du vocabulaire de la traduction dans quelques langues modernes n'ont évidemment pas la prétention d'être exhaustives. Notre propos était de montrer que les principaux termes de la traduction (auxquels on a limité notre recherche) dans ces langues remontent, étymologiquement ou sémantiquement, au latin et qu'ils sont porteurs de la même métaphore.

Puisque l'une des fonctions de la métaphore est de servir de moyen d'instruction, de nous « apprendre facilement » quelque chose, comme l'a remarqué Aristote, et puisque la terminologie de la traduction contient, comme on a pu le constater, des métaphores figées, il en résulte que les termes désignant la traduction sont susceptibles de fournir une certaine connaissance sur la nature de la traduction. Si on retient l'exemple d'Aristote (déjà évoqué plus haut), c'est-à-dire l'emploi métaphorique de *καλάμη* (« chaume, paille ») au sens de « vieillesse », la leçon qu'on tire de cette métaphore est que la vieillesse appartient au genre de choses qui sont faibles, arides, fragiles etc. C'est en mettant en évidence ces qualités de la vieillesse que la métaphore fonctionne comme une source d'apprentissage.

On a vu que les langues emploient des termes comme « traduire », « translate », « übersetzen » etc. au sens métaphorique pour désigner le passage d'une langue en une autre. Puisqu'il s'agit, dans le cas de ces expressions, des métaphores figées, on a entrepris une enquête visant à exposer les métaphores et ce qu'elles révèlent ; il s'avère que la traduction interlinguale est envisagée comme un processus dont les caractéristiques correspondent au passage ou transfert. Autrement dit, ce que la terminologie de la traduction, étant de nature métaphorique, met en relief comme essentiel dans le processus de traduction, c'est son caractère de mouvement qu'on peut décrire en termes tels déplacement, transfert, passage, transposition etc. Le fait que les termes signifiant le déplacement spatial ont été attribués à la traduction entre les langues, est significatif : il révèle, en effet, la manière dont la traduction est (ou fut) perçue. Le choix de la concevoir comme un transfert n'est ni évident ni sans intérêt : d'un côté il convient de retenir qu'il s'agit d'un choix parmi d'autres (ce qui ressort de la comparaison avec la terminologie de la traduction en d'autres langues, comme par exemple en hongrois qui exprime l'acte de traduction par le verbe *fordít* dont le contenu sémantique est différent), de l'autre cela comporte certaines implications qu'il est opportun de souligner. Quand on dit « transporter » ou « transférer », on décrit un processus de déplacement d'un objet qu'on saisit quelque part pour l'emmener dans un autre endroit. Selon qu'on regarde ce procédé du point de vue du lieu de départ ou de la cible vers laquelle on

« transporte » quelque chose, on peut parler soit de son « exportation » ou de l' « importation ». Si on choisit d'envisager la traduction entre les langues de la perspective de la « langue cible », la traduction apparaît alors comme une introduction. Autant dire qu'en traduisant, on fait entrer un concept, qui n'était pas là, dans « notre » espace, on l'adopte de sorte qu'il est maintenant « ici ». Aussi, la traduction peut-elle être appréhendée à l'instar de l'appropriation au cours de laquelle on introduit une notion non seulement dans la « langue cible », mais aussi bien dans la « culture cible » ; en traduisant, on rend « notre » ce qui ne l'était pas, on le « transfère » chez nous.

CONCLUSION

Dans le cadre de notre thèse de doctorat, nous nous sommes proposés d'étudier quelques aspects de la terminologie grecque de la traduction. Il s'agit maintenant de résumer les éléments que nous pouvions faire ressortir au cours de notre recherche.

Nous avons tenté d'examiner le champ lexical de la traduction en grec du point de vue onomasiologique ainsi que sémasiologique.

C'est le premier aspect qui nous a permis de constater que la terminologie grecque de la traduction comporte d'une part les lexèmes qui sont dérivés du substantif ἑρμηνεύς (c'est-à-dire le mot lui-même et ses composés aussi bien que le verbe dénominatif ἑρμηνεύω et ses composés) et qui désignent principalement l'acteur et le processus de la traduction orale (interprétation). D'autre part, font partie du vocabulaire grec de la traduction les mots avec le préfixe μετα- qui peuvent être rangés dans quelques catégories en fonction d'abord du type de figure qui s'y produit pour exprimer le sens « traduire / traducteur d'une langue vers une autre » : 1. μεταγράφω se limite, si utilisé dans le contexte et au sens de la traduction interlinguale, à la traduction écrite ; 2. μεταφράζω désigne la traduction en générale, celle intralinguale (paraphrase, reformulation) ainsi que celle d'une langue vers une autre ; 3. les métaphores qui représentent la traduction en termes d'un transfert (passage) : μεταφέρω, (μετ)άγω, μεταβάλλω, μεταλαμβάνω etc.

Le point de vue sémasiologique a été appliqué là où nous avons suivi le développement sémantique de ἑρμηνεύς / ἑρμηνεύω ainsi que là où nous avons présenté les mécanismes de la métaphore pour montrer l'opération sémasiologique qui a entraîné l'apparition du sème « traduire d'une langue vers une autre » dans le sémantisme des lexèmes en question.

Approfondissons ces résultats.

Pour ce qui est du vocabulaire de la traduction vu de la perspective onomasiologique, les faits suivants se laissent constater :

Il est possible de diviser les unités lexicales appartenant au champ de la traduction en grec en deux groupes, selon qu'elles désignent la traduction interlinguale au premier plan ou qu'il s'agit du sens dérivé à partir d'une signification primaire. Au premier group appartient ἑρμηνεύς, terme technique de la traduction (orale) et les mots apparentés ; toutes les autres expressions font partie du deuxième groupe, car elles ne signifient la traduction qu'au figuré : il s'agit du sens secondaire et dérivé dont l'apparition est due à une figure de la parole (métagémème). L'on peut dire que ces mots se sont rajoutés au vocabulaire de la traduction grâce à une opération sémasiologique quelle que soit sa nature (métaphore, synecdoque etc.).

Du point de vue de l'origine des mots qui forment le champ lexical de la traduction, deux catégories se dessinent qui se recouvrent exactement avec les deux groupes précédents : ἑρμηνεύς est un terme emprunté au carien, un parler anatolien du groupe louvique, au sens technique « interprète, drogman » : le mot a été hellénisé à l'aide d'un suffixe spécifiquement grec pour être approprié par les hellénophones. En ce qui concerne d'autres termes dans le lexique couvrant la notion de la traduction, ils possèdent tous une étymologie grecque : par opposition à ἑρμηνεύς, il s'agit des vocables indigènes.

Une autre catégorisation s'offre, basée sur les parties du discours. Deux types principaux de mots figurent dans le vocabulaire de la traduction en grec : les noms (substantifs) et les verbes. Le premier type peut être sous-divisé en deux groupes : d'un côté les noms désignant l'agent de la traduction, la personne qui traduit, et de l'autre les appellatifs pour la traduction, qu'elle soit prise au sens de l'action de traduire ou de son résultat.

Dans le tableau qui suit, nous tenons à donner la liste complète de tous les mots qui peuvent servir à signifier le traducteur (interprète), la traduction ainsi que les verbes exprimant le procès de la traduction entre les langues. Voici alors les éléments du champ lexical de la traduction en grec :

Appellatifs		Verbes (« traduire », « interpréter »)
« traducteur », « interprète »	« traduction » « interprétation »	
έρμηνεύς έρμηνευτής μεθερμηνευτής διερμηνευτής	έρμηνεία διερμηνεία	έρμηνεύω μεθερμηνεύω διερμηνεύω άφερμηνεύω
	μεταγραφή μεταφορά μετάφρασις	μεταγράφω μεταφέρω ἄγω μετάγω μεταλαμβάνω μεταβάλλω μεταβιβάζω μεταφράζω παραφράζω

Si nous insistons sur le caractère complet de la liste des expressions qui désignent la traduction interlinguale en grec, nous devons préciser en même temps qu’il s’agit des lexèmes que nous étions capables de repérer dans les sources grecques depuis les origines jusqu’au Vème siècle de notre ère (à peu près) et que nous n’avons pas inclus ceux qui apparaissent postérieurement, dans le grec « byzantin ». Cette liste représente alors le lexique grec de la traduction entre Vème siècle avant notre ère (où apparaissent, chez Hérodote, les premières mentions des interprètes traducteurs dans la littérature grecque) jusqu’à la fin de l’époque « patristique » (au Vème siècle de notre ère). Le grec médiéval a créé d’autres expressions de la traduction, enrichissant ainsi le vocabulaire de la traduction des autres unités lexicales.

Ce qui peut à premier abord frapper notre attention dans cette liste, est une relative absence (ou rareté) des termes désignant la personne du traducteur en grec vis-à-vis d’une prolifération des verbes qui peuvent vouloir dire « traduire » ou « interpréter ». Pendant toute l’histoire de la langue grecque que nous avons étudiée, έρμηνεύς est pratiquement le seul terme (nom de fonction) qui désigne (interprète) traducteur, quoique son activité puisse être décrite par une dizaine de verbes différents : quelle que soit l’expression verbale qu’un auteur grec choisisse pour parler de la traduction, il ne se retrouve quasiment que devant un choix

s'il veut signifier la personne de celui qui a effectué la traduction dont il est question³⁰¹. Pour ce qui est d'autres noms de fonction dont dispose le grec, μεθερμηνευτής est un *hapax* (il apparaît en IV^e siècle de notre ère chez Eusèbe [dans la *Vie de Constantin* IV, 32, 1], donc relativement tard, et n'est repris par aucun autre auteur successif) ; διερμηνευτής est lié à un contexte spécifique, car il désigne seulement, chez les auteurs qui nous intéressent, un interprète des « langues » que parlent certains des premiers chrétiens prophétisant à l'assemblée (première apparition : au Nouveau Testament, *1 Cor* 14, 28) ; ἐρμηνευτής est attesté rarement au sens d'interprète traducteur (cf. dans la *Septante* qui est elle-même une traduction de l'hébreu : LXX, *Gen* 42, 23).

C'est sans doute pour cette raison, en vue de remédier à cette « pénurie », que le grec médiéval invente quelques néologismes sémantiques au moyen desquels il signifiera la personne du traducteur : μεταφραστής ou μεταγραφεύς pourront désormais signifier, en grec « byzantin », le traducteur d'une langue dans une autre. Les verbes μεταφράζω ou μεταγράφω se verront ainsi dotés de leurs *nomina agentis* respectifs qui, quoique attestés comme lexèmes auparavant, ne s'enrichissent du sens « traducteur » qu'à cette époque, suivant le sémantisme des verbes à partir desquels ils sont dérivés.

Il est vrai que Jules Pollux, lexicographe du II^e siècle de notre ère, connaît encore d'autres désignations pouvant signifier, selon lui, la fonction du traducteur en attique, parmi lesquelles l'on peut mentionner, à titre d'exemple, γλώττης μεταβολεύς ou δίγλωττος (cf. *Onomastique* V, 154). Or, ces termes ne sont pas attestés en ce sens dans nos sources³⁰², et c'est pour cette raison que nous ne les avons pas insérés dans la liste ci-haut. Les mots

³⁰¹ A défaut, il a la possibilité de recourir à la forme substantivée d'un participe verbal actif telle que ὁ μεταφράζων etc.

³⁰² Bien que δίγλωσσοσ puisse être utilisé à la place de ἐρμηνεύς comme son synonyme (cf. Thucydide, *Histoires* VIII, 85), il ne signifie jamais, *stricto sensu*, un traducteur (interprète), mais une personne bilingue qui peut, à ce titre, servir d'interprète. Il ne s'agit pas alors d'une appellation du métier (ou de la fonction), comme le montrent deux textes suivants. Cf. Plutarque, *Thémistocle* VI, 3-4 ἐπαινεῖται δ' αὐτοῦ καὶ τὸ περὶ τὸν δίγλωσσον ἔργον (...) ἐρμηνέα γὰρ ὄντα κτλ. (« l'on rappelle avec approbation son intervention à propos d'un homme bilingue [...] Celui-ci étant interprète etc. ») : quoiqu'il soit question de la même personne, Plutarque précise que l'homme bilingue exerçait la fonction d'interprète ; ὄντα indique qu'une nouvelle information est donnée par rapport à la personne (si δίγλωσσοσ signifiait la même chose que ἐρμηνεύς [métier d'interprète], ὄντα serait superflu). Voir ensuite Polyen, *Stratagèmes* VII, 14, 4 ἐπιστήσας ἐρμηνέας διγλώσσους (« il a placé auprès d'eux des interprètes bilingues ») : δίγλωσσοσ sert ici à caractériser ἐρμηνεύς ce qui prouve qu'une distinction nette existait entre ces deux termes.

recueillis par Pollux représentent plutôt les termes appartenant à la même sphère (qu'est, dans ce cas, l'expertise de la langue en général³⁰³) que ce que nous entendons par « synonymes ».

Le verbe ἑλληνίζω dont certains emplois sont, dans les dictionnaires bilingues récents, pris au sens de « traduire en grec »³⁰⁴ (cf. aussi ἀφελληνίζων chez Pollux, *loc. cit.*), ne figure pas non plus dans notre tableau : non seulement qu'il ne s'agit pas d'une expression de traduction à proprement parler (il ne saurait signifier que la traduction vers la langue grecque), mais surtout à cause du fait que nous ne pensons pas pouvoir attribuer cette signification au verbe en question : plutôt que « traduire en grec », le verbe veut simplement dire « dire / exprimer en grec » (cf. Cassius Dion, *Histoire romaine* LV, 3, 4-5 : ἀκτόριτας [...] ἑλληνίσαι γὰρ αὐτὸ καθάπαξ ἀδύνατόν ἐστι, « *auctoritas* [...] il n'est pas possible de le dire en grec en un seul mot »)³⁰⁵.

D'autres remarques s'imposent par rapport à la liste ci-haut qui représente la terminologie grecque de la traduction. Si nous avons constaté que le grec possédait une multiplicité de verbes pouvant exprimer l'action de traduire / interpréter d'une langue dans une autre, il nous incombe en même temps de rappeler qu'il s'agit d'une liste diachronique rassemblant toutes les expressions que le grec a connues dans son évolution historique (pendant les dix siècles auxquels nous nous sommes intéressés). Autrement dit : du point de vue synchronique, à une époque donnée, le grec ne disposait pas de tous les mots qui sont contenus dans la liste, car certains d'entre eux n'étaient pas encore pourvus du sens « traduire / traduction / traducteur », ou n'existaient point encore, alors que d'autres ont arrêté d'être utilisés en ce sens. C'est le cas, par exemple, de μεταβάλλω, verbe que le grec connaît à partir du V^e siècle avant notre ère, du moins, mais qui n'entre dans le vocabulaire de la traduction qu'avec Flavius Josèphe (en I^{er} siècle de notre ère). Un autre verbe, μεθερμηνεύω, est un néologisme lexical qui fait sa première apparition dans la *koinè* (cf. Polybe, *Histoires* VI, 26, 7 ; *Lettre d'Aristée* 38 etc.).

³⁰³ Cf. les expressions telles que γλῶτταν ὑποκρινόμενος ou γλώττης μηνυτής qu'il liste à côté de μεταβάλλων, γλώττης ἄλλοτρίας ἐπιστήμων etc. dans le même catalogue de « synonymes » de ἐρμηνεύς καὶ ἐρμηνευτής.

³⁰⁴ Cf., par exemple, *Diccionario griego-español*, version en ligne, sous <http://dge.cchs.csic.es/xdge/ἑλληνίζω>, s. v. B1 (« *traducir al griego*, *poner en griego* ») etc.

³⁰⁵ La traduction interlinguale ayant deux pôles (la langue de départ et la langue d'arrivée), un verbe qui a la valeur de « traduire » doit pouvoir exprimer aussi bien la source de la traduction que son cible ; si le verbe en question avait le sens « traduire d'une langue vers le grec », on s'attendrait à ce qu'il soit attesté avec la préposition ἀπό ; or, un tel emploi n'existe pas.

Y figurent aussi trois verbes qui ne sont attestés au sens de traduire qu'une seule fois : il s'agit de ἄγω, utilisé en ce sens dans le *Critias* de Platon (113b), μετάγω (LXX, Siracide, *Prologue*, 22) et finalement μεταβιβάζω dont la seule occurrence dans le sens de la traduction interlinguale se trouve chez Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines* IV, 1, 3).

Pour ce qui est des substantifs qui désignent l'action de traduire ou son résultat, remarquons à leur égard que leur apparition est bien postérieure par rapport tant aux verbes signifiant traduire qu'aux noms de fonction désignant interprète / traducteur. Aussi rares que ces derniers, ils ne viennent enrichir la terminologie de la traduction que relativement tard dans le développement de la langue grecque. Le mot ἐρμηνεία, attesté depuis V^{ème} siècle avant notre ère (première occurrence, avec toute probabilité, chez le philosophe Diogène d'Apollonie, *DK B 1*, au sens d' « expression »), acquiert la signification de « traduction » en II^{ème} siècle avant notre ère, dans le contexte de la traduction des *Septante* (*Lettre d'Aristée*), première œuvre traduite d'importance à laquelle le monde grec est confronté. C'est aussi dans le même ouvrage (*Lettre d'Aristée*) qu'apparaît pour la première fois le substantif μεταγραφή qui est en même temps un néologisme lexical. Le mot μεταφορά que nous avons inclus, par souci d'exhaustivité, dans notre liste, détient normalement le sens « métaphore », mais une occurrence chez un auteur tardif montre qu'il peut être employé au sens « traduction d'une langue vers une autre » (ἢ ἀπὸ γλώττης εἰς γλῶτταν ἑτέραν τῶν λόγων μεταφορά, cf. Théodoret, *Commentaire sur les douze prophètes mineurs* dans Migne, *PG*, vol. 81, p. 1637). Διερμηνεία, mot rarissime, est lié uniquement au même contexte que διερμηνευτής (voir plus haut). Μετάφρασις, terme prototypique de la traduction interlinguale en grec moderne (cf. μετάφραση), n'est qu'extrêmement rare dans l'Antiquité.

En résumant les résultats de notre recherche onomasiologique, voici, en aperçu, les éléments les plus importants :

Le vocabulaire grec de la traduction commence à se former, d'après notre analyse, au moment où les Grecs ioniens, arrivés sur la côte micrasiatique, empruntent au carien le terme technique désignant interprète des langues étrangères : ἐρμηνεύς est donc le premier mot qui constitue le champ lexical de la traduction en grec. S'y ajoutent, par la suite, d'autres expressions auxquelles ἐρμηνεύς donne naissance. Si ce dernier représente la première unité du champ lexical en question, il restera pratiquement le seul terme désignant la fonction du

traducteur (d'autres substantifs lui faisant concurrence étant attestés de façon extrêmement sporadique, tardivement ou liés à un contexte spécifique).

C'est à partir du V^{ème} siècle avant notre ère que les verbes commencent à s'insérer dans la terminologie de la traduction en grec : tout d'abord μεταγράφω, ensuite ἐρμηνεύω, μεταφέρω, ἄγω, διερμηνεύω etc., d'autres verbes se rajoutant soit dans le contexte de la traduction de la *Bible* (ou Torah) hébreu (*Lettre d'Aristée*, Josèphe, Filon), soit encore postérieurement. Ces verbes peuvent être classés, du point de vue typologique, en quelques catégories, de façon suivante : 1. ἐρμηνεύω et ses composés (ἀφ- / δι- / μεθ- / ἐρμηνεύω) ; 2. un composé de γράφω (μεταγράφω) ; 3. les verbes qui signifient la traduction par la métaphore du transfert (ἄγω et son composé μετάγω, μεταβάλλω, μεταβιβάζω, μεταφέρω) ; 4. un verbe qui désigne la traduction en termes de substitution (μεταλαμβάνω) ; 5. deux composés de φράζω (μεταφράζω, παραφράζω).

Finalement, le lexique grec de la traduction s'enrichit des substantifs qui dénotent la traduction comme activité ou texte traduit. Ce sont surtout les termes ἐρμηνεία (qui peut signifier les deux) et μεταγραφή (« texte traduit »).

L'on pourrait nous reprocher que, dans le cadre du traitement onomasiologique du vocabulaire de la traduction, nous n'avons pas abordé un problème majeur, à savoir celui de la division entre la traduction orale et la traduction écrite. Or, si nous nous sommes abstenus de traiter de cette question, c'était par un choix délibéré. En effet, il n'est pas du tout aisé de tracer une ligne démarcative nette entre les termes appartenant au champ de la traduction écrite et ceux qui sont propres à l'interprétation (traduction orale). S'ils existent, dans la terminologie grecque de la traduction, des expressions qui désignent, de façon univoque, la traduction écrite (et ne peuvent, à ce titre, servir à exprimer celle orale), telles que μεταγράφω et μεταγραφή, dans le cas des autres une telle distinction n'est pas possible.

Ἐρμηνεύς est un terme technique pour interprète traducteur qui (comme le français *truchement* / *drogman*) désigne un intermédiaire dont la tâche consiste à traduire à l'oral entre deux parties parlant des langues différentes. Il appartient alors au champ de la traduction orale. Tout comme le verbe ἐρμηνεύω qui en est dérivé, il ne se rencontre pas employé au sens de la traduction écrite. Pour exprimer cette dernière, le grec a recours soit à μεταγράφω / μεταγραφή, soit à un emploi métaphorique des verbes tels que ἄγω ou μεταφέρω. Or, tout change avec l'avènement de l'époque hellénistique tardive, où l'on voit l'auteur de la *Lettre*

d'*Aristée* appliquer le substantif ἑρμηνεύς aussi bien que le verbe ἑρμηνεύω et ses composés à la traduction écrite, celle des *Septante*, bien évidemment. Les expressions provenant du champ de la traduction orale / interprétation se voient ainsi transférées à celui de la traduction écrite. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, le grec ne dispose pas d'autres termes pour le traducteur que de celui de ἑρμηνεύς : dès lors, s'il s'agit d'exprimer la personne du traducteur, que ce soit interprète ou un traducteur des textes, la langue grecque ne peut que se servir de ce terme unique (auquel s'ajoutent, plus tard, ses composés).

Considérons le cas des verbes μεταφράζω et παραφράζω : il s'agit des dérivations de φράζω qui a la valeur d'expliquer, énoncer, faire comprendre (par la parole ou non). Aussi, il est évident qu'il appartient tant au lexique de l'oralité (c'est un *verbum dicendi*) que celui de l'écriture³⁰⁶. Ainsi, ses deux composés, lorsqu'ils sont employés au sens de « traduire d'une langue vers une autre », se réfèrent à la traduction en tant que telle (sans distinction), qu'il s'agisse de l'interprétation ou de la traduction écrite. Ceci montre aussi que la distinction stricte entre ces deux types de traduction ne peut être toujours établie avec netteté.

Nous voulons conclure par ces remarques l'aspect onomasiologique du vocabulaire grec de la traduction pour tourner notre attention vers quelques observations sémasiologiques.

La sémasiologie ayant pour son objet l'étude du sémantisme des unités lexicales, nous avons essayé de proposer, dans le cadre de la présente thèse de doctorat, quelques considérations se rattachant au développement sémantique des mots appartenant au champ lexical de la traduction en grec afin de saisir et expliquer comment le sens « traduire / traducteur / traduction d'une langue vers une autre » s'insère dans le sémantisme des lexèmes en question.

Nous avons prêté une attention particulière au développement sémantique de ἑρμηνεύς / ἑρμηνεύω qui sont des expressions principales de la traduction en grec. Nous nous sommes intéressés ensuite aux questions particulières liées à la métaphore, car, comme nous l'avons constaté dans la partie onomasiologique, c'est ce métasémème qui joue un rôle important dans la génération du sens « traduire d'une langue vers une autre » dans plusieurs verbes que nous

³⁰⁶ Cf. les gloses suivantes dans le *Lexique* de Hésychios lesquelles concernent le sens de φράζω : φράσαντας est interprété comme εἰπόντας, δείξαντας, λέξαντας (φ 835 Hansen-Cunningham) ; cf. aussi φρασθέν· λεχθέν· δειχθέν, καὶ τὰ ὅμοια (φ 837 Hansen-Cunningham), πέφραδεν· εἶπεν· ἐσήμηνεν (π 2124 Hansen), πεφράδοι· διασημήνειεν· εἶποι (π 2125 Hansen), ἐπέφραδεν· διεσάφησεν· εἶπεν (ε 4508 Latte), ἐπέφρασαν· διεσήμαναν· εἶπον (ε 4510 Latte), δηλώσαι· φράσαι· δείξαι· σημᾶναι (δ 816 Latte), ἔφρασεν· ἐδήλωσεν (ε 7537 Latte).

études en tant qu'unités du champ lexical grec de la traduction. Ce qui suit est une tentative de résumer les résultats auxquels nous sommes arrivés dans nos recherches.

Notre analyse a essayé de démontrer que le sens étymologique de ἑρμηνεύς est traducteur, drogman et que le lexème fut emprunté à ce sens au carien, langue louvique parlée aux alentours de Milet et Halicarnasse en Asie mineure. Il ne s'agit pas, dès lors, d'un mot dont l'origine serait à chercher dans le domaine de la religion (interprétation de signes et de rêves), ni dans celui de la médiation commerciale, ni dans celui de l'explication philologique (interprétation de la poésie archaïque), mais bien d'un terme qui a son origine dans la sphère de la traduction (interprétation) entre les langues. S'il en vient à posséder, au cours de son développement historique en grec, d'autres sens énumérés, c'est par l'extension de sa signification primaire, à l'instar du français *truchement*. Et comme ce dernier, il est soumis à un changement de sa signification prototypique, comme le prouve surtout le verbe dénomiatif ἑρμηνεύω, attesté – depuis le IV^{ème} siècle de notre ère – surtout au sens de « exprimer, (re)formuler » etc. Deux processus sémasiologiques ont lieu alors au sein du sémantisme de ἑρμηνεύς / ἑρμηνεύω : l'extension (la généralisation) du sens de la médiation entre deux langues vers différents types de la médiation et le déplacement du sens central de la signification primaire vers le sens étendu.

C'est à cause de ce déplacement que ἑρμηνεύς / ἑρμηνεύω cessent d'être perçus comme expressions prototypiques de la traduction interlinguale, tout en retenant ce sens (étymologique) qui devient, paraît-il, plus marginal. C'est ici qu'intervient un processus onomasiologique, à savoir l'invention des néologismes (sémantiques et lexicaux) διερμηνεύω et μεθερμηνεύω, attestés dans le sens « traduire d'une langue vers une autre » dans la *koinè* hellénistique (à partir de Polybe).

Nous nous sommes aussi efforcés de montrer que l'entrée d'un nombre considérable d'expressions verbales dans le vocabulaire grec de la traduction (l'apparition du sens « traduire » dans ces verbes) est due à l'opération de la métaphore, puissant générateur de nouvelles significations dans la langue. Nous avons proposé une description quelque peu soignée de ce mécanisme, car l'action de la métaphore, métasémème fondé sur l'analogie, joue un rôle essentiel non seulement dans une partie importante de la terminologie grecque de la traduction, mais aussi dans de nombreuses expressions de la traduction dans d'autres langues (cf., entre autres, le français *traduire*, l'anglais *to translate*, l'allemand *übersetzen* /

übertragen, le tchèque *přeložit* etc.). Il s'agissait aussi de faire ressortir ces éléments de la théorie générale de la métaphore lesquels montrent l'enjeu de la métaphore du transfert non seulement pour ce segment de la terminologie de la traduction, mais aussi pour le concept de la traduction qui se présente à travers lui. La métaphore du transfert faisant apparaître la traduction comme une transposition spatiale d'un objet entre deux points / endroits, insiste sur l'équivalence de l'expression / texte traduit(e) par rapport à l'expression / texte source : de même qu'il y a une identité entre l'objet à transposer et l'objet transposé, de même un mot dans une langue est-il identique à un autre par lequel il est traduit. La métaphore représente un phénomène au moyen d'une expression qui est propre à un autre phénomène afin de souligner un aspect de ce premier qui n'est pas visible dans sa dénomination propre : la métaphore du transfert (c'est-à-dire l'application de la notion du transfert à celle de la traduction) fait valoir la traduction en tant que procédé aboutissant à l'équivalence entre ses deux pôles (source – cible). Le concept de la traduction qui est sous-jacent aux verbes tels que μεταφέρω, ἄγω, μεταβάλλω etc. peut être saisi en ces termes : la traduction est un transfert – la notion qui est exprimée dans une langue, l'est dans une autre (ce qui était là, est maintenant ici).

En outre, nous avons analysé le contexte dans lequel la métaphore du transfert a été appliquée à la traduction interlinguale pour la première fois. Ayant découvert qu'initialement, cette métaphore se voit utilisée pour exprimer la traduction dans le *Critias* de Platon, nous avons donc repéré la source de très nombreux termes faisant partie du vocabulaire de la traduction non seulement en grec, mais aussi dans d'autres langues européennes qui se servent des expressions contenant la même métaphore (cf. le latin *transfere* – *translato* etc.). Si, très souvent, la traduction est conçue comme transfert, c'est, en dernière analyse, Platon qui est le fondateur de cette conception. Notre but était aussi de faire voir que, très probablement, Platon a introduit cette métaphore en vue d'exprimer l'idée de la traduction écrite, le grec manquant d'expression propre pour cette notion, un facteur culturel révélateur (μεταγράφω n'était pas convenable à cause de sa polyvalence sémantique, son sens étymologique étant « transcrire ; réécrire »).

D'autres types de changements sémasiologiques se produisent dans les termes signifiant la traduction interlinguale en grec. Jusqu'à ce point, nous en avons répertorié deux : l'extension du sens à travers la généralisation (que l'on a constaté dans ἐρμηνεύς / ἐρμηνεύω qui développent leur sens de celui de la médiation / interprétation entre deux langues vers celui de l'expression et l'interprétation tout court) et la métaphore (dans le cas des verbes

μεταφέρω, ἄγω, μετάγω, μεταβάλλω, μεταβιβάζω qui, au contraire, s'enrichissent du sens « traduire d'une langue vers une autre »).

Qu'en est-il alors des autres verbes appartenant au même champ lexical ? Pour ce qui est des composés de φράζω, prenons pour exemple prototypique le verbe μεταφράζω. Si l'on part de son acception étymologique (qui devient claire en analysant sémantiquement les morphèmes dont il est composé : μετα³⁰⁷ + φράζω), c'est-à-dire « reformuler, paraphraser », littéralement « changer la façon d'exposer/exprimer », il n'est pas difficile de voir que le sens « traduire d'une langue vers une autre » (c'est-à-dire « exprimer au moyen d'une autre langue ») est une spécialisation du sens primaire. Cette spécialisation (« reformuler » > « reformuler dans une autre langue ») peut être aussi analysée en termes de figures : il s'agit d'une synecdoque généralisante (*totum pro parte*), la traduction interlinguale n'étant qu'un cas de reformulation parmi d'autres.

Finalement, nous souhaitons proposer une analyse sémasiologique du verbe μεταλαμβάνω pour faire comprendre comment il en est arrivé à signifier « traduire d'une langue vers une autre », sens qui est attesté à partir de Philon. Il nous paraît possible de décrire le processus qui a abouti à l'apparition de ce sens comme spécialisation. En effet, il faut partir de la signification « substituer, prendre à la place de » qui est l'une des acceptions principales de ce verbe (nous pouvons en négliger d'autres telle « participer » qui sont aussi différenciées syntactiquement : si le verbe est employé en ce sens, il se construit avec un génitif). Comme le montre un endroit platonicien, ce sens peut s'appliquer aussi au « remplacement » (substitution) des mots, cf. *Protagoras* 355c : ἄλλο γὰρ ὄνομα μετείληφεν ἀντὶ τῆς ἡδονῆς τὸ ἀγαθόν (« il a remplacé le nom “plaisir” par “le bien” »). Si un nom est remplacé par un autre provenant d'une langue étrangère, l'on se retrouve dans le domaine de la traduction qui peut être définie comme substitution des mots d'une langue par les mots d'une autre. Similairement au cas de μεταφράζω, il s'agit donc de la spécialisation du sens qui est, dans ce cas, celui de « substituer, remplacer ». Or, à la différence de μεταφράζω, la figure qui s'y produit n'est pas la synecdoque, mais bien la métaphore. C'est, en effet, l'action de l'analogie qui est essentielle pour comprendre comment le sens « traduire » a été généré à partir de celui de « substituer ».

³⁰⁷ Cf., pour la signification du préfixe, Schwyzer, Eduard – Debrunner, Albert, *Griechische Grammatik*, II, München : C. H. Beck, 1959, p. 482 s.

Qu'est-ce qui en résulte du point de vue du concept de la traduction ? Celle-ci peut être représentée en grec comme transfert (voir plus haut), transcription (μεταγράφω), reformulation (μεταφράζω, παραφράζω) et, finalement, substitution (μεταλαμβάνω).

Pour finir, faisons remarquer que l'étude de la terminologie grecque de la traduction présente un intérêt non seulement pour les domaines de la langue et de la pensée grecque, mais aussi pour les conceptions et la pensée européenne autour de la traduction. Il s'agit de la première terminologie européenne de la traduction qui a donné naissance – à travers surtout son rayonnement en latin (cf. ἐρμηνεύς – *interpres* ; μεταφέρω – *transfero, translato* etc.) – tant aux lexiques de la traduction dans les langues qui les ont hérités du latin (cf. *interprète* ; *translater* etc.) ou les ont calqués d'après lui (*übertragen* etc.) qu'aux concepts qui se font jour dans les théories traductologiques (cf. la richesse conceptuelle et cognitive qu'affiche le vocabulaire grec de la traduction).

Bibliographie sélective

- Adam du Petit-Pont. *Adam Balsamiensis Parvipontani Ars disserendi (dialectica Alexandri)*. Édité par Lorenzo Minio Paluello. Roma, Italie: Edizioni di storia e letteratura, 1956.
- Adiego, Ignacio J. « Los alfabetos epicóricos anhelénicos de Asia Menor ». In *Lenguas en contacto: El testimonio escrito*, édité par Pedro Bádenas de la Peña (et al.), 299-320. Madrid: CSIC, 2004.
- . « Recent Developments in the Decipherment of Carian ». In *Hellenistic Karia*, édité par Riet Van Bremen et Jan-Mathieu Carbon, 147-76. Bordeaux: Ausonius, 2010.
- . *The Carian Language*. Leiden - Boston: Brill, 2007.
- Albrecht, Jörn. *Literarische Übersetzung: Geschichte - Theorie - Kulturelle Wirkung*. Darmstadt, Allemagne: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998.
- Ashdowne, Richard Kenneth, et British academy, éd. *Dictionary of medieval Latin from British sources*. Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Oxford University Press, 2013, 2013.
- Aura Jorro, Francisco. *Diccionario griego-español. Anejo I, Diccionario micénico*. Vol. I. Madrid, Espagne: C. S. I. C., 1985.
- Bailly, Anatole, et Émile Egger. *Dictionnaire grec-français*. Édité par Louis Séchan et Pierre Chantraine. Paris, France: Hachette, 2000.
- Bakker, Egbert J., éd. *A companion to the ancient Greek language*. Chichester, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Wiley-Blackwell, 2010.
- Balzat (et al.), Jean-Sébastien, éd. *A Lexicon of Greek Personal Names*. Vol. V.B (Coastal Asia Minor: Caria to Cilicia). New York: Oxford University Press, 2013.
- Balzat, Jean-Sébastien. « Names in EPM- in Southern Asia Minor. A Contribution to the Cultural History of Ancient Lycia ». *Chiron* 44 (2014): 253-84.
- Barker, Andrew. « Shifting frontiers in ancient theories of metaphor ». *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 45 (1999): 1-16.
- Bartoněk, Antonín. *Development of the Long-Vowel System in Ancient Greek Dialects*. Praha: SPN, 1966.
- Bartoš, Hynek, et Sylva Fischerová. *Hippokratés: Vybrané spisy II*. Praha: Oikoymenh, 2018.
- Battisti, Carlo, et Giovanni Alessio. *Dizionario etimologico italiano*. 5 vol. Firenze, Italie: G. Barbèra, 1968.
- Beekes, Robert. *Etymological Dictionary of Greek*. 2 vol. Leiden - Boston: Brill, 2010.
- . *Pre-Greek: Phonology, Morphology, Lexicon*. Leiden - Boston: Brill, 2014.
- Bétant, Élie-Ami. *Lexicon Thucydideum*. 2 vol. Hildesheim, Allemagne: G. Olms, 1961.
- Bettini, Maurizio. *Vertere: Un'antropologia della traduzione nella cultura antica*. Torino: Einaudi, 2012.
- Blaise, Albert. *Lexicon latinitatis Medii aevi: praesertim ad res ecclesiasticas investigandas pertinens*. Turnholti i.e. Turnhout, Belgique: Brepols, 1975, 1975.
- Bloch, Oscar. *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Édité par Walther von Auteur Wartburg. Paris, France: Presses universitaires de France, 1968.
- Blümel, Wolfgang. « Einheimische Ortsnamen in Karien ». *Epigraphica Anatolica* 30 (1998): 163-84.
- . « Karien, die Karer und ihre Nachbarn in Kleinasien ». *Kadmos* 37 (1998): 163-73.
- Boisacq, Émile. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes*. Heidelberg, Paris: C. Winter - C. Klincksieck, 1916.
- Bosshardt, Ernst Heinrich. « Die Nomina auf-εὐς: Ein Beitrag zur Wortbildung der griechischen Sprache ». Thèse de doctorat, Aschmann & Scheller ag., 1942.
- Bowra, Cecil Maurice. *Pindar*. Oxford: Clarendon Press, 1964.
- Brown, Stephen James Meredith. *The world of imagery: metaphor and kindred imagery*. New York, Etats-Unis d'Amérique: Russell & Russell, 1927.

- Bubeník, Vít. *The Phonological Interpretation of Ancient Greek: A Pandialectal Analysis*. Toronto: University Press, 1983.
- Capella, Martianus Mineus Felix. *Martianus Capella*. Édité par James Willis. Leipzig, Allemagne: B.G. Teubner, 1983.
- Casabonne, Olivier (et al.). « Notes anatoliennes ». *Anatolia antiqua* 20 (2012): 19-24.
- Chadwick, John. *Lexicographica Graeca: contributions to the lexicography of ancient Greek*. Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Clarendon press, 1996.
- Chantraine (et al.), Pierre. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque: histoire des mots*. Paris: Klincksieck, 2009.
- Chantraine, Pierre. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : Histoire des mots*. Vol. I. Paris: Klincksieck, 1968.
- . *La formation des noms en grec ancien*. Paris: E. Champion, 1933.
- Chantry, Marcel, éd. *Scholia in Thesmophoriazusas, Ranas, Ecclesiazusas et Plutum*. Groningen, Pays-Bas: E. Forsten, 1994.
- , éd. *Scholia in Thesmophoriazusas, Ranas, Ecclesiazusas et Plutum. Fasc. I b, Scholia recentiora in Aristophanis Ranas*. Groningen, Pays-Bas: E. Forsten, 2001.
- , éd. *Scholia in Thesmophoriazusas, Ranas, Ecclesiazusas et Plutum. Fasc. I b, Scholia recentiora in Aristophanis Ranas*. Groningen, Pays-Bas: E. Forsten, 2001.
- Christidis, A.-F., éd. *A History of Ancient Greek: From the Beginnings to Late Antiquity*. New York: Cambridge University Press, 2007.
- Clarke, Michael. « Semantics and Vocabulary ». In *A Companion to the Ancient Greek Language*, édité par Egbert J. Bakker, 120-33. Chichester: Wiley-Blackwell, 2010.
- Crum, Walter Ewing, éd. *A Coptic Dictionary*. Oxford: The Clarendon Press, 1939.
- Dale, Alexander. « Greek Ethnics in -ηνος and the Name of Mytilene ». In *Nostoi: Indigenous Culture, Migration + Integration in the Aegean Islands + Western Anatolia During the Late Bronze + Early Iron Ages*, édité par Nicholas Stampolidis (et al.), 421-44. Istanbul: KUP, 2014.
- Dauzat, Albert, Jean Dubois, et Henri Mitterand. *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*. Paris, France: Larousse, 1974, 1964.
- Defradas, Jean. « Sur l'interprétation de la deuxième Olympique de Pindare ». *Revue des Études Grecques* 84, n° 399 (1971): 131-43.
- Delebecque, Édouard. *Essai sur la vie de Xénophon*. Paris: Klincksieck, 1957.
- . « Xénophon, Athènes et Lacédémone. Notes sur la composition de l'Anabase ». *Revue des Études Grecques* 59, n° 279 (1946): 71-138.
- Dercksen, J. G. « On Anatolian Loanwords in Akkadian Texts from Kültepe ». *Zeitschrift für Assyriologie* 97 (2007): 26-46.
- Des Places, Édouard. *Le pronom chez Pindare: recherches philologiques et critiques*. Paris, France: C. Klincksieck, 1947.
- Diccionario griego-español*. Vol. VI. Madrid: C. S. I. C., 2002.
- Dickey, Eleanor. *Ancient Greek scholarship: a guide to finding, reading, and understanding scholia, commentaries, lexica, and grammatical treatises, from their beginnings to the Byzantine period*. New York: Oxford University Press, 2007.
- Diels, Hermann. *Die Fragmente der Vorsokratiker: griechisch und deutsch*. Berlin, Allemagne: Weidmannsche Buchh., 1903.
- Dillery, John. *Xenophon and the history of his times*. London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Etats-Unis d'Amérique, 1995.
- Du Cange, Charles Du Fresne. *Glossarium mediae et infimae latinitatis*. Édité par Pierre Carpentier et G. A. Louis Henschel. Paris, France: F. Didot, 1846.
- Du Marsais, César Chesneau, et Gérard Dessons. *Des tropes ou Des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue...* Houilles, France: Éd. Manucius, 2011.

- Duchemin, Jacqueline. *Pindare: poète et prophète*. Paris, France: Belles Lettres, 1955.
- Duhoux, Yves. « Mycenaean Anthology ». In *A Companion to Linear B: Mycenaean Greek Texts and their World*, édité par Yves Duhoux et Anna Morpurgo Davies, I:243-393. Louvain: Peeters, 2008.
- . « Pre-Greek languages: Indirect evidence ». In *A History of Ancient Greek: From the Beginnings to Late Antiquity*, édité par A.-F. Christidis, 223-28. New York: Cambridge University Press, 2007.
- Eberz, J. « Die Bestimmung der von Platon entworfenen Trilogie Timaios Kritias Hermokrates ». *Philologus* 69 (1910): 40-50.
- Eco, Umberto. « The Scandal of Metaphor: Metaphorology and Semiotics ». *Poetics Today* 4, n° 2 (1983): 217-57.
- Egetmeyer, Markus. *Le dialecte grec ancien de Chypre*. 2 vol. Berlin - New York: De Gruyter, 2010.
- Erichsen, Wolja. *Demotisches Glossar*. Kopenhagen: E. Munksgaard, 1954.
- Erman, Adolf, et Hermann Grapow. *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*. Vol. I. Leipzig: J. C. Hinrich, 1926.
- Ernout, Alfred, et Antoine Meillet. *Dictionnaire étymologique de la langue latine: histoire des mots*. Paris, France: Librairie C. Klincksieck, 1932, 1932.
- Erto, Maurizio. « Il verbo μεταγράφω e il concetto greco di 'traduzione' (ἐρμηνεύω, ἐρμηνεία) ». *Glotta* 87 (2011): 58-82.
- . « La traduzione come μεταγραφή: La Bibbia dei Settanta e la strategia apologetica della Lettera di Aristeia ». *Quaderni di storia* 36 (2010): 199-211.
- . *Lexicon in Aristeae ad Philocratem epistulam*. Hildesheim - Zürich - New York: Olms-Weidmann, 2012.
- . « Traduzione scritta e interpretazione orale delle Scritture: Sul significato del verbo σημαίνω nella Lettera di Aristeia ». *Quaderni di storia* 77 (2013): 207-16.
- Estienne, Henri. *Thesaurus graecae linguae*. 9 vol. Parisii, France: A. Firmin-Didot, 1831.
- . *Thesaurus graecae linguae*. Édité par Charles-Benoît Hase, Wilhelm Dindorf, et Gottlieb Immanuel Dindorf. Parisii, France: A. F. Didot, 1835.
- Farnell, Lewis Richard. *Critical commentary to the works of Pindar*. Amsterdam, Pays-Bas: A. M. Hakkert, 1965.
- Faucounau, Jean. *Les inscriptions cariennes*. Paris: L'Harmattan, 2009.
- Finkelberg, Margalit. *Greeks and Pre-Greeks: Aegean Prehistory and Greek Heroic Tradition*. New York: Cambridge University Press, 2006.
- . « Pre-Greek Languages ». In *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, édité par Georgios K. Giannákis (et al.), 3:133-36. Leiden - Boston: Brill, 2014.
- Flower, Michael Attyah. *Xenophon's Anabasis, or, the Expedition of Cyrus*. Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Etats-Unis d'Amérique, Nouvelle-Zélande, 2012.
- Forcellini, Egidio, et Giuseppe Furlanetto. *Lexicon totius latinitatis*. Édité par Francesco Corradini et Josephus Perin. 6 vol. Patavii Padoue, Italie: Gregoriana edente, 1965.
- Ford, Philip, Jan Bloemendal, et Charles Fantazzi, éd. *Brill's encyclopaedia of the Neo-Latin world*. 2 vol. Leiden, Pays-Bas, Etats-Unis d'Amérique, 2014.
- Forssman, Bernhard. « Untersuchungen zur Sprache Pindars ». O. Harrassowitz, 1966.
- Frei, Peter, et Christian Marek. « Die karisch-griechische Bilingue von Kaunos ». *Kadmos* 36 (1997): 1-89.
- Friedrich, Johannes. *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*. Berlin: W. de Gruyter, 1932.
- Frisk, Hjalmar. *Griechisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg: C. Winter, 1960.
- . *Griechisches etymologisches Wörterbuch*. Vol. III (Nachträge, Wortregister, Corrigenda). Heidelberg: C. Winter, 1972.

- Furley, David J., et Alexander Nehamas. *Aristotle's Rhetoric. Philosophical Essays*. Princeton: Princeton University Press, 1994.
- Furnée, Edzard Johan. *Die wichtigsten konsonantischen Erscheinungen des Vorgriechischen*. The Hague - Paris: Mouton, 1972.
- Gaffiot, Félix. *Le grand Gaffiot: dictionnaire latin-français*. Édité par Pierre Flobert. Paris, France: Hachette, 2000.
- Geeraerts, Dirk. *Diachronic Prototype Semantics*. Oxford: Clarendon Press, 1997.
- Georges, Karl Ernst, éd. *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch*. Hannover, Allemagne: Hahnsche Buchhandlung, 1998.
- Giannákis (et al.), Georgios K., éd. *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*. 3 vol. Leiden - Boston: Brill, 2014.
- Giannotta, M. E., et R. (et al.) Gusmani, éd. *La decifrazione del cario*. Roma: Consiglio nazionale delle ricerche, 1994.
- Glare, P. G. W., et University of Oxford, éd. *Oxford Latin Dictionary*. 2 vol. Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Clarendon Press, 1968.
- Godefroy, Frédéric. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècles: composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents manuscrits ou imprimés qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe*. Paris, France: Bouillon, 1895.
- Grimm, Jacob, et Wilhelm Grimm. *Deutsches Wörterbuch*. Édité par Deutsche Akademie der Wissenschaften et Preussische Akademie der Wissenschaften. 33 vol. Leipzig, Allemagne: S. Hirzel, 1854.
- Groupe de recherches sur la philosophie et le langage. *Recherches sur la philosophie et le langage, 9. La Métaphore*. Édité par Henri Joly. Grenoble, France: Université de Grenoble II, 1988.
- Groupe μ . *Rhétorique générale*. Paris, France: Larousse, 1970.
- Gundert, Hermann. *Pindar und sein Dichterberuf*. Frankfurt am Main: V. Klostermann, 1935.
- Gusmani, Roberto. « Zum Alter des jonischen Wandels $\bar{a} > \eta$ ». In *Studies in Greek, Italic and Indo-European Linguistics Offered to L. R. Palmer*, édité par A. Morpurgo Davies, 77-82. Innsbruck, 1976.
- Hajnal, Ivo. « Das Frühgriechische zwischen Balkan und Ägäis - Einheit oder Vielfalt? » In *Sprachkontakt und Sprachwandel*, édité par Gerhard Meiser et Olav Hackstein, 185-214. Wiesbaden: L. Reichert, 2005.
- . « Die griechisch-anatolischen Sprachkontakte zur Bronzezeit - Sprachbund oder loser Sprachkontakt? » *Linguarum varietas* 3 (2014): 105-16.
- . « “Indogermanische” Syntax in einer neuerschlossenen anatolischen Sprache: Die karische Partikel $-\chi$ ». In *Berthold Delbrück y la sintaxis indoeuropea hoy*, édité par Emilio Crespo et José Luis García Ramón, 193-217. Madrid - Wiesbaden: Ediciones de la UAM - Reichert, 1997.
- Harl, Marguerite. *Origène et la fonction révélatrice du verbe incarné*. Paris, France: Éditions du Seuil, 1958.
- Héraclite. *Allégories d'Homère*. Édité par Félix Buffière. Paris, France: les Belles lettres, 1989.
- Herda, Alexander. « Greek (and our) views on the Karians ». In *Luwian Identities (Culture, Language and Religion Between Anatolia and the Aegean)*, édité par Alice Mouton, Ian Rutherford, et Ilya Yakubovich, 421-506. Leiden - Boston: Brill, 2013.
- . « Karkiša-Karien und die sogenannte Ionische Migration ». In *Die Karer und die Anderen*, édité par Frank Rumscheid, 27-108. Bonn: R. Habelt, 2009.
- Hésychius d'Alexandrie. *Hesychii Alexandrini Lexicon*. Édité par Kurt Latte. Hauniae Copenhague, Danemark: E. Munksgaard, 1966.
- . *Hesychii Alexandrini Lexicon. Volumen I, A-D*. Édité par Kurt Latte. Hauniae, Danemark: Ejnar Munksgaard Editore, 1953.

- . *Hesychii Alexandrini lexicon. Volumen III, P-S*. Édité par Peter Allan Hansen. Berlin, Allemagne, s. d.
- . *Hesychii Alexandrini lexicon. Volumen IV, T-*. Édité par Peter Allan Hansen et Ian Campbell Cunningham. Berlin, Allemagne, Etats-Unis d'Amérique, s. d.
- Heyne, Christian Gottlob. *Pindari Carmina*. Vol. I. Gottingae: Dieterich, 1798.
- Hirt, Herman. *Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre: eine Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Griechischen*. Heidelberg: C. Winter, 1912.
- Hofmann, Johann Baptist. *Etymologisches Wörterbuch des Griechischen*. München: R. Oldenbourg, 1950.
- Houwink Ten Cate, Ph. H. J. *The Luwian Population Groups of Lycia and Cilicia Aspera During the Hellenistic Period*. Leiden: Brill, 1961.
- Humbert, Jean. « C. R. de Frisk (Hjalmar). Griechisches etymologisches Wörterbuch ». *Revue des Études Grecques* 75, n° 354 (1962): 264-67.
- Jacoby, Felix, éd. *Die Fragmente der griechischen Historiker*. Vol. III C. Leiden: Brill, 1958.
- Janda, Michael. « Beiträge zum Karischen ». In *La decifrazione del cario*, édité par M. E. Giannotta et R. (et al.) Gusmani, 171-90. Roma: Consiglio nazionale delle ricerche, 1994.
- Janko, Richard. « The etymologies of βασιλεύς and ἐρμηνεύς ». *Classical Quarterly* 64, n° 2 (2014): 462-70.
- Jazykovedný ústav Ľudovíta Štúra. *Historický slovník slovenského jazyka*. Édité par Milan Majtán. Bratislava, Slovaquie: Veda, 1995.
- Jucquois, Guy, et Bernard Devlamminck. *Compléments aux dictionnaires étymologiques du grec ancien*. Louvain, Belgique: Editions Peeters, 1977.
- Judet de La Combe, Pierre. *L' "Agamemnon" d'Eschyle: commentaires des dialogues*. 2 vol. Villeneuve d'Ascq, France: Presses universitaires du Septentrion, 2001.
- Kačala, Ján, éd. *Krátky slovník slovenského jazyka*. Bratislava, Slovaquie: Veda, 1997.
- Kalivoda, Gregor, et Franz-Hubert Robling. *Historisches Wörterbuch der Rhetorik. Band 4, Hu-K*. Édité par Gert Ueding. Tübingen, Allemagne: M. Niemeyer, 1998.
- . *Historisches Wörterbuch der Rhetorik. Band 5, L-Musi*. Édité par Gert Ueding. Tübingen, Allemagne: M. Niemeyer, 2001.
- Kimball, Sara E. « Loss and retention of voiced velars in Luwian: another look ». *Indogermanische Forschungen* 99 (1994): 75-85.
- Kirby, John T. « Aristotle on Metaphor ». *The American Journal of Philology* 118, n° 4 (1997): 517-54.
- Kittel, Gerhard, et Gerhard Friedrich, éd. *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*. 11 vol. Stuttgart, Allemagne, 1933.
- Kloekhorst, Alwin. *Etymological dictionary of the Hittite inherited lexicon*. Leiden, Pays-Bas, Etats-Unis d'Amérique, 2008.
- . « Studies in Lycian and Carian Phonology and Morphology ». *Kadmos* 47 (2008): 117-46.
- Knox, Bernard MacGregor Walker. *Word and action: essays on the ancient theater*. Baltimore, Etats-Unis d'Amérique, 1979.
- Körte, Alfred. « Die Tendenz von Xenophons Anabasis ». *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum und für Pädagogik* 49 (1922): 15-24.
- Kouwenberg, N. J. C. *A Grammar of Old Assyrian*. Leiden - Boston: Brill, 2017.
- Krahe, Hans. « Die Vorgeschichte des Griechentums nach dem Zeugnis der Sprache ». *Die Antike*, n° 15 (1939): 175-94.
- Kretschmer, Paul. *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*. Göttingen: Vandenhoeck und Ruprecht, 1896.
- . « Zum ionisch-attischen wandel von ā in η ». *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 31 (1889): 285-96.

- Kühner, Raphael. *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. Édité par Friedrich Blass. 2 vol. Hannover, Allemagne: Hahn, 1890.
- . *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. Édité par Friedrich Blass. 2 vol. Hannover, Allemagne: Hahn, 1978.
- Kühner, Raphael, et Bernhard Gerth. *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. Hannover und Leipzig, Allemagne: Hahnsche Buchhandlung, 1904.
- . *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. 2 vol. Hannover, Allemagne: Hahn, 1978.
- Kümmel, Martin. *LIV, Lexikon der Indogermanischen Verben: die Wurzeln und ihre Primärstambildungen*. Édité par Helmut Rix. Wiesbaden, Allemagne: L. Reichert, 2001.
- . *LIV, Lexikon der Indogermanischen Verben: die Wurzeln und ihre Primärstambildungen*. Édité par Helmut Rix. Wiesbaden, Allemagne: L. Reichert, 2001.
- Laks, André. « Substitution et connaissance: Une interprétation unitaire (ou presque) de la théorie aristotélicienne de la métaphore ». In *Aristotle's Rhetoric. Philosophical Essays*, édité par David J. Furley et Alexander Nehamas, 283-305. Princeton: Princeton University Press, 1994.
- Lane Fox, Robin, éd. *The long march: Xenophon and the Ten Thousand*. New Haven, Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 2004.
- Laroche, Emmanuel. *Dictionnaire de la langue louvite*. Paris: A. Maisonneuve, 1959.
- . *Les Noms des Hittites*. Paris: Klincksieck, 1966.
- Lau, Dieter. *Metaphertheorien der Antike und ihre philosophischen Prinzipien: ein Beitrag zur Grundlagenforschung in der Literaturwissenschaft*. Frankfurt am Main, Allemagne, Pays multiples, 2006.
- Lausberg, Heinrich. *Handbuch der literarischen Rhetorik*. Stuttgart, Allemagne: F. Steiner, 1990, 1990.
- Lavecchia, Salvatore. « Pindaro ἐρμῶνεὺς σοφός Considerazioni su Ol. 2, 85-86 ». *Hermes* 128, n° 3 (2000): 369-72.
- Lehmann, Yves. *Varron théologien et philosophe romain*. Bruxelles : Latomus, 1997.
- Le Robert. *Dictionnaire culturel en langue française*. Édité par Danièle Morvan et Alain Rey. 4 vol. Paris, France: Dictionnaires Le Robert, DL 2005, 2005.
- Lejeune, Michel. *La curiosité linguistique dans l'antiquité classique*. Paris, France, 1949.
- . *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*. Paris: Klincksieck, 1972.
- Lewis, Robert Edwin, et Mary Jane Williams. *Middle english dictionary*. Ann Arbor, Etats-Unis d'Amérique: University of Michigan Press, 1993.
- Lexicon Thucydideum: a dictionary, in Greek and English, of the words, phrases, and principal idioms, contained in the history of the Peloponnesian war of Thucydides*. London, 1824, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, s. d.
- Liddell, Henry George, Robert Scott, Henry Stuart Jones, Roderick McKenzie, et P. G. W. Glare. *A Greek-English lexicon*. Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Clarendon press, 1996.
- Lloyd, Alan B. *Herodotus, Book II. Commentary (99-182)*. Vol. II. Leiden: Brill, 1988.
- Lo Presti, Roberto. *In forma di senso: l'encefalocentrismo del trattato ippocratico « Sulla malattia sacra » nel suo contesto epistemologico*. Roma, Italie: Carocci, 2008.
- Luschnat, Otto. « Die Thukydidescholien: Zu ihrer handschriftlichen Grundlage, Herkunft und Geschichte ». *Philologus*, n° 98 (1954): 14-58.
- Lyons, John. *Introduction to Theoretical Linguistics*. Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Etats-Unis d'Amérique, 1968.
- . *Structural semantics: An analysis of part of the vocabulary of Plato*. Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Basil Blackwell, 1972.
- Macura, Paul. *Elsevier's Russian-English Dictionary*. Vol. 1990. Amsterdam: Elsevier, s. d.

- Malikouti-Drachman, A. « The Phonology of Classical Greek ». In *A History of Ancient Greek*, édité par A.-F. Christidis, 524-44. New York: Cambridge University Press, 2007.
- Masson, Olivier, et Jean Yoyotte, éd. *Objets pharaoniques à inscription carienne*. Le Caire: Institut français d'archéologie orientale, 1956.
- McElduff, Siobhán. *Roman Theories of Translation*. New York and London: Routledge (Taylor & Francis), 2013.
- Meier-Brügger, Michael. *Griechische Sprachwissenschaft*. Vol. I (Bibliographie, Einleitung, Syntax). Berlin - New York: W. de Gruyter, 1992.
- Melchert, H. Craig. « Carian ». In *The Ancient Languages of Asia Minor*, édité par Roger D. Woodard, 64-68. New York: Cambridge University Press, 2008.
- . *Cuneiform Luvian Lexicon*. Chapel Hill, N.C, 1993.
- . « Language ». In *The Luwians*, édité par H. Craig Melchert. Leiden - Boston: Brill, 2003.
- . « Lycian ». In *The Ancient Languages of Asia Minor*, édité par Roger D. Woodard, 46-55. New York: Cambridge University Press, 2008.
- . « Once more Greek τολύπη ». *Orpheus* 8 (1998): 47-51.
- . « Some remarks on new readings in Carian ». *Kadmos* 32 (1993): 77-86.
- . « The Dialectal Position of Lydian and Lycian within Anatolian ». In *Licia e Lidia prima dell'ellenizzazione*, édité par M. Giorgieri, M. Salvini, et al., 265-72. Roma: Consiglio nazionale delle ricerche, 2003.
- Melchert, Harold Craig. *Anatolian historical phonology*. Amsterdam - Atlanta: Rodopi, 1994.
- . « Indo-Europeans ». In *The Oxford Handbook of Ancient Anatolia*, édité par Sharon R. Steadman et Gregory McMahon, 704-16. New York: Oxford University Press, 2011.
- Migliorini, Bruno. *Storia della lingua italiana*. Firenze, Italie: Sansoni, 1960.
- Miller, Gary. *Ancient Greek Dialects and Early Authors*. Boston - Berlin: W. de Gruyter, 2014.
- Montanari, Franco. *The Brill Dictionary of Ancient Greek*. Leiden - Boston: Brill, 2015.
- Montanari, Franco, Ivan Garofalo, Daniela Manetti, et Paola Ascheri. *Vocabolario della lingua greca*. Édité par Nino Marinone. Torino, Italie: Loescher, 2013.
- Morpurgo, Anna. *Mycenaeae Graecitatis lexicon*. Roma: Edizioni dell'Ateneo, 1963.
- Most, Glenn W. « Pindar, O. 2.83-90 ». *The Classical Quarterly* 36, n° 2 (1986): 304-16.
- Muchnová, Dagmar. « Zur Anwendung der modernen linguistischen Methoden auf die klassischen Sprachen ». In *Innere und äussere Integration der Altertumswissenschaften*. Édité par Joachim Ebert et Hans-Dieter Zimmermann. Halle, 1989. 251-257.
- Müller, Friedrich Max. *Lectures on the science of language, delivered at the Royal Institution of Great Britain in February, March, April and May 1863*. Édité par Theodor Aufrecht. London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Longman Green, Longman, Roberts and Green, 1864.
- Neumann, Günter. « Vorgriechische Sprachen ». In *Der Kleine Pauly*, V:1334-38. München: A. Druckenmüller, 1975.
- Niermeyer, Jan Frederik, Co van de Kieft, et G. S. M. M. Lake-Schoonebeek. *Mediae Latinitatis lexicon minus*. Édité par J. W. J. Burgers. 2 vol. Leiden, Pays-Bas, 2002.
- Notker Labeo. *Die kleineren Schriften*. Édité par James Cecil King et Petrus Wilhelmus Tax. Tübingen, Allemagne: M. Niemeyer, 1996.
- Palmer, Leonard R. *The Greek Language*. London - Boston: Faber and Faber, 1980.
- . *The Interpretation of Mycenaean Greek Texts*. Oxford: Clarendon Press, 1963.
- Pape, Wilhelm. *Handwörterbuch der griechischen Sprache*. 3e éd. Vol. I. Griechisch-Deutsches Handwörterbuch (A-K). Braunschweig: F. Vieweg, 1914.
- Pépin, Jean. « L'herméneutique ancienne. Les mots et les idées ». *Poétique* 23 (1975): 291-300.
- Pernot, Laurent. *L'ombre du tigre: recherches sur la réception de Démosthène*. Napoli, Italie: M. D'Auria, 2006.
- Perpillou, Jean-Louis. *Les substantifs grecs en -εῖς*. Paris: Klincksieck, 1973.

- Petit, Alain. « Métaphore et mathésis dans la Rhétorique d'Aristote ». In *Recherches sur la philosophie et le langage*, 9. *La Métaphore*, édité par Henri Joly, 59-71. Grenoble, France: Université des Sciences Sociales de Grenoble, 1988.
- Pfeifer, Wolfgang, éd. *Etymologisches Wörterbuch des Deutschen*. Berlin, Allemagne: Akademie-Verlag, 1993.
- Pöckl, Wolfgang. « Apuntes para la historia de traducere / « traduir » ». *Hieronymus Complutensis* 1996/97, n° 4-5 (s. d.): 9-15.
- Pokorny, Julius. *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. - Bern, München, A. Francke. *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*. Bern, München, Allemagne: Francke, 1969.
- Polansky, Ronald. *Aristotle's De anima*. Cambridge, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Etats-Unis d'Amérique, Australie, 2007.
- Prellwitz, Walther. *Etymologisches Wörterbuch der griechischen Sprache*. Göttingen, Allemagne: Vandenhoeck und Ruprecht, 1892.
- . *Etymologisches Wörterbuch der griechischen Sprache*. Göttingen, Allemagne: Vandenhoeck und Ruprecht, 1905.
- Proclus. *Théologie platonicienne*. Traduit par Henri-Dominique Éditeur scientifique Saffrey et Leendert Gerrit Éditeur scientifique Westerink. Paris, France: Les Belles Lettres, 1981.
- Pseudo-Hermogène. *Corpus rhetoricum. Tome III. Ire partie. L'invention*. Traduit par Michel Patillon. Paris, France: Les Belles Lettres, 2012.
- Quintilien. *Institution oratoire*. Traduit par Jean Éditeur scientifique Cousin. Paris, France: Les Belles Lettres, 1978.
- . *The orator's education*. Édité par Donald Andrew Traduction Russell. 5 vol. Cambridge, Mass., Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, s. d.
- Race, William H. *Style and rhetoric in Pindar's Ode*. Atlanta, Etats-Unis d'Amérique: Scholars Press, 1990.
- . « The End of "Olympia" 2: Pindar and the "Vulgas" ». *California Studies in Classical Antiquity* 12 (1979): 251-67.
- Rawlings, Hunter R. *A semantic study of prophasis to 400 B.C.* Wiesbaden, Allemagne: F. Steiner, 1975.
- Ray, J. D. « The Carian inscriptions from Egypt ». *The Journal of Egyptian Archaeology* 68 (1982): 181-98.
- Rey, Alain, éd. *Dictionnaire historique de la langue française: contenant les mots français en usage et quelques autres délaissés, avec leur origine...* 2 vol. Paris, France: Dictionnaires Le Robert, 2000.
- Rey, Alain Directeur de la publication, et Tristan Hordé, éd. *Dictionnaire historique de la langue française: contenant les mots français en usage et quelques autres délaissés, avec leur origine proche et lointaine...* 3 vol. Paris, France: Dictionnaires le Robert, impr. 2006, 2006.
- Rhys Roberts, W. « The Greek Words for "Style" ». *The Classical Review* 15 (1901): 252-55.
- Rijksbaron, Albert. *Plato. Ion. Or : On the Iliad*. Leiden: Brill, 2007.
- Rix, Helmut, et et al. *LIV, Lexikon der Indogermanischen Verben: die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen*. Wiesbaden, Allemagne: L. Reichert, 2001.
- Rochette, Bruno. « Remarques sur le vocabulaire grec de la traduction ». *Revue belge de philologie et d'histoire* 80, n° 1 (2002): 25-34
- . « Πιστοὶ ἑρμηνεῖς. La traduction orale en Grèce ». *Revue des Études Grecques* 109 (1996): 325-47.
- Rose, Sarah. « Greek and Anatolian Languages ». In *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, édité par Georgios K. Giannákis (et al.), 2:27-31. Leiden - Boston: Brill, 2014.
- Round, Nicholas. « Translation and its Metaphors: the (N+1) wise men and the elephant ». *Skase Journal of Translation and Interpretation* 2005, n° 1 (s. d.): 47-69.

- Rubio, Gonzalo. « On the Alleged “Pre-Sumerian Substratum” ». *Journal of Cuneiform Studies* 51 (1999): 1-16.
- Sayce, Archibald Henry. *Introduction to the science of language. - Fourth edition.* 2 vol. London, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: K. Paul : Trench : Trübner & Co., 1890.
- . « The Karian Language and Inscriptions ». *Transactions of the Society of Biblical Archaeology* 9 (1887): 112-54.
- Schachermeyr, Fritz. « Prähistorische Kulturen Griechenlands ». In *RE XXII*, 1350-1548, 1954.
- Schenkeveld, D. M. *Studies in Demetrius On style.* Amsterdam, Pays-Bas: A.M. Hakkert, 1964.
- Schenkeveld, Dirk M. « Pap. Hamburg. 128: A Hellenistic Ars Poetica ». *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 97 (1993): 67-80.
- Schmidt, Johann Hermann Heinrich. *Synonymik der griechischen Sprache.* Vol. 1. Leipzig: B. G. Teubner, 1876.
- Schmitzer, Ulrich, éd. *Enzyklopädie der Philologie: Themen und Methoden der Klassischen Philologie heute.* Göttingen, Allemagne: Edition Ruprecht, 2013.
- Schürr, Diether. « C. R. de “Adiego, The Carian Language” ». *Kratylos* 55 (2010): 134-42.
- . « Elf lydische Etymologien ». In *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, édité par Raffaella Bombi (et al.), 1569-87. Alessandria: Edizioni dell'Orso, 2006.
- . « Ermasortas: ein lykischer Männername im kaiserzeitlichen Patara ». In *Lykiarkhissa (Festschrift für Havva İřkan)*, 707-16. Istanbul: Ege Yayınları, 2016.
- . « Zum Agora-Pfeiler in Xanthos V: das Nordgedicht auf Cheriga (TL 44c, 32 ff.) ». *Kadmos* 55 (2016): 147-96.
- . « Zur Vor- und Frühgeschichte des Karischen ». version rémaniée de la conférence donnée au colloque « Karia Arkhaia », Istanbul 2013, 2018. Schwartz, Eduard, éd. *Scholia in Euripidem.* Berolini, Allemagne: typis et impensis G. Reimer, 1891.
- Schwickert, Johann Joseph. *Kritisch-exegetische Untersuchungen zu Pindars zweitem olympischen Siegesgesange.* Trier, 1891.
- Schwyzler, Eduard. *Griechische Grammatik.* Vol. I. München: C. H. Beck, 1953.
- . *Griechische Grammatik.* Édité par Albert Debrunner. Vol. II. München: C. H. Beck, 1959.
- Silvestri, Domenico. « Pre-Greek Substrate ». In *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*, édité par Georgios K. Giannákis (et al.), 3:136-43. Leiden - Boston: Brill, 2014.
- Slater, William J. *Lexicon to Pindar.* Berlin, Allemagne: W. de Gruyter, 1969.
- Smith, Ole Langwitz, éd. *Scholia Graeca in Aeschylum quae exstant omnia.* Leipzig, Allemagne: B. G. Teubner, 1993.
- Sommer, Ferdinand. *Griechische Lautstudien.* K. J. Trübner. Strassburg, 1905.
- Sophocles, Evangelinus Apostolides. *Greek lexicon of the Roman and Byzantine periods: from B C 146 to A D 1100.* New York, Etats-Unis d'Amérique, Allemagne: C. Scribner, 1904.
- Spina, Luigi. « Il traduttore alla tribuna ». In *Del tradurre.* Édité par Maurizio Bettini. Padova : Antenore, 2011. 95-112.
- . « Platone “traduttore” di Omero ». *Eikasmos* 5, 1994. 173-179.
- . « Ultimo avviso ai traduttori (italiani e francesi) di Quintiliano, *Inst. Or.* 9, 3, 55 ». *Bolletino di Studi Latini* 28, 1998. 456-460.
- Stanford, William Bedell. *Greek metaphor: studies in theory and practice.* New York, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord: Johnson Reprint Corporation, 1936.
- Starke, Frank. *Untersuchung zur Stammbildung des keilschrift-luwischen Nomens (Studien zu den Boğazköy-Texten, 31).* Wiesbaden: Harrassowitz, 1990.
- Starke, Frank. « Zur Herkunft von akkad. ta/urgumannu(m) „Dolmetscher“ ». *Die Welt des Orients* 24 (1993): 20-38.
- Steadman, Sharon R., et Gregory McMahon, éd. *The Oxford Handbook of Ancient Anatolia.* New York, 2011.

- Steinthal, Heymann. *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern mit besonderer Rücksicht auf die Logik*. 2 vol. Berlin, Allemagne: F. Dümmler, 1890.
- Stern, Gustaf. *Meaning and change of meaning: with special reference to the English language*. Bloomington, Ind., Etats-Unis d'Amérique: Indiana Aniversity Press, 1931.
- Szemerényi, Oswald. « C. R. de Chantraine (Pierre), DELG ». *Gnomon*, n° 43 (1971): 641-75.
- . « The Origins of the Greek Lexicon: Ex Oriente Lux ». *The Journal of Hellenic Studies* 94 (1974): 144-57.
- Tagliaferro, Eleonora. « Per un lessico greco della traduzione ». In *Atti del II seminario internazionale di studi sui lessici tecnici greci e latini*, édité par P. Radici Colace, 515-20. Messina - Napoli: Edizioni Scientifiche Italiane, 1997.
- Tamba-Mecz, Irène, et Veyne, Paul. « Metaphora et comparaison selon Aristote ». *Revue des Études Grecques* 92, n° 436-437 (1979): 77-98.
- Thesleff, Holger. *Studies in Platonic chronology*. Helsinki, Finlande: Societas scientiarum Fennica, 1982.
- Thiele, Georg. *Hermagoras: Ein Beitrag zur Geschichte der Rhetorik*. Strassburg, France: K.J. Trübner, 1893.
- Tobler, Adolf, Erhard Friedrich Lommatzsch, et Akademie der Wissenschaften und der Literatur, éd. *Altfranzösisches Wörterbuch*. 12 vol. Berlin, Allemagne: Weidmannsche, 1925-1936 Wiesbaden : F. Steiner, 1925.
- Trésor de la langue française*. Vol. VII (Désobstruer-épicurisme). Paris: CNRS, Gallimard, 1979.
- Trésor de la langue française*. Vol. XVI (Teint-zzz..). Paris: CNRS, Gallimard, 1994.
- Ullmann, Stephen. *Semantics: An Introduction to the Science of Meaning*. Oxford: Basil Blackwell, 1962.
- Vaan, Michiel, de. *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*. Leiden, Boston: Brill, 2008.
- Ventris, Michael, et John Chadwick. *Documents in Mycenaean Greek*. Cambridge: University Press, 1956.
- Verdenius, W. J. « Pindar, O. 2, 83-6 ». *Mnemosyne* 42 (1989): 79-82.
- Verhasselt, Gertjan. « The Pre-Greek Linguistic Substratum (An Overview of Current Research) ». *Les Etudes Classiques* 77 (2009): 211-39.
- Vittmann, Günter. « Ägyptisch-karisches ». *Kadmos* 40 (2001): 39-59.
- Walde, Alois. *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg, Allemagne: C. Winter, 1910.
- . *Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen*. Édité par Julius Pokorny. 2 vol. Berlin, Leipzig: W. de Gruyter, 1927.
- Wartburg, Walther von. *Französisches etymologisches Wörterbuch*. Vol. XIX (Orientalia). Basel: Zbinden Druck und Verlag AG, 1967.
- . *Französisches etymologisches Wörterbuch*. Basel, Suisse: Zbinden Druck und Verlag AG, 1967.
- Watkins, Calvert. « The Golden Bowl: Thoughts on the New Sappho and Its Asianic Background ». *Classical Antiquity* 26 (2007): 305-25.
- Willcock, M. M. *Pindar, Victory Odes*. Cambridge: University Press, 1995.
- Wiotte-Franz, Claudia. *Hermeneus und Interpres. Zum Dolmetscherwesen in der Antike*. Saarbrücker Druckerei und Verlag, 2001.
- Wolf, Lothar. « Fr. traduire, lat. traducere und die kulturelle Hegemonie Italiens zur Zeit der Renaissance ». *Zeitschrift für romanische Philologie* 1971, n° 87 (s. d.): 99-105.
- Yakubovich, Ilya. « Anatolian Names in -wiya and the Structure of Empire Luwian Onomastics ». In *Luwian Identities (Culture, Language and Religion Between Anatolia and the Aegean)*, édité par Alice Mouton, Ian Rutherford, et Ilya Yakubovich, 87-123. Leiden - Boston: Brill, 2013.

- . « C. R. de “Adiego, The Carian Language” ». *Journal of Near Eastern Studies* 71 (2012): 131-33.
- . « Luwian and the Luwians ». In *The Oxford Handbook of Ancient Anatolia*, édité par Sharon R. Steadman et Gregory McMahon, 534-47. New York: Oxford University Press, 2011.
- . *Sociolinguistics of the Luvian language*. Leiden - Boston: Brill, 2010.
- Zanker, Andreas Thomas. *Greek and Latin expressions of meaning: the classical origins of a modern metaphor*. München, Allemagne: Verlag C.H.Beck, 2016.
- Zgusta, Ladislav. *Kleinasiatische Ortsnamen*. Heidelberg: C. Winter, 1984.
- . *Kleinasiatische Personennamen*. Praha: ČSAV, 1964.
- Герд, Александр Сергеевич, Aleksandr Sergeevič Gerd, Институт лингвистических исследований, et Institut lingvističeskijh issledovanij, éd. *Большой академический словарь русского языка*. Москва, Russie, Fédération de, 2011.
- Щерба, Лев Владимирович, Lev Vladimirovič Šerba, Маргарита Ивановна Матусевич, Margarita Ivanovna Matousevitch, Софья Александровна Никитина, et Sof'â Aleksandrovna Nikitina. *Bol'soj russko-francuzskij slovar'*. Paris, France: Librairie du Globe, impr. 2014, 2014.

